

# MÉMOIRES

DE LA SOCIÉTÉ ROYALE

DES ANTIQUAIRES DU NORD.

NOUVELLE SÉRIE. — 1880.

COPENHAGUE.

EN COMMISSION DANS LA LIBRAIRIE DE GYLDENDAL.

IMPRIMERIE DE THIELE.



On trouve en commission à la librairie de Gyldendal les ouvrages suivants qui ont été publiés par la **Société Royale des Antiquaires du Nord** ou sous ses auspices. Les membres de la Société pourront se procurer, aux  $\frac{2}{3}$  du prix de librairie, ceux de ces ouvrages, qui sont marqués d'un \*: il faut qu'ils écrivent une demande et l'envoient, par la voie ordinaire de librairie, au directeur de la librairie de Gyldendal à Copenhague.

(1 Kr. vaut 1 fr. 40 c. — 1 sh. 2 d. anglais).

\***Aarbøger for nord. Oldk. og Historie** (*Annales d'archéologie et d'histoire*) 1866—80. 8. Chaque vol. 4 Kr. (se publient par fascicules trimestriels).

**Annaler for nord. Oldk. og Historie** (*Annales d'archéologie et d'histoire*) 1836—1860. 20 vol. Chaque vol. 4 Kr.

\* — — — 1861—63. 3 vol. Chaque vol. 4 Kr.

[**Ant. Annaler** (*Annales d'archéologie*). Vol. 1—4. 1812—27. 8.] (Épuisé).

\***Antiquarisk Tidsskrift** (*Revue archéologique*). 7 vol. 1843—63. 8. Chaque vol. 4 Kr.

*Antiquitates Americanae sive scriptores septentrionales rerum Antecolumbarium in America*, studio C. C. Rafn. 1837. 4. 24 Kr.

*Antiquités Américaines*, par C. C. Rafn. 1845. 8. 8 Kr.

\**Antiquités de l'Orient*, par C. C. Rafn. 1<sup>re</sup> livraison. 1856. 8. 4 Kr.

*Antiquités Russes* (selon la rédaction de C. C. Rafn) vol. I—II. 1850—52. 4. 60 Kr.

\**Atlas de l'Archéologie du Nord*, représentant des échantillons de l'âge de bronze et de l'âge de fer. (Avec 22 planches). 1857. Fol. 20 Kr.

**Egilsson, S.** *Lexicon poeticum antiquae linguae septentrionalis*. 1860. 8. (Épuisé).

**Fornaldar Sögur Norðrlanda** (*textes islandais*) publ. par C. C. Rafn, vol. 1—3. 1829—30. 8. (Épuisé).

**Fornmanna Sögur** (*sagas islandaises*) vol. 1—12. 1825—37. 8. 51 Kr. 65 Ø.

**Færeyinga Saga** (*histoire des habitants des îles de Færoë*) publ. par C. C. Rafn. 1832. 8. 6 Kr.

— — — oder Geschichte der Bewohner der Färoer. Herausgegeben von C. C. Rafn und G. C. F. Mohnike. 1833. 8. 6 Kr.

\***Gröndal, B.** *Clavis poetica antiquae linguae septentrionalis (latin-islandais)*. 1864. 8. 4 Kr.

**Grønlands historiske Mindesmærker** (*Monuments historiques du Groënland*). Vol. 1—3. 1838—45. 8. 26 Kr.











DES AGES DE PIERRE ET DE BRONZE DANS  
L'ANCIEN ET LE NOUVEAU MONDE<sup>1</sup>).  
COMPARAISONS ARCHÉOLOGICO-ETHNOGRAPHIQUES,

par J. J. A. WORSAAE.

Traduit par E. Beauvois.

Les recherches archéologiques et les études ethnographiques qui en sont inséparables ont, comme on sait, pris peu à peu un grand essor, non seulement en Europe, mais encore dans d'autres parties du monde. De très-importantes questions communes, notamment celles de l'ancienneté, la propagation et le développement successif de la race humaine, ayant pris la première place dans les préoccupations des chercheurs, ceux-ci se sont partout évertués à observer et comparer les faits qui s'y rapportent; et dans un espace de temps relativement court, les matériaux réunis en Europe et ailleurs sont déjà si abondants et se multiplient tellement, qu'il est assez difficile, même pour l'investigateur le plus zélé de se mettre au fait des particularités les plus importantes qui ont été constatées sur tous les points de la vaste terre. Il est donc d'autant plus utile d'appeler de temps à autre l'attention des spécialistes et même des amateurs sur quelques-uns des traits les plus frappants et les plus constants qui semblent de plus en plus propres à faciliter



<sup>1</sup>) *Fra Steen- og Bronzealderen i den gamle og den nye Verden*, Mémoire lu en partie à la Société des Antiquaires du Nord, dans la séance du 19 Novembre 1878 et publié en danois dans *Aarbøger for nordisk Oldkyndighed og Historie*. 1879. p. 249—357, avec 1 pl. chromolith. et des fig. dans le texte. Aussi tiré à part, Copenhague. 1880. 101 p. in-8<sup>o</sup>.



l'intelligence et la classification, longtemps attendue de faits en apparence inconciliables. Il va de soi que, avant d'avoir établi cette classification comme base d'un nouveau système général d'ethnographie archéologique, on ne pourra obtenir de résultats considérables et parfaitement sûrs, pas même par la méthode comparative. Mais il n'est pas moins certain qu'une brillante aurore commence à se lever : partout sur la terre, on pénètre sans cesse plus avant dans des périodes extrêmement éloignées du développement préhistorique de l'humanité, périodes dont les sources écrites, à elles seules, ne pouvaient nous donner une idée même approximative. Même en ce qui concerne les plus anciens temps historiques, des témoignages contemporains et irrécusables ont prouvé que la civilisation de plusieurs peuples prétendus barbares a été jusqu'ici méconnue de la manière la plus étrange.

Ainsi l'on a généralement cru après la découverte du Nouveau Monde, que les indigènes sauvages ou à demi civilisés de l'Amérique et des îles de l'Océan pacifique, étaient les restes des aborigènes du pays et qu'en général le peuplement du Nouveau Monde était relativement beaucoup plus récent que celui de l'Ancien ; et cette opinion pouvait paraître d'autant plus vraisemblable que l'on fit, dans des cavernes et des couches profondes des anciennes contrées civilisées de l'Europe et de l'Asie, d'étonnantes découvertes qui reculaient fort loin l'origine de l'humanité, en tout cas quelques milliers d'années avant les 5 à 6,000 ans d'ancienneté qu'on lui attribuait communément. Il paraît néanmoins que cette hypothèse d'une grande différence de temps entre les premiers peuplements de l'Ancien et du Nouveau Monde, ne pourra pas se soutenir longtemps.

#### A. L'âge de pierre.

I. A la vérité quelques savants de l'Europe occidentale notamment feu l'abbé Bourgeois et plus tard M. Rames, tous deux en France, ainsi que M. Ribeiro en Portugal, ont



cru avoir trouvé dans les terrains tertiaires de ces pays des outils de pierre taillée, par conséquent des preuves de la présence de l'homme dans des temps antérieurs à la période actuelle, tandis que son apparition n'a pas été constatée, du moins avec certitude, dans le Nouveau Monde, à une époque si reculée. Mais bien que, d'après les trouvailles exposées à Paris en 1878, plusieurs hommes compétents, entre autres M. de Mortillet, aient regardé comme prouvée l'existence de l'homme tertiaire, la science n'a pas encore rendu son arrêt, ni décidé jusqu'à quel point les faits allégués sont suffisamment établis pour en tirer des conclusions si graves, ou bien, s'ils se confirment, jusqu'à quel point on peut attendre avec raison qu'ils se reproduiront sur une étendue plus ou moins large, dans une ou plusieurs parties du monde<sup>1</sup>). Il est au contraire dès maintenant hors de doute que, dans la période suivante, la période quaternaire qui dure encore, l'homme était de bonne heure répandu au loin, au sud et à l'ouest de l'Ancien Monde, à une époque où les grands quadrupèdes pachydermes se perpétuaient encore en Europe.

Particuliers à cette période *paléolithique*, la plus ancienne de l'âge de pierre qui soit connue jusqu'ici, sont principalement les grands et grossiers outils de pierre non polie, provenant des terrains de transport, et qui ont entre eux de remarquables analogies par leurs formes ovales et aiguës; on en a trouvé en plusieurs points très éloignés de l'Ancien Monde, aussi bien au sud et à l'ouest de l'Europe que dans la vieille Egypte, la Palestine, l'Assyrie et l'Inde<sup>2</sup>); mais leurs formes typiques ne reparaissent plus dans les temps postérieurs de l'âge de pierre, dans la *période néolithique*, où

<sup>1</sup>) *Revue d'anthropologie*, 2<sup>e</sup> série. t. II. p. 116—118: l'homme tertiaire à l'Exposition; — *Matériaux pour l'histoire de l'homme*, XI. p. 433—39.

<sup>2</sup>) *Revue d'anthrop.* 2<sup>e</sup> série, t. II. p. 114—116; — Stevens, *Flint chips*. Londres 1870, p. 33—37.



les outils étaient incomparablement mieux faits et volontiers polis avec soin. Rien n'empêcherait donc d'admettre que de grossiers outils de pierre analogues, tout au moins isolés, ont pu être en usage à une époque beaucoup plus récente dans d'autres parties du monde, où il serait possible que ces mêmes formes fussent dues à des circonstances particulières. Aussi, lorsque l'on commença à découvrir dans l'Amérique septentrionale, aussi bien à l'est qu'au sud et à l'ouest, et sporadiquement dans l'Amérique méridionale, de ces outils caractéristiques, en partie mêlés, disait-on, à des types plus récents, — des archéologues critiques, notamment Ch. Rau, ne pouvaient faire moins, quant à la question d'âge, que de se tenir dans le doute ou la réserve; la prudence était d'ailleurs recommandée à la suite de malheureuses tentatives fantaisistes de plusieurs naturalistes, s'appuyant sur des trouvailles incertaines d'ossements humains et autres pour prouver que l'homme était à peu près également ancien en Amérique et en Europe. Les dimensions extraordinaires de ces outils, qui avaient parfois un pied et demi de longueur, et d'apparentes traces d'usure au taillant, firent croire d'abord qu'ils avaient été employés par les Indiens pour le travail de la terre, comme pioches, pelles, bêches; et on s'expliquait ainsi que ces instruments indispensables et très répandus étaient ordinairement réunis sous terre, par grands amas, parfois au nombre de plusieurs milliers dans le même endroit. Cependant, même en admettant qu'il en fût réellement ainsi pour quelques trouvailles, on n'osait pas dénier la possibilité que le reste de ces dépôts ne remontât à une période de l'âge de pierre antérieure à celle dont on connaissait déjà les restes en Amérique<sup>1</sup>).

<sup>1</sup>) Dès 1868 Ch. Rau s'exprimait ainsi: «J'ai pourtant quelque soupçon que l'on trouvera en Amérique des outils analogues pour la forme et par leurs relations avec ceux des terrains de transport de l'Europe; car on ne manque pas dans le nouveau monde d'indices d'une haute antiquité de l'homme,



Une comparaison plus attentive des antiquités de pierre, successivement recueillies en grande quantité dans le Nouveau Monde, fit aussi bientôt reconnaître que le prétendu mélange dans les trouvailles de types dits anciens et récents, mélange que l'on considérait comme une preuve de leur complète simultanéité, devait en tous cas être considérablement restreint: on avait par exemple arbitrairement considéré comme archaïques quelques-uns des *discs*, sorte de racloir rond, que l'on regarde ailleurs plutôt comme un type caractéristique du récent âge de pierre. Parmi les formes américaines correspondant aux types paléolithiques européens des cavernes et des terrains de transport, on n'avait pas non plus suffisamment distingué les grossiers instruments primitifs des formes de transition, évidemment plus développées; et c'était une conséquence naturelle de ce que l'on n'avait pas en Amérique, comme en Europe, de bases certaines et que l'on n'y avait pas étudié scientifiquement les circonstances géologiques et archéologiques, dans lesquelles on trouve généralement les divers types. Heureusement que les Américains s'occupent de combler cette lacune. Ce n'est pas seulement Ch. Jones qui a décrit, d'ailleurs assez sommairement, la trouvaille de grossiers outils de pierre dans les terrains de transport de la vallée de Nacoochee au sud des Etats-Unis<sup>1)</sup>, mais tout récemment le Dr. C. Abbott, de Jowa (New-Jersey), a publié une série de recherches très-intéressantes sur des antiquités trouvées dans de grandes couches sédimentaires régulières et intactes, situées près de la Delaware, et il croit avec raison pouvoir en tirer la preuve

et les résultats des recherches archéologiques rendent de plus en plus manifeste la similitude des conditions terrestres de la race humaine dans les diverses parties du globe." Cfr. *A Deposit of agricultural Flint Implements in S. Illinois, et North American Stone Implements*, 1872 (*Reports of the Smithsonian Institution for 1868*, p. 405; for 1872, p. 403—4).

<sup>1)</sup> Ch. C. Jones, jr., *Antiquities of the southern Indians, particularly of the Georgia Tribes*. New-York 1873, p. 293—5.



que les outils de pierre les plus grossiers, correspondant aux objets paléolithiques de l'Europe, se trouvent exclusivement dans les plus anciens terrains de transport, non remués, couverts de terre et d'ordinaire profonds, tandis que les formes néolithiques, de même qu'en Europe, se trouvent isolément dans le détritum ou dans la couche supérieure du sol actuel. En conséquence, l'homme doit avoir paru en Amérique dans des conditions identiques ou analogues à celles de l'Europe, un peu avant ou immédiatement après la fin de la période glaciaire<sup>1)</sup>. Ces remarquables observations ont excité le plus vif intérêt en Amérique, mais elles ont besoin d'être ultérieurement confirmées par plusieurs trouvailles bien constatées dans d'autres contrées du Nouveau Monde. Elles donnent en tout cas une plus grande importance à ce que Ch. Jones, Abbott et Ch. Rau ont indiqué antérieurement: que les antiquités américaines de l'âge de pierre semblent également pouvoir fournir des types de plusieurs degrés de développement dans la période paléolithique, comme l'indiquaient déjà les trouvailles dans les cavernes de l'Europe occidentale, notamment celles de Moustier et de Solutré en France<sup>2)</sup>. Si ces analogies entre les types des cavernes et des terrains de transport en Asie, en Europe et en Amérique sont plus tard pleinement confirmées par la science (ce que l'on a d'autant plus de raison d'espérer que des naturalistes compétents, commencent après un examen attentif, à reconnaître l'existence de l'homme en Amérique dans les temps primitifs<sup>3)</sup>), on pourra dire en vérité

<sup>1)</sup> Dr. C. C. Abbott, *Second Report on the paleolithic Implements from the glacial Drift in the valley of the Delaware* dans *Eleventh annual Report of the Peabody Museum*. 1878, p. 225.

<sup>2)</sup> «Une telle identité jusque dans les détails, entre les silex de l'Europe et ceux de l'Amérique, est certainement remarquable,» dit avec raison le Dr. Abbott dans *Stone Age in New Jersey* p. 267 (*Smithsonian Report for 1875*).

<sup>3)</sup> Schmidt (*Zur Urgeschichte Nordamerikas* dans *Archiv für Anthropologi*, V. 259) dit même de l'une de ces observations



que l'archéologie préhistorique a fait d'immenses progrès. De grande importance sont déjà les lueurs qui se répandent de divers côtés dans les profondes ténèbres préhistoriques, qui enveloppaient auparavant les premières stations de l'humanité et sa diffusion sur le globe.

II. On peut ainsi avec une vraisemblance toujours croissante supposer que des analogies existent entre les plus anciennes antiquités de l'Europe et celles de l'Amérique; elles se manifestent plus complètement et plus sûrement encore dans les types primitifs d'outils de pierre et d'os, caractéristiques des *kjækkennæddinger* ou restes culinaires relativement récents du Danemark; types dont les différences avec les formes néolithiques ordinaires ne peuvent manquer d'exciter de plus en plus l'attention des investigateurs. Comme on le sait, il fallut longtemps pour que, en Danemark même, on osât reconnaître sans ambages que les objets en question étaient tous faits de main d'homme; le doute ne cessa que après la découverte de grandes séries d'ensemble trouvées sur les côtes ou dans les amas culinaires<sup>1)</sup>. On se rendit compte par là de l'existence d'un nouveau groupe bien caractérisé d'objets de pierre plus grossiers, différant essentiellement du groupe si développé des grands *dolmens*. On continuait pourtant à discuter sur la période de l'âge de pierre dans laquelle il convenait de classer les outils des *kjækkennæddings*. Les opinions à cet égard étaient si divergentes que les types en question étaient tantôt attribués (par moi) à la plus ancienne période

---

américaines: «Jusqu'à maintenant la trouvaille de Californie est bien le plus ancien indice de l'existence de l'homme.»

<sup>1)</sup> Les dessins des types se trouvent dans mon étude sur la *Colonisation de la Russie et du Nord Scandinave et leur plus ancien état de civilisation*, en danois dans *Aarbøger for nordisk Oldkyndighed og Historie*, 1872, p. 331—333, et en français dans *Mém. de la Soc. R. des Antiquaires du Nord*, 1873—74, p. 95—97.



danoise de l'âge de pierre, tantôt (par Steenstrup) à la plus récente<sup>1)</sup>. Mais peu à peu la plupart des archéologues en Danemark, en Suède et en Norvège<sup>2)</sup> sont venus à reconnaître qu'il faut les placer dans le plus ancien âge de pierre septentrional, d'autant plus qu'ils n'ont presque pas d'analogies en Norvège et dans le nord de la Suède, plus tardivement peuplées. On a aussi constaté que les formes caractéristiques de ces instruments ne sont pas spéciales aux anciennes provinces danoises, mais qu'on leur trouve des analogues de plus en plus nombreux en Angleterre, en Belgique, en France, c'est-à-dire à l'ouest et au sud-ouest de l'Europe, d'où ils ont certainement été portés au sud de la Scandinavie par les premiers flots de population. Il est en outre admis par presque tous les antiquaires septentrionaux ou autres, et parmi ces derniers notamment par Sir John Lubbock et John Evans, que les *haches triangulaires en silex* longtemps discutées et si caractéristiques pour les plus anciennes trouvailles danoises de l'âge de pierre, et que Steenstrup refusait même de considérer comme des haches ou en général comme des outils tranchants, — ont dû réellement, à en juger par leur forme et leur analogie avec les armes et les outils de peuples sauvages encore existants, servir de haches ou en tout cas d'instruments tranchants<sup>3)</sup>. Ainsi, de même qu'en Danemark, il y a dans l'Europe occidentale de ces singuliers petits outils de pierre, que l'on

<sup>1)</sup> Cfr. Steenstrup, qui considère plutôt les deux groupes comme contemporains et qui écrit à ce propos : « En résumé donc, si l'on veut absolument établir une *différence chronologique* entre les amas de coquilles et les dolmens, il faut plutôt admettre que les *kjoekkenmoeddings* soient postérieurs aux dolmens. » (*Congrès international d'Anthropologie et d'Archéologie* à Copenhague 1869, Compte rendu publié en 1875, p. 159).

<sup>2)</sup> Par exemple : Engelhardt, Sophus Müller, Vedel, Montelius, H. Hildebrand, Undset et Lorange.

<sup>3)</sup> J. Lubbock, *Prehistoric Times*, 2<sup>e</sup> édit. p. 93—94; — J. Evans, *Ancient Stone Implements*, p. 61—62.



trouve partie sans mélange avec des formes plus récentes et plus finies et alors volontiers dans des couches profondes ou dans des circonstances qui dénotent une haute antiquité; partie mélangées avec des types plus récents, mais gisant alors surtout, comme c'est le cas pour plusieurs des trouvailles danoises faites sur les côtes, dans des couches plus superficielles qui ont été en contact avec la population pendant tout l'âge de pierre et où par conséquent les anciennes et les nouvelles formes ont été employées simultanément, surtout dans la période de transition. Aussi, dans ces derniers temps, a-t-on commencé en Angleterre, en France et ailleurs à considérer comme très anciens les objets en pierre du type grossier qui ont été pour la première fois classés en Danemark; on les place au commencement de la période néolithique, en supposant qu'ils servaient à la relier à la période paléolithique d'une grande partie de l'Europe, et qu'ils sont entre elles l'intermédiaire jusqu'alors imparfaitement étudié, mais dont l'absence avait toujours été sensible<sup>1)</sup>. Au sud et à l'ouest cet échelon avait été plus rapidement enjambé que dans les lointaines contrées du Nord scandinave.

On observe en outre peu à peu dans d'autres parties du monde de très-remarquables points de comparaison, aussi bien avec les *kjækkenmøddings* eux-mêmes, qu'avec leurs outils particuliers en pierre et en os. Il est à la vérité

<sup>1)</sup> Dès 1864 Sir John Lubbock écrivait: «A tout prendre, les faits semblent démontrer que les *amas d'écailles* (*shellmounds*, *kjækkenmøddings*) en Danemark représentent une période déterminée dans l'histoire de ce pays et se rapportent probablement à la première partie de la période néolithique, dans laquelle l'art de polir le silex était déjà connu, sans avoir encore atteint son plus grand développement». (*Prehistoric Times*, 1<sup>re</sup> édit. p. 196; 2<sup>e</sup> p. 240); — J. Evans, *Congrès de Stockholm*, 1874, p. 144—7. Cfr. Dr. H. Jaquinot: *Considérations sur les différents âges de la pierre*, Extrait du *Bulletin de la société Nivernaise des lettres, sciences et arts*. Nevers, 1877.



hors de doute qu'il faudra réunir dans les pays les plus divers une masse extraordinaire de matériaux, avant d'en pouvoir tirer des résultats absolument certains d'une très grande portée. Mais il n'est pas moins clair que, pour atteindre ces résultats, il est de la plus haute importance d'observer les phénomènes qui sont en parfait accord dans l'Ancien et le Nouveau Monde et dont la répétition continue ne peut être l'effet du seul hasard. Lors du peuplement graduel de grandes régions, originairement couvertes de forêts vierges, il doit avoir été de règle partout, même dans les parties les plus éloignées l'une de l'autre, que les pays ouverts, les plus facilement accessibles, situés le long des côtes, des lacs ou des cours d'eau, aient été de préférence peuplés et d'ordinaire avant les contrées centrales, longtemps inabordables à cause des bois, des rochers et des marécages.

Après la découverte des kjøkkenmøddings sur les côtes du Danemark, on ne pouvait donc plus être surpris de ce que partout, dans les deux Amériques, sur les rivages de l'Inde, dans les îles de l'Océan pacifique et ailleurs, on trouvait des indices que, dans l'âge de pierre, les riverains de la mer et des fleuves s'étaient alimentés de la même façon, avec les produits de la chasse et de la pêche, et avaient laissé des débris de leurs repas dans des amas d'écailles de mollusques, mêlés d'arêtes de poissons, d'os d'animaux, de tessons de poterie, de charbons, de cendres et de grossiers outils de pierre, d'os et de coquillages.

Sur divers points de l'Amérique, ces amas ont une telle hauteur et de si grandes dimensions qu'ils dépassent de beaucoup tous ceux qui ont été observés en Danemark. Par suite de l'extension et de la durée très-variables de l'âge de pierre, il ne peut être question de regarder comme contemporains les amas de débris culinaires en Danemark et en Amérique, ni même entre eux les amas échelonnés sur les côtes d'une partie du monde si étendue et si diffé-



renciée dans sa nature et sa population. Tandis que dans les contrées les plus septentrionales et les plus méridionales de ce continent, les tribus arriérées laissent encore aujourd'hui des débris culinaires qui ressemblent en général à ceux du Danemark, il y a sur les côtes intermédiaires des dépôts de même genre, mais tellement couverts de terre, de vieilles souches d'arbres et si peu connus, même des Indiens, qu'on doit les faire remonter à une très haute antiquité, et les attribuer à d'anciennes populations, soit éteintes soit au moins placées à un degré de culture primitif, depuis longtemps franchi par les indigènes.

La distinction des monuments anciens et récents dans le domaine général de l'âge de pierre se fit, en Amérique comme dans l'Europe qui lui donnait l'exemple, en même temps que l'on classait les divers groupes d'outils de pierre et que l'on commençait des recherches scientifiques et comparatives sur une plus grande échelle. On peut dire qu'à cet égard les premiers essais ont eu lieu en Amérique précisément à l'occasion des *kjækkenmøddings*, que l'on découvrit peu à peu en grande quantité sur les côtes et sur les rives des grands fleuves, surtout dans le voisinage de la mer. Le premier ouvrage américain sur un large groupe de *kjækkenmøddings* parut en 1875, c'est-à-dire vingt-cinq ans après la découverte de ceux du Danemark<sup>1)</sup>; c'était

<sup>1)</sup> La découverte définitive eut lieu à la suite d'une exploration que je fis, dans l'été de 1850, de l'amas d'écaillés d'huîtres, situé dans le bois de Meilgaard, près de Grenaa (Jutland), exploration qui fut suivie de celle de Steenstrup dans l'amas de Havelse près Frederikssund (Sélande) où plus tard des fouilles furent faites par le même, ainsi que par Forchhammer et par moi. Cfr. ma notice présentée à la Société des Antiquaires du Nord, à sa séance annuelle du 18 février 1851, et publiée dans *Antiquarisk Tidsskrift*, 1849—51, p. 98—100, et dans *Oversigt over Videnskabernes Selskabs Forhandlinger*, 1861, p. 238 (tiré à part: *Om Tvedelingen af Steenalderen* af J. J. A. Worsaae, Copenhague 1862, in-8<sup>o</sup>.)



une description exacte de tas d'écailles de mollusques d'eau douce, reconnus près de la rivière St. John dans la Floride, par feu le professeur Jeffries Wyman<sup>1)</sup>; elle fut publiée par *the Peabody Museum*, à Salem, Massachusetts. L'auteur y faisait la remarque que tous les tas de débris n'étaient ni nécessairement du même âge ni également conservés dans leur état primitif: quelques-uns avaient été peu à peu couverts d'épaisses couches de terre, où avaient poussé des arbres gigantesques, âgés parfois d'environ six cents ans; d'autres, n'étant isolés par aucun revêtement, ont été plus exposés aux influences postérieures et aux mélanges accidentels. Néanmoins c'était un trait commun à tous les amas, qu'il ne s'y trouvait pas trace de métal ni d'objets mieux travaillés et de formes plus développées, bien que l'étonnante étendue et la hauteur de ces amas proviennent nécessairement de la multitude d'hommes qui ont dû s'y succéder pendant bien des générations, et y perdre ou y jeter dans le cours des temps des objets en usage ou hors de service. Les simples outils qu'on y trouve sont de pierre, d'os ou de coquillages. Les instruments de pierre sont rares à l'intérieur des amas, toujours extrêmement grossiers et absolument différents des outils ordinaires des Indiens, que l'on recueille seulement à la superficie ou dans la couche la plus élevée. On rencontre des charbons, des cendres et des foyers dans tous les amas, mais les plus anciens de ceux-ci ne contiennent pas de tessons de poterie, qui sont tous d'un genre très primitif et paraissent seulement dans les amas les plus récents. Les ossements des animaux mangés ont été fendus pour l'extraction de la moëlle; et le professeur Wyman affirme qu'il en est de même pour beaucoup des ossements humains recueillis, et que ainsi il y a là des indices d'un cannibalisme très-ancien. Il croit en

<sup>1)</sup> *Fresh-Water Shell-Mounds of the St. John's River Florida*, by Jeffries Wyman. Salem, Massachusetts, 1875, gr. in-8°. (*Memoirs of the Peabody Academy of science*. vol. I. n°. 4).



effet que les plus anciens de ces amas remontent à des temps bien antérieurs à l'arrivée des Européens dans ces contrées; et que c'est la raison pour laquelle ils ne sont nommés dans aucune des relations les plus anciennes, qui dépeignent les mœurs des Indiens de la contrée sous des couleurs tout autres et beaucoup plus brillantes. Le contenu des amas d'écaillés (the shell-mounds) étant absolument différent de celui des tertres si connus des Indiens (the grave-mounds), l'auteur se demande si ces monuments proviennent d'un même peuple plus ou moins avancé, ou de deux races qui se sont succédées en ce lieu. Cette dernière opinion paraît être confirmée par ce fait que le seul crâne humain complet qui ait été découvert dans les amas d'écaillés diffère pour la forme de ceux des *Mound-builders* (peuple des tertres); mais ce fait isolé ne suffit pas encore à constituer une preuve scientifique. Plus importante au contraire est l'absence totale, dans les amas d'écaillés, de traces d'agriculture, de pipes et de moindres objets de bronze, si fréquents dans les tombeaux indiens, le manque de tessons dans les plus anciens amas, où l'on remarque aussi la grande rareté des objets de parure si chers aux Indiens<sup>1</sup>).

Ceux-ci, on le sait, ne sont pas plus communs dans les kjøkkenmøddings du Danemark. De temps à autre on y trouve une dent d'animal percée; on n'y a au contraire pas encore rencontré de parures d'ambre, cette matière que l'on recueille en Danemark et qui y était d'un si grand usage dans les derniers temps de l'âge de pierre. D'après les dessins qui accompagnent l'ouvrage du professeur Wyman, les amas de la Floride et ceux du Danemark présenteraient en plusieurs autres points des analogies non moins frappantes. Dans les deux pays ce sont des vestiges de races très peu avancées, qui n'ont connu ni l'élève du bétail ni l'agriculture, mais qui ont vécu principalement de chasse

<sup>1</sup>) Wyman, l. c. p. 86—87.



et de pêche. Les tombeaux indiens de l'âge de pierre au contraire sont l'œuvre d'une population agricole; de même les tombeaux européens de cet âge attestent que l'agriculture y était connue, au moins au sud et à l'ouest, et que l'élevé du bétail y était avancée<sup>1</sup>). De plus on remarque dans les deux pays la même différence accentuée entre le travail, la forme et en partie la matière des objets particuliers aux amas d'écaillés et aux tertres. En outre les instruments si primitifs de pierre et d'os ne se ressemblent pas seulement en général d'une façon remarquable, mais ils sont en partie presque complètement identiques.

Après ces remarques sur la grande ancienneté des tas de coquillages d'eau douce trouvés près du fleuve St. Jean dans l'intérieur de la Floride, bien qu'elle ne puisse être comparée à celle de beaucoup d'amas de coquillages d'eau salée, observés près des rives extérieures de la mer qui ont été certainement les parties de l'Amérique les plus tôt peuplées, — le résultat général d'autres explorations d'amas situés près du Mississipi, dans les îles et sur les côtes maritimes de l'Amérique méridionale est d'autant plus digne d'attention; le voici: les tas d'écaillés d'eau douce et d'eau salée, dans lesquels on n'a jamais trouvé de métal ni remarqué de trace d'influence européenne, sont antérieurs aux voyages de Christophe Colomb et ils remontent à des tribus sauvages fort arriérées qui, bien des siècles avant l'arrivée des Européens, se trouvaient dans un état complet de stagnation. Les archéologues américains relèvent avec

<sup>1</sup>) Relativement au Nord voy. Montelius, *Sveriges Fornitid* texte p. 102—3. Dans le Samsingerbank près Kallundborg en Danemark (voy. mém. de L. Zink dans *Aarboger for 1871*, p. 1—85), on a fait une remarquable trouvaille de nombreux outils de silex et d'ossements d'animaux; bien que tous ses caractères la rattachent au récent âge de pierre, qui durait encore, Steenstrup la classe tout simplement dans l'âge de bronze, surtout à cause d'objets peu nombreux en bronze et d'entailles reconnues sur des ossements qui y étaient mêlés.



beaucoup de force les remarquables analogies que ces amas présentent, dans leurs traits généraux, avec les kjækkenmøddings du Danemark<sup>1)</sup>; les outils de pierre recueillis sur différents points, et aussi dans les amas d'écailles d'eau douce de l'Amérique septentrionale, ont frappé les antiquaires du pays par leur caractère primitif et leur ressemblance parfois complète avec les grossiers outils de pierre des amas du Danemark. Dans son *Stone Age of New-Jersey* le Dr. Abbott a par exemple représenté (fig. 30—33) quelques petits objets de pierre, non polis, qui se trouvent très-fréquemment dans les amas d'écailles de l'Amérique. En parlant de l'un des types (fig. 30), il constate expressément leur ressemblance avec les haches triangulaires des kjækkenmøddings du Danemark; le tranchant de celles-ci est fait d'un seul coup; tandis que «les haches de New-Jersey sont taillées sur les deux côtés plats, circonstance sans laquelle elles seraient identiques avec les précédentes» (p. 267). De même Virchow, à l'occasion d'un mémoire sur les kjækkenmøddings de la côte du Chili, communiqué à la *Berliner Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte*, fait les remarques suivantes<sup>2)</sup>: «Il ressort de là que les amas artificiels d'écailles se trouvent sur une grande étendue de la côte du Chili et comme d'autre part nous en connaissons de pareils sur la côte orientale de l'Amérique du Sud, dans la Patagonie et le Brésil<sup>3)</sup>, nous avons là un fait de grande portée, d'autant plus que sur tous ces

<sup>1)</sup> *Kjækkenmøddings de l'Amérique du Nord* par le Dr. Charles A. White, professeur à Iowa, U. S. dans *Congrès international à Bologne* 1871 (compte-rendu publié en 1873), p. 379—391.

<sup>2)</sup> *Zeitschrift für Ethnologie*. II. p. 291 et VIII, *Verhandlungen*, S. 11—12.

<sup>3)</sup> *Zeitschrift für Ethnologie*. IV. *Verhandl.* p. 187—191; VI. *Verh.* p. 5—8.



points on a recueilli des outils en pierre de formes très-anciennes.\*

Que les tas d'écailles de l'Amérique, ces souvenirs d'un passé inconnu, proviennent des ancêtres propres des Esquimaux ou des Indiens, ou bien d'une population plus ancienne entièrement éteinte, c'est là une question encore irrésolue que l'on peut laisser de côté, mais dans toutes les hypothèses il est clair que partout ils caractérisent essentiellement un état social des plus primitifs qui, à en juger par les énormes dimensions des amas, doit avoir duré des milliers d'années. On commence à pouvoir s'en rendre compte d'après les intéressants matériaux fournis par les recherches que Dall a faites dans de très grands amas d'écailles, gisant par couches régulières dans les Iles Aléoutiennes, près de la côte nord-ouest de l'Amérique, non loin du détroit de Bering<sup>1)</sup>. Le gisement se compose assez régulièrement de trois couches, dont chacune est caractérisée par les principaux aliments et par les armes et les instruments ayant servi à les procurer et à les préparer. La couche la plus basse et la plus ancienne consiste principalement en tests d'oursins ou châtaignes de mer (*echinus dræbachiensis*), qui ont le goût des huîtres et qu'aujourd'hui encore les Aléoutes mangent crus. On trouve mêlés aux débris de tests, mais en très petit nombre, quelques pierres-marteaux ayant servi à briser les coquillages, et des cliquettes pour filets, mais seulement vers le dessus de la couche. Celle-ci ne renferme d'ailleurs ni armes, ni instruments de chasse ou de pêche, ni parures, ni lampes ou autres indices de l'usage du feu. Immédiatement au-dessus de cette couche, il y en a une autre, la moyenne, dans laquelle les tests

---

<sup>1)</sup> Department of the Interior. U. S. Geogr. and geol. Survey of the Rocky Mountains Region. — J. W. Powel, geologist in charge. Part. I: *Tribes of the extreme North-west*, by W. Dall, 1876, in-4<sup>o</sup>.



d'échinus très-peu nombreux sont remplacés par des arêtes de poissons, fortement tassées et mêlées de quelques ossements d'oiseaux, d'écailles, de cliquettes, de grossiers couteaux, de pointes de harpons et de piques en pierre et en os, mais sans traces de lampes ou de foyers. C'est seulement dans la couche supérieure, couverte d'humus, que paraissent les lampes et d'autres indices de l'usage du feu, en connexion avec de nombreux ossements d'animaux terrestres et aquatiques, avec des instruments perfectionnés de pêche et de chasse, avec des parures, des ustensiles de ménage et d'autres vestiges d'un état social plus avancé, mais appartenant exclusivement au pur âge de pierre. L'auteur admet que les trois couches représentent trois degrés successifs de culture, en commençant par l'échelon le plus bas, sans pêche, ni chasse ni feu; en continuant par une période de pêche, pour aboutir à une période de chasse. Il attribue à chaque période, d'après l'épaisseur des couches, une durée d'environ mille ans, en tout environ trois mille ans pour former l'amas. Pour les deux dernières périodes il admet que la population appartenait à la famille des Esquimaux et au même groupe que les Aléoutes de nos jours; mais pour la première il n'ose pas nier que ces sauvages si primitifs n'aient été d'une autre race, quoique apparentés de loin avec leurs successeurs.

L'Asie offre de remarquables parallèles aux observations déjà nombreuses et concordantes faites dans les kjœkken-mœddings d'Europe et d'Amérique, qui ont ainsi fourni d'importants indices d'une division si naturelle en périodes ancienne et récente pour l'âge de pierre néolithique qui a duré si longtemps dans la plupart des contrées. Des trouvailles d'objets de pierre nombreuses et qui le deviennent de plus en plus, ont été faites presque partout en Asie, dans cette partie du monde qui a été certainement peuplée de très bonne heure, et ont prouvé que, comme l'Afrique, elle a eu un âge de pierre de longue durée, qui s'est per-



pétué jusqu'aujourd'hui dans quelques-unes de ses contrées les plus septentrionales et les plus isolées<sup>1)</sup>. Comme ailleurs on commença d'abord à y considérer cet âge comme une période essentiellement uniforme sans subdivisions propres. Les premiers essais de classement chronologiques eurent lieu à l'occasion de la découverte dans l'Inde d'outils de quartzite extraordinairement grossiers, analogues aux plus anciens trouvés en Angleterre et en France dans les terrains de transport. C'est dans une variété de ces terrains, dans une couche de latérite, qu'ils furent découverts dans les districts de Madras et de North-Arcot, au sud-ouest de l'Inde<sup>2)</sup>; et ils firent dès lors supposer que l'Asie aussi avait eu son âge paléolithique. De même des trouvailles postérieures de singuliers objets de pierre, petits et grossiers, découverts près de la rivière Mohanuddy, au nord-est de Jubbulpore dans l'Inde, et de kjækkenmøddings avec de semblables objets, sur la côte du Malabar et ailleurs, furent considérées comme des indices d'une période incontestablement très-ancienne dans l'âge néolithique. On constatait donc de mieux en mieux que l'âge de pierre dans l'Inde<sup>3)</sup>,

<sup>1)</sup> Dans *Zeitschrift für Ethnologie* X 1878, p. 465, A. Kohn (Steininstrumente im nördlichen und östlichen Sibirien) affirme que «l'on peut dire sans exagération que l'âge de pierre existe encore de nos jours dans les régions du Nord». — Sur les trouvailles asiatiques de l'âge de pierre en général, voyez Stevens, *Flint Chips*, Londres 1870, p. 107—118, où il est aussi traité de trouvailles analogues faites en Afrique.

<sup>2)</sup> Bruce Foote, *On the Occurrence of Stone Implements in laterite Formations in various Parts of the Madras and North Arcot Districts*, et W. King, dans *The Madras Journal of Literature and Science*, Octobre 1866. Cfr. Zinck dans *Aarbøger for* 1869, p. 339—368.

<sup>3)</sup> V. Ball, *On the Forms and geog. Distribution of Ancient Stone Implements in India*, avec une carte dans *Proceedings of the R. Irish Academy*, vol. I. série II, n<sup>o</sup>. 13 (avril 1879) p. 388—414, pl. XIV—XVI. — Sur les pointes de flèches et de lances de l'Inde, voy. J. Evans, *Ancient Stone Implements*, p. 361—2.



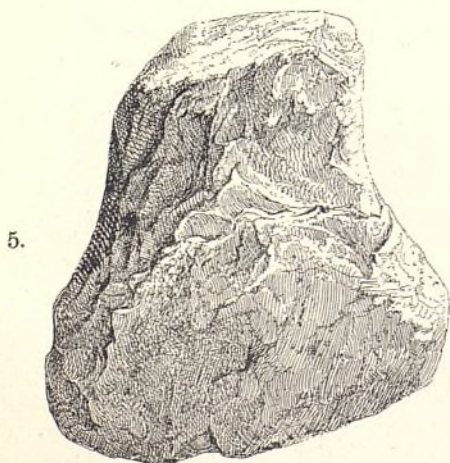
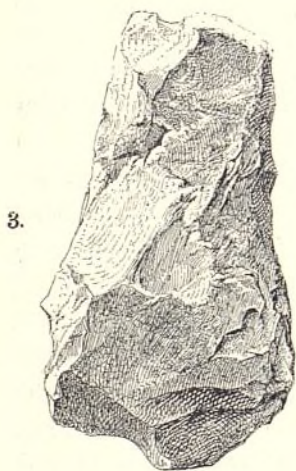
dans les îles voisines, en Chine et en particulier au Japon, avait atteint un développement extraordinaire, ce qu'attestent suffisamment les intéressantes antiquités et les nombreux dessins envoyés du Japon au Musée ethnographique de Copenhague par M. Heinrich von Siebold<sup>1)</sup>; et l'on acquit de plus en plus la conviction que cet état relativement avancé n'avait pu succéder immédiatement à l'extrême barbarie des temps paléolithiques, mais qu'il devait y avoir eu plusieurs stations intermédiaires. Car pas plus en Asie qu'ailleurs, il n'est *à priori* vraisemblable, comme on l'a souvent admis, que les périodes paléolithique et néolithique soient séparées par une interruption complète ou même par un profond abîme.

La découverte de kjœkkenmøddings aussi primitifs que ceux du Danemark et de l'Amérique, observés sur les côtes d'un pays très-anciennement civilisé comme le Japon, avait donc un intérêt particulier. La première nouvelle en a été donnée récemment dans une lettre et un rapport postérieur<sup>2)</sup>, écrits par un savant qui a bien mérité du Musée ethnographique de Copenhague, M. Heinrich von Siebold, qui avait lui-même fait la plupart de ces observations. Depuis longtemps les Japonais savaient que, sur le bord de la mer, dans les environs de Tokio et près du golfe d'Owari, il y avait de grands amas d'écailles, que l'on croyait avoir été

<sup>1)</sup> *Sur des instruments en pierre provenant du Japon* par M. le Marquis de Vibraye, dans *Congrès de Bruxelles*, 1872 (publié en 1873) p. 337—342, pl. 13—16; — A. W. Franks, *Notes on the Discovery of Stone Implements in Japan* dans *International Congress of prehistoric Archaeology*, Norwich et Londres, 1868, p. 258—266.

<sup>2)</sup> Daté de la Légation Austro-Hongroise à Tokio (Yedo), Japon, le 20 juillet 1878. Une semblable communication, faite par le même à la *Berliner Gesellschaft für Anthropologie* est insérée dans *Zeitschrift für Ethnologie*, X, 1878, Verhandlungen d. 21 December, p. 428—433. Cfr. XI, 1879, Verhandl. p. 11—14.

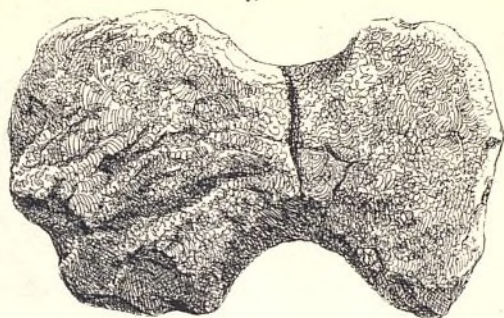




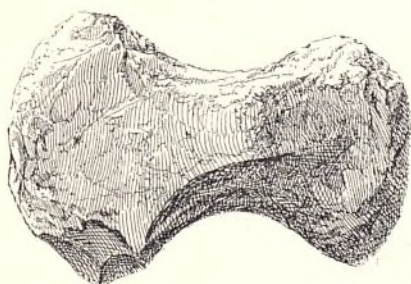
**Haches en pierre**  
des kjøkkenmøddings, Tokio, Japon.  $\frac{1}{2}$ .



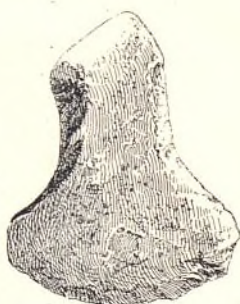
7.



8.



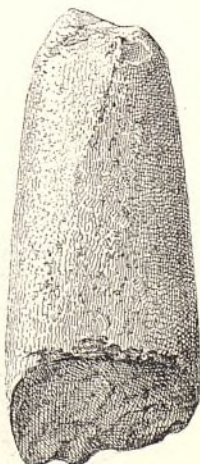
9.



10.

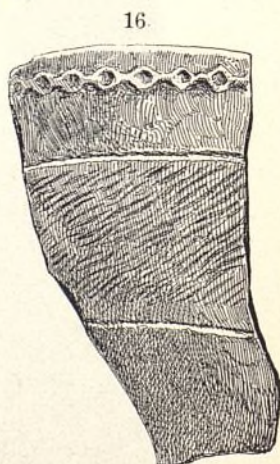
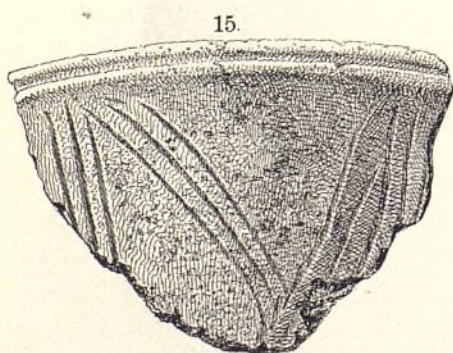
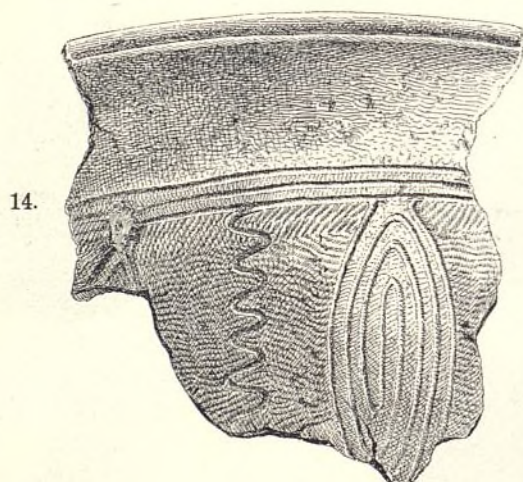
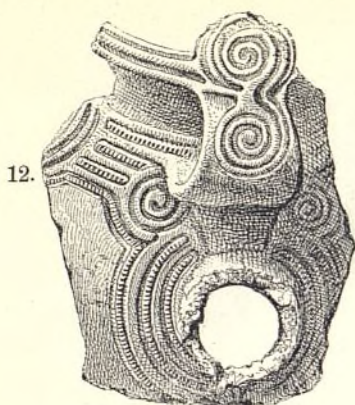


11.



**Saches en pierre**  
des kjøkkenmøddings, Tokio, Japon.  $\frac{1}{2}$ .





Vases en terre cuite  
des kjækkenmæddings, Tokio, Japon.  $\frac{1}{3}$ .



amoncelées par la mer, avant l'exhaussement de la terre. Mais, en les visitant dans l'été de 1878, M. de Siebold fut aussitôt convaincu que c'étaient des œuvres de l'homme. Entre les écailles, qui avaient évidemment été ouvertes, il recueillit quantité d'ossements et de tessons de poteries; les dernières étaient fort simples, faites à la main et seulement séchées sans être cuites; par leur forme particulière et leur ornementation relativement riche, elles différaient notablement des anciennes et récentes poteries japonaises précédemment connues; elles avaient au contraire de remarquables analogies avec les vases dont se servent encore les habitants à demi sauvages de Jesso et de Sagalien, les Ainos. Les ossements provenaient surtout de cerfs, de sangliers, de singes, de renards, de chiens, de putois, de divers oiseaux et poissons, et toutes les parties creuses étaient fendues dans le sens de la longueur. Divers instruments ornés, comme des ciseaux de menuiserie, des broches et de moindres objets, étaient faits en corne de cerf, en os et en dents de sanglier. Pendant longtemps on chercha en vain des outils de pierre, dont on pouvait cependant soupçonner la présence, attendu que l'on n'avait pas remarqué la moindre trace de métal. Enfin à huit pied et ensuite à diverses profondeurs, on trouva en grande quantité des objets de pierre, achevés, commencés et hors d'usage, outre une profusion d'éclats et d'autres débris provenant de la fabrication des outils. Ceux-ci ne sont pour la plupart que grossièrement taillés, rarement polis et «ils n'ont pas la forme des objets de pierre communs du Japon.» Ils n'étaient pas, comme quantité d'autres de genre ordinaire, en pierre dure, en silex, en obsidienne etc, mais seulement en pierres tendres que l'on trouve encore dans le voisinage des amas d'écailles, notamment en pierre calcaire, en basalte et en une sorte de granit. On recueillit également quelques pierres percées d'un usage inconnu, peut-être «des pierres à aiguiser



ou des meules à grains. » Mais on ne découvrit aucune des parures en pierre, ordinaires et caractéristiques pour l'âge de pierre du Japon. (Voy. les planches précitées, fig. 1—16).

Tantôt les amas d'écailles sont disposés en groupes, comme s'il y en avait eu un devant chaque hutte, tantôt ils s'étendent, notamment au nord de Tokio, sur une longueur ininterrompue de plusieurs milliers de mètres, avec une hauteur de deux à huit mètres et une largeur de vingt à trente mètres. Ils se composent principalement d'écailles d'huitres et d'autres mollusques, incomparablement moins nombreux, qui vivent encore dans le golfe de Yedo et entrent dans l'alimentation des basses classes.

Il y avait donc là, sous les yeux de M. de Siebold, le même tableau qu'avaient présenté les *kjækkenmøddings* du Danemark : celui de l'homme au dernier échelon de la civilisation, pourvu seulement d'outils de pierre et d'os, et vivant surtout de chasse et de pêche. Les amas d'écailles du Japon, remontant à des temps certainement éloignés, devaient être, comme les vases de terre le laissaient supposer au premier coup d'œil, des souvenirs des Ainos, les plus anciens habitants du pays; l'explorateur en trouva plus tard la confirmation, soit dans les récits d'un voyageur Japonais, qui avait longtemps séjourné parmi les Ainos, à Jesso et à Sagalien, et qui reconnaissait la ressemblance entre les vases de terre des Ainos et ceux des amas d'écailles; soit dans les historiens japonais qui rapportent que les Ainos ont été expulsés du Japon par les ancêtres de la population actuelle, vers 600 ans avant notre ère.

Les observations purement archéologiques sur les *kjækkenmøddings* de Tokio et leur contenu furent confirmées d'une manière beaucoup plus complète par un mémoire publié peu après en Amérique sous le titre de : *Vestiges d'une population primitive au Japon*, et plus tard par une ample de-



scription de ces trouvailles<sup>1</sup>). Une heureuse circonstance fit que l'auteur, le professeur Edouard S. Morse, qui avait étudié pendant plusieurs années avec le professeur Wyman les kjækkenmøddings de l'Amérique sur les côtes de la Nouvelle-Angleterre, se rendit à Omori, à quelques milles de Tokio, pour explorer des amas d'écailles couverts d'épaisses couches de terre, amas dont il constate également les analogies avec les kjækkenmøddings du Danemark. Son rapport sur ces trouvailles d'Omori est en général d'accord avec celui de M. de Siebold sur les fouilles à Tokio, et les dessins de tessons et d'outils très-grossiers en pierre et en os, qui l'accompagnent, correspondent parfaitement à ceux de M. de Siebold. L'auteur ajoute que, non seulement il a trouvé dans les amas d'Omori les mêmes traces évidentes de cannibalisme que M. Wyman avait observées dans les tas d'écailles de la Nouvelle-Angleterre et de la Floride, mais aussi que «de récentes investigations dans les amas de la partie méridionale du Japon ont mis en lumière quantité de preuves incontestables de cannibalisme»<sup>2</sup>). Avec encore plus de précision que M. de Siebold, il affirme la grande ancienneté des kjækkenmøddings du Japon «dont l'histoire et la civilisation remontent certainement à quinze cents, peut-être à deux mille ans,» (*Memoirs*, p. 3), et dont les restes jusqu'ici bien connus de l'âge antérieur, celui de la pierre polie, sont d'ailleurs très-différents des objets trouvés dans les amas d'écailles. Ce qui donne plus de poids à ces conclusions c'est que, comme M. Morse le dit expressément dans ses *Memoirs* (préface, IV), «peut-être

<sup>1</sup>) *Traces of an early Race in Japan* by Edward S. Morse. (Reprinted from *The popular science Monthly* for January, 1879). New-York, 1879 in-8°. Cfr. *Memoirs of the science Department of the University of Tokio*, Japan, vol. I. part I: *Shell Mounds of Omori* by E. S. Morse, prof. of Zoology, Univ. of Tokio, Japan, 1879.

<sup>2</sup>) *Traces*, etc. p. 263; *Memoirs* p. 17—19.



aucun pays au monde ne compte autant d'amateurs d'archéologie que le Japon;« aussi les indigènes ont-ils fondé à Tokio une société spéciale d'archéologie nationale.

Il semblerait plutôt que les nombreux vases de terre provenant des amas de Tokio, d'Omori et d'autres localités du Japon, avec leurs abondants décors et leurs formes multiples, appartiennent à une récente période de l'âge de pierre, et bien que M. Morse doive avouer que, à beaucoup d'égards, ils ressemblent aux poteries des Ainos, il ne peut pourtant pas admettre que ces analogies de forme et d'ornements suffisent seuls à démontrer que ces vases appartiennent à une certaine période et à un peuple déterminé. Il fait remarquer que des vases absolument semblables ont été exhumés des amas d'écaillés dans les deux Amériques<sup>1</sup>). En outre «la pâte céramique est grossière et les vases en beaucoup de cas cuits inégalement; . . . l'économie des potiers ressort du soin avec lequel ils raccommodaient les vases brisés; . . . les fragments de beaucoup de ceux-ci ont été réunis au moyen de bandes ou d'attaches passées dans des trous percés; . . . la difficulté de la fabrication est attestée par ce fait que le fond brisé d'un des vases les plus communs a été raccommodé de cette manière.» Malgré la multitude des tessons, il n'y a pas d'indice que les poteries aient été fabriquées sur place<sup>2</sup>). Après ces explications de M. Morse on pourrait avec raison se demander si le peuple des kjækkenmøddings japonais a lui-même fabriqué les poteries qu'il se donnait tant de peine à raccommoder, ou s'il ne se les est pas plutôt procurées par échange.

D'un intérêt tout particulier est l'absence frappante de parures, aussi bien dans les amas du Japon que dans ceux de l'Amérique et du Danemark. En faisant dans les tas

<sup>1</sup>) *Traces* etc. p. 261—262; *Memoirs* etc. p. 8—9.

<sup>2</sup>) *Memoirs*, p. 7—10.



d'écailles des fouilles qui ont été récemment étendues à la côte occidentale de Jesso et à l'île de Kiushiu dans la province de Higo, on a jusqu'ici vainement cherché les diverses parures de pierre, d'un caractère bien déterminé, qui appartiennent à la période de la pierre polie au Japon, qui sont encore d'un usage général chez les Ainos, et que les archéologues Japonais ont toujours attribuées à l'antiquité la plus reculée<sup>1)</sup>.

En parlant des outils de pierre particuliers aux amas d'Omori, de Tokio et d'autres localités, M. Morse relève leurs formes primitives et la simplicité de la matière, et en même temps l'absence complète d'instruments de silex et d'obsidienne, ainsi que de pointes de flèches et de lances, si fréquentes dans le Japon, de racloirs et de beaucoup d'autres objets de pierre plus compliqués. Il va aussi plus loin que M. de Siebold; car, s'il veut bien attribuer aux Ainos les antiquités japonaises ordinaires de l'âge de la pierre polie, il pense que les amas d'écailles peuvent être tout aussi bien antérieurs à l'arrivée des Ainos que des souvenirs de leur séjour dans le Japon<sup>2)</sup>. Quoiqu'il en soit, ces amas appartiennent à une période extrêmement ancienne et barbare.

Si les indices supposés de cannibalisme observés par Morse et Wyman dans les amas d'écailles du Japon et de l'Amérique septentrionale sont corroborés par de futures recherches<sup>3)</sup>, ce serait là un nouveau fait de quelque importance pour éclairer l'origine des grands amas d'écailles:

<sup>1)</sup> *Memoirs*, préface III, p. 7, 10—11.

<sup>2)</sup> *Memoirs*, p. 7, 15—16; *Traces*, p. 266.

<sup>3)</sup> Sur des indices supposés de cannibalisme dans les amas d'écailles de l'Amérique méridionale, cfr. Brett, *The indian Tribes of Guiana*, Londres 1868, p. 420; — Wiener, sur les kjøkkenmøddings du Brésil, dans *Archives du Musée national de Rio de Janeiro*, vol. I. 1876. — Cfr. *Matériaux pour l'histoire de l'homme*, vol. XII. 2<sup>e</sup> série, T. VIII, 1877, p. 331—2.



l'anthropophagie en effet, même chez les peuples les plus barbares, est dans une certaine relation avec des idées et des fêtes religieuses. On a déjà fait remarquer la difficulté d'expliquer comment les kjøkkenmøddings, parfois énormes et fort étendus, avaient pu se former sur certains points des seuls débris culinaires de la population, et pourquoi ils contiennent, par exemple en Danemark et au Japon, un si grand nombre d'objets travaillés, les uns en bon état, les autres hors de service. Cependant l'on a supposé que les petits provenaient de la vie ordinaire, tandis que quelques-uns des plus grands pouvaient être les restes des fêtes célébrées par les habitants du voisinage et des offrandes aux dieux, ce qui donnerait une explication plausible des nombreux objets, brisés et abandonnés, en terre cuite, en pierre et en os, en bois de cerf, en ossements d'animaux etc<sup>1)</sup>.

Un archéologue russe, en décrivant des lieux de sacrifices, préhistoriques mais de date relativement récente, situés dans les régions ouraliennes, est arrivé, par un examen tout à fait indépendant de l'explication précédente, à un résultat semblable, à propos de deux cents pointes de flèches, probablement en partie hors de service, trouvées par lui seul entre des ossements d'animaux. Après diverses considérations, «il se croit autorisé à admettre que ces pointes d'os, déposées en groupe dans le tas d'ossements, étaient des produits de l'industrie domestique, et qu'elles peuvent être considérées comme des offrandes. Chez les Ostiaques payens établis près de l'Ob, il était d'usage, il n'y a pas longtemps, d'offrir aux dieux les flèches avec lesquelles on avait fait bonne chasse, et le gibier qu'elles avaient abattu»<sup>2)</sup>.

<sup>1)</sup> J. J. A. Worsaae, *Sur quelques trouvailles de l'âge de bronze faites dans les tourbières dans Aarbøger*, 1866, p. 328, et *Les temps préhistoriques du Nord dans Letterstedske Tidsskrift*, vol. I. Stockholm, 1870, p. 29.

<sup>2)</sup> Alexandre Teplouchoff: *Ueber die prähistor. Opferstätten am Uralgebirge*, dans *Archiv für Anthropologie*, XII, p. 207.



On sait d'ailleurs en général combien sont fréquentes chez les populations peu avancées les fêtes communes, avec une profusion de mets et de boissons, et accompagnées de toutes sortes d'excès. D'un intérêt particulier pour l'éclaircissement de la question des offrandes est une relation contemporaine des îles Nicobar par un Danois qui les a longtemps habitées. Dans l'introduction d'un dictionnaire de la langue des groupes des Nicobar et des Andamans, il remarque « que les insulaires sont toujours en garde contre les mauvais esprits (iwis) qui veulent leur nuire. Si une épidémie régné dans un village ou si la pêche est malheureuse, ce sont les esprits qui en sont cause. Pour les empêcher de faire beaucoup de mal, il faut les apaiser par des offrandes continues. En buvant il est nécessaire de leur faire des libations. C'est particulièrement le cas lors de la fête des esprits, à laquelle sont invités tous les parents et amis. Les hommes sont tranquillement assis, en fumant et en buvant, tandis que les femmes apportent, chacune de chez elle, toute sorte d'aliments, d'outils, d'armes et de curiosités. Après avoir coupé et brisé ces offrandes, au milieu d'un vacarme épouvantable, elles les jettent dehors de la maison. Un très gros porc est ensuite roti sur le feu; la meilleure partie est pour les vivants, mais le reste est consacré aux esprits. Le tas des objets offerts gît hors de la maison jusqu'à ce qu'il soit emporté par le flot montant. Après ce sacrifice on croit que les esprits sont mieux disposés<sup>1)</sup> ».

Ces repas de sacrifices n'ont pas encore cessé à l'extrême limite septentrionale de l'Europe et de l'Asie. Nordenskjöld rapporte que, dans son expédition à la Nouvelle-Zemble, en 1875, il trouva au nord-ouest de Jalmal, vers la mer de Kara, tout près du rivage, « un des autels de sacrifice des Samoyèdes, composé d'environ cinquante

<sup>1)</sup> F. A. de Roëpstorff, *Vocabulary of Dialects spoken in the Nicobar and Andaman isles*. Port-Blair 1874, in-f°. p. V—VI.



crânes d'ours blancs et de morses, amoncelés en un même tas. Au milieu de celui-ci s'élevaient deux poutres de bois flottant, grossièrement taillées en forme d'idoles, dont les yeux et les bouches avaient été récemment barbouillés de sang, avec deux perches pourvues d'entailles et auxquelles étaient suspendus des ossements de rennes et d'ours. Tout près de là se trouvaient un foyer et un tas d'ossements de rennes, ce dernier évidemment composé des restes d'un repas de sacrifice<sup>1</sup>). Dans sa récente expédition à la recherche d'un passage au Nord-Est, Nordenskjöld eut de nouveau l'occasion de voir, en 1878, dans l'île de Waigatsch, un autel de sacrifice des Samoyèdes. «C'était à la vérité, écrit un des membres de l'expédition<sup>2</sup>), un monticule de pierres formé par la nature et couvert de gazon. Sur le flanc, au sud-est, il y avait quantité de brochettes de bois plantées en terre; deux entailles représentaient le nez et la bouche; voilà tout ce que les Samoyèdes avaient trouvé pour figurer la divinité. Parmi les nombreuses offrandes, qui d'ailleurs consistaient pour la plupart en bois de renne, on remarquait une tête d'ours blanc, encore sanglante, avec des guenilles, ainsi qu'un grand nombre d'objets de fer, comme des lames de haches, des cercles de tonneaux etc.»

Il est assez vraisemblable que ce sont là des exemples tangibles de la manière dont les amas d'ossements préhistoriques ont pu, du moins en partie, être formés dans de plus larges proportions. Les énormes dimensions de ceux-ci proviendraient simplement de leur situation plus appropriée aux grandes réunions d'hommes, sur le rivage et le bord des fleuves, à certaines dates pour les fêtes, et régulièrement pour les repas de sacrifice<sup>3</sup>).

<sup>1</sup>) D'après une lettre de Nordenskjöld insérée dans le *Berlingske Tidende*, journal de Copenhague, 16 Octobre 1875, n<sup>o</sup>. 241.

<sup>2</sup>) *Dagbladet*, journal de Copenhague, le 16 Octobre 1878, n<sup>o</sup>. 240.

<sup>3</sup>) Comme exemple d'offrandes générales chez les tribus indiennes plus avancées de l'Amérique du Nord, on peut citer ce



On a fait en Danemark, sur les bord des cours d'eau et des golfes, de remarquables trouvailles de monceaux de bois de cerf et d'ossements d'animaux, rognés et en partie taillés, en connexion avec quantité de grossiers outils de silex. Comme ces outils sont de même type que ceux des *kjækkenmæddings*, ils indiquent que la population d'alors, de même que plus tard les Lapons, à l'extrémité du nord, a constamment déposé des objets de ce genre, sur des points déterminés, dans l'eau ou à proximité, certainement comme offrandes aux dieux, afin d'obtenir du succès à la pêche et à la chasse<sup>1)</sup>. Des offrandes aux dieux de la mer ont eu lieu en Sibérie, même dans des temps récents: «Vers l'île de Bjelostrof dans la mer glaciale, il y a un banc de sable, où les Ostiaques et les Samoyèdes d'Obdorsk abordaient dans leurs voyages, pour y faire des sacrifices. Ils s'y baignaient pour être en relations plus proches avec les dieux marins, et ils leur consacraient du cuivre et de la monnaie qu'ils jetaient dans l'eau. Les plus aisés sacrifiaient même des rennes en les noyant dans la mer»<sup>2)</sup>.

On peut en général admettre que la crainte de la pernicieuse influence des mauvais esprits n'était pas moindre, dans les temps reculés, chez les Scandinaves que chez les autres peuples de monde.

III. Les faits exposés, relativement peu nombreux et épars, mais que l'on observe également peu à peu dans

témoignage de S. Haven: «Les *Nanohiggansets* ont une grande et spacieuse maison où entrent seulement quelques personnes, que nous appellerons des prêtres: à certaines dates déterminées la population s'y réunit pour offrir aux dieux presque tout ce qu'elle possède: chaudrons, pelleteries, haches, perles, couteaux etc. Le tout est jeté par les prêtres dans un grand feu qu'ils font au milieu de la maison.» (*Archæology of the United States*, dans *Smithsonian Contributions to knowledge*, Washington, 1856, in-4<sup>o</sup>, p. 156).

<sup>1)</sup> Cfr. Worsaae, *Les temps préhistoriques du Nord*, p. 29.

<sup>2)</sup> Alex. Teplouchoff dans *Archiv für Anthropol.* XII, p. 224.



quelques îles de l'Océan pacifique<sup>1)</sup>), sont déjà suffisants pour montrer qu'une très-remarquable uniformité régnait chez les peuples les plus éloignés l'un de l'autre, aux premiers degrés de leur développement. Les mêmes conditions sociales ont bien, au moins en partie, produit de frappantes ressemblances de forme dans les choses les plus simples et les plus nécessaires, dans les mœurs, les usages, même les armes et les outils. Mais les trouvailles semblent pourtant aussi montrer que ces civilisations primitives, dont les restes se perpétuent encore aux extrémités de la terre, ont eu originairement un point de départ commun, par exemple en Asie, d'où elles ont dû se répandre à l'est jusqu'en Amérique, et vers l'ouest en Afrique et en Europe. En tout cas elles doivent généralement avoir eu partout une très-grande durée, pendant laquelle l'homme restait presque partout stationnaire, jusqu'à ce que des influences extérieures ou le mélange des races eussent amené un développement nouveau et plus complet.

Autant qu'on peut s'en rendre compte, aucun peuple à ces degrés les plus bas n'a élevé de puissants tumulus de terre et de pierre, et encore moins de chambres faites de pierres ou en général de grands et durables monuments. Plusieurs peuples sauvages déposent les cadavres dans des lieux élevés, jusqu'à ce que les ossements soient dépouillés de chair, après quoi ils les mettent en terre ou dans leurs huttes, ou bien les jettent dans les rivières, les lacs, la mer, ou enfin les portent avec eux. D'autres abandonnent les cadavres aux bêtes carnassières ou les dévorent eux-mêmes. D'autres pulvérisent les ossements et en mêlent la

---

<sup>1)</sup> M. Howorth, parlant de la Nouvelle-Zélande, où Cook avait déjà signalé beaucoup de tas d'écailles, ajoute: « On y trouve aussi deux périodes dans l'âge de la pierre, l'une caractérisée par des objets grossiers et l'autre par des instruments en pierre polie provenant des Maories » (*Congrès de Stockholm. Compte rendu*, p. 148, cfr. *Matériaux*, IV. 10 (A. Hamy).



poussière dans leurs boissons, avec l'espoir de s'incorporer les bonnes qualités des défunts<sup>1)</sup>. La construction de grands monuments funéraires eût exigé non seulement des demeures fixes et une existence plus assurée qu'elle ne pouvait être avec la vie vagabonde et souvent précaire des chasseurs et des pêcheurs; mais une autre condition indispensable était un plus grand développement des idées religieuses, notamment la croyance en une vie future qui ne pouvait être généralement répandue que dans un état social plus avancé<sup>2)</sup>. Il est en conséquence facile d'expliquer pourquoi, en Amérique comme en Europe, les groupes d'antiquités, trouvées dans les kjøkkenmøddings de la période de pêche et de chasse, sont si différentes des objets exhumés des tertres et des caveaux. Celles-ci n'ont été évidemment fabriquées que dans une période où l'élève du bétail, en partie l'agriculture et l'aisance qui les accompagnaient, avaient rendu possibles les progrès matériels et moraux. Même dans les îles de l'Océan pacifique, où plusieurs des tribus encore vivantes paraissent avoir eu certains animaux domestiques, notamment le porc, on remarque d'ordinaire l'absence totale de tertres et de grands monuments. Il n'y a d'exception que pour quelques localités dans l'île de Pâques, les groupes des Amis et de la Société et les Sandwich, où l'agriculture et d'autres circonstances particulières ont favorisé les progrès de la civilisation pendant l'âge de pierre.

Cette foncière uniformité qui régne pour ainsi dire par toute la terre, dans les phases les plus anciennes et les moins changeantes de l'âge de pierre, trouve un contraste

<sup>1)</sup> Sir John Lubbock, *Prehistoric Times*, 2<sup>e</sup> édit, p. 549.

<sup>2)</sup> «Le travail nécessité par l'amoncellement des tertres et la construction des chambres sépulcrales doit avoir été immense, et il était à peine possible de l'entreprendre avant d'avoir atteint un degré de civilisation plus élevé que celui de quelques grossières tribus sauvages de notre temps (J. Evans, *Stone Implements*, p. 136).



frappant dans les phases plus récentes, où la diversité s'accroît comme une conséquence naturelle d'un commencement de développement plus libre, de la marche du temps et de diverses relations avec d'autres pays. En Europe on connaît bien les nuances des objets du récent âge de pierre au Sud, à l'Ouest, au Nord, où cette période a duré le plus longtemps et où elle atteignit une perfection extraordinaire et presque unique, par suite des relations animées entre le Nord lointain et les contrées voisines. On observe déjà des nuances analogues entre les antiquités asiatiques du récent âge de pierre, dans l'Inde, dans les îles voisines<sup>1)</sup>, au Japon, en Chine<sup>2)</sup> et en Sibérie, bien que l'étude de l'archéologie préhistorique soit encore à ses débuts. Les objets de pierre se divisent encore mieux en groupes dans les îles de l'Océan pacifique, où presque tout grand archipel a ses types particuliers. Pour le Nouveau Monde aussi il est clair que le groupement géographique des antiquités du récent âge de pierre, par continents et même par contrées, a été jusqu'ici trop négligé, et qu'en l'établissant on constaterait d'importantes différences, qui ne reposent pas exclusivement sur la variété des matériaux dont les objets sont fabriqués. On tirerait notamment d'une comparaison entre les antiquités orientales et occidentales de l'Amérique septentrionale de remarquables éclaircissements sur des analogies particulières entre les objets de pierre du nord et de l'ouest de l'Amérique septentrionale et celles du nord est et de l'est de l'Asie, par exemple les objets de pierre en partie communs aux

<sup>1)</sup> James Yates, *On the Stone Wedges of Java* (and Borneo) dans *The Archaeological Journal*, vol. XI, p. 116.

<sup>2)</sup> Prof. John Anderson (Calcutta), *Stone and Bronze Implements of Yunnan*, T. I—IV. — Plusieurs antiquités chinoises de l'âge de pierre se trouvent dans *The Christy Collection* à Londres, cfr. *Matériaux pour l'histoire de l'homme*, II, p. 534; — Chevreuil, *Note historique sur l'âge de la pierre à la Chine*, dans *Comptes rendus de l'Académie des sciences*, 13 Août 1866, vol. LXIII, p. 281—5.



Esquimaux, les hâches de pierre, caractéristiques et à forme asiatique, de la côte occidentale de l'Amérique, les fines pointes de flèches cordiformes de l'Orégon et de la Californie analogues à celles du Japon et du Danemark; ces ressemblances, attestent probablement la continuation des antiques rapports entre les deux parties du monde, à travers le détroit de Béring, rapports déjà indiqués par les trouvailles concordantes faites dans les antiques terrains de transport et les tas d'écaillés de l'Asie et de l'Amérique.

Cependant il ne faut pas perdre de vue que, à côté des nuances, on remarque souvent une frappante ressemblance dans la situation, la forme et d'autres caractères des antiquités plus récentes et de divers monuments de la même époque, appartenant à des contrées fort éloignées l'une de l'autre, et ces circonstances ne se laissent pas non plus expliquer d'une manière satisfaisante par le hasard ou les lois générales de la nature<sup>1)</sup>.

Le premier fait qui saute aux yeux, quand on fait des recherches comparatives étendues, c'est que les tertres et les caveaux mégalithiques, si communs en Asie et en Europe, se trouvent aussi en très-grande quantité dans l'Amérique du Nord<sup>2)</sup>, tandis qu'ils deviennent de plus en plus rares

<sup>1)</sup> Le Dr. Emile Schmidt dit avec raison: «L'Europe préhistorique a presque en chaque point des analogies dans le Nouveau Monde. Les instruments, les armes, la crémation et l'inhumation, les fortifications et les édifices religieux offrent tant de ressemblance des deux côtés de l'Océan Atlantique, que l'on pourrait être tenté de les attribuer au même peuple.» (*Die prähistorischen Kupfergeräthe Nordamerikas*, dans *Archiv für Anthropologie*, XI, 1879, p. 65.)

<sup>2)</sup> «Les tertres funéraires sont très nombreux dans la partie centrale des Etats-Unis . . . Il n'y aurait pas d'exagération à dire qu'ils sont innombrables dans le sens ordinaire du mot. On peut littéralement les compter par milliers et par dizaine de mille.» (Sir John Lubbock, *Prehistoric Times*, 2<sup>e</sup> édit, p. 259—260.)

Cfr. *Smithsonian Contributions to Knowledge*, vol. I. 1848,



en descendant dans l'Amérique méridionale. Il y en a en Afrique, surtout dans les pays méditerranéens qui ont été de bonne heure peuplés et fréquentés et dans certaines contrées au sud-ouest, mais ils ne sont pas universellement répandus dans cette partie du monde. En Australie et dans les îles de l'Océan pacifique les grands tertres sont inconnus; mais, comme on l'a dit plus haut, des monuments de pierre assez considérables sont disséminés dans quelques-unes des îles les plus avancées en civilisation. Ainsi les grands tertres et monuments de l'antiquité semblent groupés autour d'un centre qui est l'Asie, et comme ils deviennent plus rares à mesure qu'ils s'en éloignent, l'archéologie préhistorique aura dans l'avenir à examiner plus amplement, si la civilisation, à tout prendre plus élevée, du récent âge de pierre, avec ses grands monuments auparavant inconnus, ne doit pas être considérée comme un développement de l'état plus primitif de l'ancien âge de pierre, et n'a pas eu pour foyer l'Asie, d'où elle a rayonné de divers côtés: vers l'ouest en Europe et dans le nord de l'Afrique; de l'Asie méridionale et des îles de la Sonde vers l'Océan pacifique; et de l'Asie septentrionale à travers le détroit de Béring vers l'Amérique du Nord. A cet égard on a déjà souvent signalé des points de contact entre l'Asie et l'Europe, notamment les grands tertres funéraires. Mais d'autre part, il n'en manque pas non plus entre l'Asie et l'Amérique du Nord.

Un des ethnologues les plus expérimentés de l'Amérique, M. W. Dall, qui a exploré aussi bien les tas d'écailles des îles Aléoutiennes que toutes les antiquités et les tribus de l'ancienne Amérique russe, jusqu'au détroit de Béring, est arrivé à conclure positivement que la population primitive de l'Amérique n'est pas autochtone, mais qu'elle est venue

---

in-4<sup>o</sup>, p. 1—186. — Dans les *Proceedings of the Central Ohio scientific Association*, vol. I, part. I. Urbana, Ohio, p. 6, on lit: «L'Ohio seul contient dix mille tumulus ou mounds.»



d'Asie par émigration successive, en traversant le détroit de Béring, relativement resserré et couvert dans la mauvaise saison d'un pont de glace sur lequel on peut passer<sup>1)</sup>. Si l'on n'admet pas une telle émigration par le nord, qui a d'abord et plus fortement atteint l'Amérique du Nord, il est difficile, pour ne pas dire impossible d'expliquer, pourquoi le continent septentrional est incomparablement plus riche que le continent méridional, en tertres funéraires (*grave-mounds*), en tertres de sacrifices (*sacrificial mounds*), en retranchements (*encampments*), et en autres monuments considérables qui, par leur forme, les rites funéraires et le contenu, offrent de nombreuses analogies avec ceux de l'Ancien Monde, en Asie et en Europe.

On sait par exemple que les figures gravées sur le flanc des rochers ou sur de gros blocs de pierre, appelées *Helleristninger* dans le Nord scandinave, et que l'on trouve parfois en Australie, mais plus fréquemment en Europe et dans plusieurs contrées de l'Asie, surtout dans l'Inde, se retrouvent çà et là dans l'Amérique du Nord, jusqu'aux îles Caraïbes et même plus loin vers le sud. La ressemblance est notamment complète relativement aux *cercles concentriques*, aux *plantes de pieds*<sup>2)</sup>, aux *enfoncements convexes*, creusés avec un poinçon

<sup>1)</sup> «Aussi je ne vois pas de raison de rejeter l'hypothèse du peuplement primitif de l'Amérique par l'Asie, et de l'arrivée de flots successifs d'émigrants. La route septentrionale passait évidemment par le détroit de Béring; elle n'était du moins pas au sud et ne suivait certainement pas les îles Aléoutiennes (p. 95) . . . J'entends dire par les baleiniers, qui fréquentent la mer arctique et le détroit de Béring, que actuellement, pendant l'hiver, les indigènes ont coutume de traverser le détroit sur la glace.» (W. Dall, *Tribes of the extreme West*, p. 95). Cfr. p. 96 sur le plus grand éloignement et les périls de la navigation entre le Kamtchatka et les îles Aléoutiennes; p. 15, sur le passage relativement court et facile à travers le détroit de Béring.

<sup>2)</sup> Une série de *plantes de pieds* sont décrites et représentées dans *Final Report of the Ohio State Board of Centennial Managers*, Columbus 1877, p. 88—106, pl. I—VI.



ou par le frottement, emblèmes dont l'origine probablement religieuse a été l'objet de vives discussions dans plusieurs pays de l'Europe<sup>1</sup>). De plus les archéologues américains ont eux mêmes exprimé leur étonnement de la ressemblance entre les tombeaux de l'âge de pierre en Europe et dans d'autres parties du monde, d'une part, et d'autre part les chambres funéraires en pierre carrées et oblongues que l'on découvre de temps à autre dans le Missouri, l'Illinois, le Kentucky, le Tennessee et la Géorgie. A la vérité on ajoute, comme explication, que ce sont «les formes de caveaux les plus simples»<sup>2</sup>); à quoi l'on peut objecter que l'on n'en a pas trouvé partout en Amérique ni chez les peuples primitifs. En attendant que l'on dresse un tableau statistique des monuments préhistoriques de l'Amérique, il faut attacher une attention particulière au fait que, d'après nos connaissances actuelles du moins, ils sont restreints à certaines contrées centrales de l'Amérique du Nord, évidemment comme vestiges d'anciens rites funéraires qui y ont été particulièrement conservés. On a remarqué que les cadavres non brûlés, qui ont été inhumés dans les caveaux en pierre des *mounds* et des ossuaires, ont d'abord dû être déposés au-dessus du sol (sur des échafaudages de bois), jusqu'à ce que les parties charnues fussent consumées, après quoi les ossements ont dû être réunis et parfois inhumés en grand nombre dans des sépultures communes.

Dans les caveaux en pierre de l'Amérique du Nord et dans les tertres et les grottes funéraires de l'âge de pierre,

<sup>1</sup>) Cfr. par exemple Ch. Rau (*Dessins de plantes de pieds gravées sur les rochers du Missouri dans The Archaeol. Collection of the United States national Museum in the Smithsonian Institution*, Washington, 1876 in-4<sup>o</sup>, p. 75) et le Dr. H. Petersen (*Dessins de plantes de pieds sur la dalle supérieure d'une chambre sépulcrale de l'âge de pierre, à Sænderby, amt de de Frederiksborg, Danemark*, dans Aarbøger, 1875, p. 418.)

<sup>2</sup>) Ch. Jones jr., *Antiquities of the Southern Indians*, p. 213—224.



que l'on trouve dans les deux Amériques, de même que dans les chambres funéraires de l'ancien monde et dans les sépultures de plusieurs des îles de l'Océan pacifique, les cadavres sont soit étendus soit assis. Des trouvailles faites dans le Pérou ont montré comment les cadavres, avant d'être rigides, ont été courbés et liés, pour être inhumés sur leur séant<sup>1</sup>). Ce rite funéraire, remarquable et fort répandu, semble se rattacher à l'idée que le défunt devait rentrer dans le sein de la terre avec la même position qu'il occupait comme enfant dans le sein de sa mère. Mais on ignore encore, aussi bien en Amérique qu'en Europe, si les deux modes d'inhumation décrits plus haut ont été contemporains à l'origine. Les sépultures à inhumation semblent au contraire appartenir à une autre période que la crémation si usitée dans l'Amérique du Nord. Les restes des cadavres brûlés y sont, comme en Europe et ailleurs, déposés dans des tertres, partie sous des tas de pierres, dans de petits caveaux en pierre, partie, comme c'est le cas notamment au sud des Etats-Unis, dans des urnes funéraires. Bien qu'ici encore on manque de renseignements statistiques précis, il paraît pourtant que la crémation a été restreinte à un certain espace et à une période postérieure de l'âge de pierre en Amérique, vu que ce rite est volontiers accompagné d'objets de pierre et de cuivre passablement développés<sup>2</sup>). La crémation, que l'on observe tout à fait sporadiquement dans l'âge de pierre européen, vers sa fin, n'a d'ailleurs pas été en usage chez les tribus absolument primitives mais seulement chez les peuples un peu plus avancés au point de vue intellectuel<sup>3</sup>). Aussi ses vestiges extraordinairement

<sup>1</sup>) Une momie du Pérou ainsi enveloppée de bandelettes se voit au Musée ethnographique de Copenhague.

<sup>2</sup>) *Smithsonian Contributions to Knowledge*, vol. I, 1848, in-4<sup>o</sup>; où il y a des descriptions de sépultures et de trouvailles funéraires en Amérique.

<sup>3</sup>) *Tribes of California* by Stephen Powers, Washington, 1877, in-4<sup>o</sup>. (*U. S. Geogr. and geol. Survey of the Rocky Moun-*



nombreux précisément dans l'Amérique du Nord sont-ils un indice ultérieur d'anciennes relations avec l'Asie, d'où la crémation a été importée tout au moins en Europe, c'est certain, et principalement avec la civilisation plus élevée de l'âge de bronze.

Les instruments du récent âge de pierre, recueillis dans les tombeaux ou ailleurs en Amérique, présentent bien certaines particularités, qui tiennent en partie aux matériaux propres à chaque localité, mais en partie aussi au développement national particulier des diverses tribus<sup>1)</sup>. Les éclats de silex et les rognons caractéristiques d'où ils proviennent, que l'on rencontre fréquemment en Europe et en Asie, manquent généralement dans les Etats-Unis d'Amérique, où ne se trouve pas le silex usuel; c'est seulement dans le Mexique et le sud-ouest de l'Amérique du Nord, où il y a de l'obsidienne, que l'on découvre des éclats et des rognons identiques. Mais dans tous les traits essentiels on remarque une ressemblance souvent étonnante entre les armes, les outils, les parures en pierre et en os du Nouveau Monde et celles

*tain Region*) p. 207; «Ils croient comme tous les autres, que l'âme ne peut être dégagée des liens corporels que par le feu seulement, d'où la nécessité de la crémation.»

<sup>1)</sup> De singuliers outils de pierre du Honduras sont figurés dans *Flint Chips* de Stevens, Londres 1870, p. 289—291. *Ibid.* p. 297—298 sur les glaives et les poignards mexicains de bois à pointe d'obsidienne, qui sont un remarquable perfectionnement des pointes de piques et des couteaux d'os bien connus du Nord de l'Europe et des îles de l'Océan pacifique, avec les éclats pointus enchâssés dans le taillant. On peut citer comme un autre exemple du même genre les formes typiques des outils caraïbes. Cfr. Ottis J. Mason, *The Latimer Collection of Antiquities from Porto-Rico (The Smithsonian Report for 1876)*. Les remarquables haches ovales, pointues en haut, à côtés tranchants (p. 373, fig. 10) ont d'ailleurs des pendants complets dans des haches bretonnes, surtout françaises, provenant des tombeaux mégalithiques de la Bretagne, dont il y a des spécimens au Musée ethnographique de Copenhague.



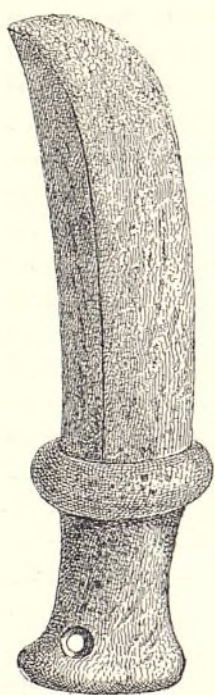
de l'Ancien. Absolument communes sont les formes des parures en dents d'animaux percées, des broches, des gouges en os, des disques de pierres plates et d'os, d'usage inconnu et souvent percés de deux trous<sup>1)</sup>, des poinçons et des racloirs de pierre, des coins, des gouges, des ciseaux à poignée, des piques, des flèches, des polissoires, des triturateurs de grains etc. A propos de quelques-uns de ces types, un éminent archéologue américain fait observer, «que l'on pourrait les prendre pour des produits de l'âge de pierre du Danemark ou du Nord de l'Allemagne.»<sup>2)</sup> Les pointes de piques ou les couteaux danois en silex, les plus admirés pour leur grandeur et la beauté du travail, ont en Amérique non seulement des pendants de plus de 35 centimètres de longueur, mais ils sont encore surpassés par une épée de pierre à taillant dentelé, trouvée dans un caveau de pierre du Tennessee, et mesurant près de vingt deux pouces de longueur; de un à trois quarts de pouce de largeur et, au milieu, un pouce d'épaisseur; elle est gracieusement taillée de prétendu silex. On a même découvert dans un tertre de l'Alabama un poignard de silex gris, à poignée échancrée, analogue à ceux du Danemark qui étaient presque uniques; il a à peu près la même forme, mais il n'est pas aussi bien travaillé; sa longueur est de sept pouces et demi. On fait bien remarquer que le lieu de trouvaille semble exclure la supposition que cette arme soit une imitation d'un poignard de métal<sup>3)</sup>; c'est pourtant un fait digne de remarque que, outre ces poignards en pierre de l'Amérique et de l'Europe

<sup>1)</sup> Schoolcraft les donne comme servant à tordre et à tresser (twinemaking). (*History of the Indian Tribes*, vol. I, pl. 28, p. 89). On en a souvent trouvé dans les tombeaux en pierre de l'Angleterre et du Danemark.

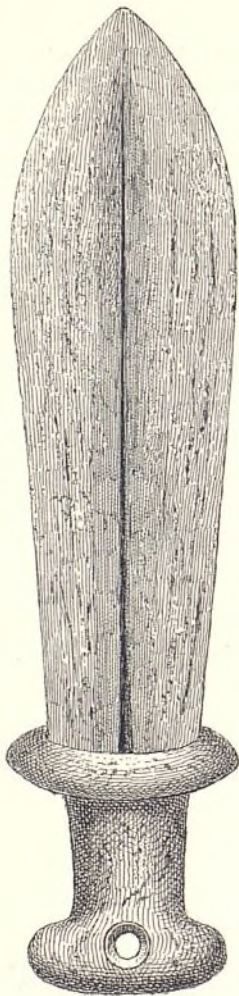
<sup>2)</sup> Ch. Rau, *The Archaeol. Coll. of the Smithsonian Instit.*, p. 18,

<sup>3)</sup> Ch. Jones, *Antiquities of the southern Indians*, p. 252-4 et 267-8, Pl. VII, fig. 2-4; — Ch. Rau, *The Archaeol. Coll.* p. 15, fig. n° 49.

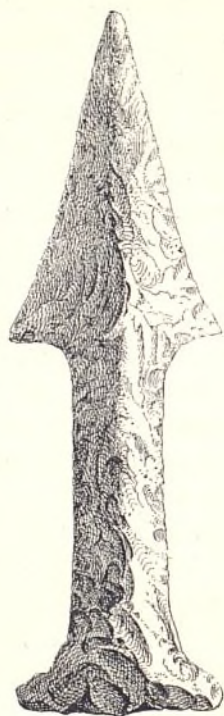




2. Couteau en pierre;  
Japon.  $\frac{1}{3}$ .



1. Poignard en pierre;  
Japon.  $\frac{1}{3}$ .



3. Poignard en silex;  
Amérique du Nord.  $\frac{1}{2}$ .



septentrionale, on n'en connait pas jusqu'ici pas d'autres qu'au Japon, et encore ceux-ci sont-ils en pierres tendres. Leur grande rareté, malgré la longue durée de l'âge de pierre, doit en tout cas tenir à une raison particulière, qu'il faut naturellement chercher dans l'influence des modèles en métal. Il est en outre fort vraisemblable, qu'un contact plus intime et plus régulier avec des peuples plus civilisés, connaissant déjà quelques métaux, explique pourquoi la Scandinavie, l'un des derniers refuges de l'âge de pierre en Europe, offre en quantité extraordinaire des marteaux de pierre, percés d'un trou pour l'emmanchement, en partie de belles formes et même fort élégants comparativement à ceux d'autres contrées de l'Ancien et du Nouveau Monde. Ces marteaux percés, en pierre, qui servaient d'armes et d'outils, sont jusqu'ici presque inconnus en Afrique, dans les îles de l'Océan Pacifique, dans l'Asie orientale et méridionale et dans toute l'Amérique, bien que la civilisation de l'âge de pierre y ait atteint un haut degré de développement. Il n'est d'ailleurs pas très-difficile, rien qu'avec un morceau de bois ou d'os et du sable et de l'eau, de perforer un marteau de pierre, pourvu qu'il ne soit pas de silex; et c'est ainsi en effet qu'ont procédé la plupart des peuples de l'âge de pierre. L'absence de ces grands marteaux de pierre, en Amérique, est d'autant plus frappante que de moindres outils du même genre y étaient en usage; mais les trous de ceux-ci étaient trop petits pour que l'on pût y placer un manche approprié à une forte percussion. En conséquence les archéologues américains sont d'accord pour admettre que ces petits trous ont plutôt servi à passer un lacet pour suspendre les marteaux et les porter comme insignes de commandement<sup>1)</sup> ou symboles religieux: les marteaux ou les haches ayant en

<sup>1)</sup> *Wands or badges of distinction.* Cfr. *Final Report of the Ohio State Board of centennial Managers.* Columbus, 1877, p. 122—124, pl. VIII—IX.



effet joué de bonne heure un grand rôle de cette nature chez les divers peuples de la terre. Aussi les marteaux américains perforés sont-ils ordinairement appelés *ceremonial axes or hammers*<sup>1)</sup>.

Ces observations faites en Amérique concordent remarquablement bien avec l'explication archéologique de semblables circonstances depuis longtemps connues dans le nord de l'Europe et notamment dans les anciens pays danois. Les formes de ces marteaux symboliques en pierre de l'Amérique se reproduisent si exactement dans les marteaux d'ambre, grands et petits, fréquemment exhumés des tombeaux mégalithiques et des tourbières du Danemark, que, faute de connaître les lieux de trouvailles, on les croirait à coup sûr fabriqués par le même peuple, bien plus par les mêmes individus. Dès les premiers débuts de l'archéologie préhistorique, le savant danois Werlauff émit l'opinion que les formes caractéristiques ordinairement affectées à ces parures d'ambre n'étaient pas accidentelles ni vides de sens, mais qu'elles devaient être imitées de plus grands instruments de pierre, et qu'elles étaient précisément choisies en raison de l'antique signification symbolique des haches et des marteaux, afin de donner à la parure d'ambre un plus grand prix et d'en faire une sorte d'amulette ou de talisman<sup>2)</sup>, — opinion que j'ai plus tard adoptée et plus amplement développée<sup>3)</sup>. En ce qui concerne les haches et marteaux de pierre du Danemark on a d'ailleurs souvent supposé que quelques-unes

<sup>1)</sup> *Smithsonian Contribution to knowledge*, vol. I, p. 218—9; — Ch. Rau, *The archæol. Coll. of the Smiths. Institute*, p. 23: «Drilled ceremonial Weapons»; — Ch. Jones, *Antiquities of the southern Indians*, p. 281—6, pl. XIII; «perforated and ornamental or ceremonial Axes».

<sup>2)</sup> *Bidrag til den nordiske Ravhandels Historie*, Copenhague, 1835, in-4<sup>o</sup>. p. 1—16.

<sup>3)</sup> Voy, *Die Vorgeschichte des Nordens*, übers. von J. Mestorf. Hamburg 1878, p. 43—44.



des plus finement travaillées et par suite des plus fragiles n'ont guère pu servir d'armes ou d'outils, mais qu'elles ont avec beaucoup plus de vraisemblance été employées comme insignes de commandement ou peut-être même comme emblèmes religieux, et que, de même que les haches d'ambre, elles étaient portées ou suspendues en guise d'ornements ou d'amulettes, lors des fêtes religieuses, dans les maisons ou les temples. A l'appui de cette conjecture on a relevé le fait que les haches de silex, les plus grandes et remarquablement bien polies, n'ont été que rarement ou jamais trouvées dans les tombeaux, mais qu'on les rencontre d'ordinaire, dans le sol avec d'autres objets de pierre ou d'ambre, dans des circonstances dénotant une offrande aux dieux, faite dans la croyance autrefois très répandue que l'enfouissement des objets de prix profiterait à leur propriétaire dans cette vie ou dans l'autre<sup>1)</sup>.

De même que la signification religieuse et symbolique des objets en forme de haches, l'explication religieuse de quelques-uns des grands dépôts d'instruments de pierre, cachés sous des pierres, en plein champ, dans les marais et les lacs, par tout le Nord scandinave et ailleurs, a été remarquablement confirmée par des trouvailles absolument semblables et très décisives faites en Amérique.

C'est un fait incontestable que presque tous les peuples payens de la terre ont sacrifié et sacrifient encore aujourd'hui non seulement, comme on l'a dit plus haut, dans des fêtes communes, mais encore isolément, des objets de plus ou moins de valeur, des aliments, des armes, des outils, des parures et même des êtres humains, et qu'ils les offrent à leurs dieux, qu'ils se représentent comme habitant au ciel ou sur la terre, dans des animaux, des hommes, des arbres,

---

<sup>1)</sup> *Ibid.* p. 44 et mon mémoire *Om nogle Mosefund fra Broncealderen* dans *Aarboger for 1866*, p. 323—6; Montelius, *Sve-riges forntid* (texte: Stenåldern), 1874, p. 147—150.



des pierres, des fleuves, des lacs ou la mer<sup>1</sup>). Ces offrandes sont très souvent restées intactes, surtout lorsqu'elles avaient été enfouies secrètement par un individu qui, pour un but ou pour un autre, voulait gagner la faveur des dieux dans cette vie ou dans l'autre, et comme en outre les payens croyaient pouvoir jouir eux-mêmes de leurs offrandes, on pouvait avec raison supposer que l'on en retrouverait des restes parmi les nombreux dépôts d'ensemble, représentant souvent des valeurs considérables, qui ont été successivement tirés du sein de la terre, de la mer, des tourbières, des lacs et des fleuves. Aux débuts de l'archéologie on était surtout porté à considérer naturellement ces trouvailles comme des trésors cachés; ou bien, pour expliquer la présence d'objets inachevés ou détériorés, à les regarder comme enfouis par des commerçants et des fabricants, que la mort ou d'autres circonstances auraient empêché de les retirer, — et c'est sans doute le cas pour un certain nombre de ces dépôts. Mais on n'avait pas encore suffisamment remarqué que ces trouvailles présentaient une uniformité constante; que l'enfouissement avait été fait avec un soin particulier, invariable et dénotant toute autre chose qu'un dépôt temporaire. Dans les anciens pays danois, par exemple, où l'ambre jouait un grand rôle, tant pour les parures des habitants, comme l'attestent les trouvailles dans les tombeaux mégalithiques, que pour les échanges avec les peuples voisins, on a découvert des séries entières de dépôts, contenant de l'ambre brut et plus ou moins façonné en perles et en parures, souvent enfouis en terre ou cachés dans les tourbières, parfois réunis dans des vases d'argile entourés de pierres, ou bien au milieu d'un cercle de haches de pierre placées debout. Ou a aussi fréquemment trouvé en Danemark et

---

<sup>1</sup>) Les preuves ont été réunies par Sir John Lubbock dans son livre *On the Origin of Civilization and primitive Condition of Man*, sous la division: religion.



jusqu'en Suède, sous de grosses pierres, dans les champs et les tourbières, d'amples dépôts d'outils de silex, dont quelques-uns étaient extraordinairement grands et finement taillés et polis, tandis que d'autres étaient soit retaillés, soit inachevés ou brisés. Plusieurs de ces dépôts avaient évidemment été enfouis avec soin et régularité dans des cercles, des demi-cercles, des rangées etc. Au nord de la Suède notamment, dans la Vestrobothnie, on a découvert environ quatre vingts gouges plantées debout, à deux pieds sous terre, et formant un cercle de trois pieds de diamètre. Deux autres trouvaillies situées dans le voisinage contenaient l'une vingt-cinq ciseaux de menuisier, l'autre dix-huit, plantés l'extrémité en bas<sup>1)</sup>. Dans un pré du Slesvig septentrional, on exhuma du sol, où ils avaient été déposés avec des précautions visibles, en différentes couches séparées par du sable (Musée de Copenhague), environ quatre vingt dix objets: haches en silex et ciseaux de menuisier, en partie inachevés ou brisés.

Sans avoir, paraît-il, la moindre connaissance de ces observations faites dans le Nord et d'autres pays de l'Europe, les archéologues américains ont décrit dans leur pays de grands et remarquables dépôts d'objets de pierre évidemment faits à dessein<sup>2)</sup>. Pour citer quelques exemples, on trouva dans la vallée près de Chariton River, Missouri, dix-sept couteaux de silex, plantés la pointe en bas, disposés en cercles concentriques, et recouverts d'un tertre plat ou *mound*. A East St. Louis, autrefois appelé Illinoistown, gisaient profondément en terre environ quatre vingts instru-

1) *Vitterhets-, Hist.- och Antiq. Academiens Månadsblad*, Stockholm, 1876, p. 266—270.

2) Squier et Davis, *Ancient Monuments of the Mississippi Valley*, p. 158; — Ch. Rau, *A Deposit of agricultural Flint Implements in Southern Illinois, et North American Stone Implements* (Smiths. Report, 1868 et 1872); — Snyder, *Deposits of Flint Implements* (Smiths. Report, 1876, p. 433—441).



ments taillés en disques, disposés par couches et plantés debout de manière à former un cercle. A une égale profondeur dans le voisinage gisaient en grande quantité des coquillages de mer fossiles (*Conovulus*, *Melampus*), dont quelques-uns étaient perforés. Un troisième trou contenait quantité de cailloux roulés; le tout formait un triangle. Près de Beardstown sur une pente voisine de la rivière, on découvrit dans le sol une excavation de cinq pieds de profondeur, où environ quinze cents de ces instruments de silex ovales composaient une pyramide ovale, de six pieds de longueur sur quatre de largeur, couverte de sable; les instruments étaient disposés en cinq couches séparées par de l'argile. A Frederickville dans le district de Schuyler, il y avait sur la rive droite de l'Illinois une tranchée creusée à cinq pieds en terre d'où l'on tira environ trois mille cinq cents disques de silex, posés sur le taillant, l'un à côté de l'autre, en longues rangées qui se prolongeaient à une distance inconnue. Mais la plus remarquable est la grande trouvaille d'environ quatre mille *discs* ou racloirs ronds et d'instruments pointus, faite à la base d'un tertre (*mound*), qui était en connexion visible avec un des *tertres à sacrifice* (*sacrificial mounds*), près de Clark's Work, Ross County, Ohio, dans la vallée du Mississippi. Ce tertre consistait en deux couches de sable et deux couches d'instruments de pierre, très-rapprochées l'une de l'autre dans un gisement un peu oblique. Presque tous les archéologues américains s'accordent à voir là des objets sacrifiés aux dieux. En ce qui concerne les autres trouvailles, leur ressemblance entre elles et avec celles de l'Europe est si frappante, que la même explication, les attribuant à des croyances religieuses communes, peut sans doute avec raison être appliquée, sinon à toutes, du moins à la plupart d'entre elles<sup>1)</sup>.

<sup>1)</sup> De futures recherches nous apprendrons si Ch. Rau a raison de regarder comme fond de magasin (*stock in trade*) d'un



Dans la description des instruments de pierre provenant de ces dépôts dans le sol et les tertres, il est toujours dit expressément qu'ils étaient dans des conditions très différentes, plus ou moins finis, et que dans certaines trouvailles un fort grand nombre étaient brisés<sup>1</sup>). On a même voulu tirer de ces faits la preuve qu'ils n'avaient pas été cachés comme offrandes, attendu que des sauvages même n'auraient pas voulu offrir aux dieux des objets usés, mauvais et cassés. Mais on n'a pas suffisamment fait attention à une croyance singulière qui régnait précisément chez plusieurs peuples entièrement ou à demi sauvages; c'est que les armes, les instruments et d'autres objets, quoique inanimés, ont pourtant une âme qui se dégage, lors qu'ils sont usés ou brisés: «dans ce cas elle les abandonne pour aller se mettre au service des dieux. De là, ajoute Sir John Lubbock, venait sans doute l'usage de briser les outils et les autres objets, avant de les déposer dans les tombeaux.»<sup>2</sup>). On a vu plus haut comment les insulaires des Nicobar brisaient ce qu'ils offraient aux mauvais esprits.

---

fabricant indigène les objets de plusieurs dépôts (*Smithsonian Report*, 1877, p. 267, 291—298, 307—8), et notamment de celui de Brookhaven, Lincoln County, Mississippi (*Ibid.* p. 291—8).

<sup>1</sup>) A propos de la trouvaille d'objets de pierre en forme de lames, provenant d'un tertre de l'enceinte appelée Mound City, sur la rivière Scioto, à quelques milles au nord de Chillicothes, Ohio, et décrits par Squier et Davis dans *Ancient Monuments of the Mississippi Valley* (p. 211), Ch. Rau fait remarquer que «la plupart d'entre eux étaient brisés et qu'il y en avait très peu d'entiers». (*North-American Stone Implements* dans *Smithson. Report*, 1872, p. 398).

<sup>2</sup>) *On the origin of Civilization and primitive Condition of Man*, 3<sup>e</sup> édit. p. 34. Sur les objets détériorés à dessein dans les tombeaux de l'âge de pierre en Angleterre, en France et en Danemark, voy. C. Engelhardt: *Steendysser og deres geografiske Udbredelse* dans *Aarboger*. 1870, p. 179.



Il est probable que chaque individu pressé par la nécessité a pu facilement apprendre à façonner les instruments de pierre les plus simples et les plus grossiers; il n'est pas moins certain que quelques-uns seulement sont devenus capables, après un long apprentissage, de tailler et de polir les objets de silex et d'autres pierres aussi difficiles avec une finesse et une élégance que l'on n'a pas pu atteindre même de nos jours. On ne sait pas même au juste comment a été exécuté le polissage, si parfait et si uni malgré la convexité ou la concavité, des haches de silex de l'Europe, et notamment des belles et grandes haches de la Scandinavie. On voit seulement qu'il y a eu d'abord un polissage régulier au sable; qu'il a laissé sur toute la surface ces remarquables rainures parallèles, incompatibles avec un simple polissage à la main; et qu'il a été suivi d'un brunissage beaucoup plus fin du taillant. Cette dernière opération seule peut avoir été exécutée avec les pierres inexactement appelées jusqu'ici *polissoirs*, qui ne portent pas trace de polissage au sable; la première doit au contraire avoir exigé que la hache fut solidement fixée pendant le polissage et que certains moyens mécaniques, la force de l'eau ou d'autres fussent employés pour entamer le dur silex. Diverses expériences, par exemple avec la meule tournante, n'ont pas encore donné l'explication de l'énigme.

Aussi est-il évident que, dans la période la plus avancée de l'âge de pierre, il y a eu des ouvriers exercés dont l'industrie consistait à fabriquer et à vendre des instruments de pierre. Ce fait est suffisamment prouvé pour l'Amérique<sup>1)</sup>, et il ne manque pas d'indices montrant qu'il en a été de même en Europe; telles sont les trouvailles d'ateliers pour le travail du silex et la diffusion des instruments de silex provenant de certaines localités. Aussi les meilleurs instru-

<sup>1)</sup> *Ancient aboriginal Trade in North America* by Ch. Rau (Smiths. Report for 1872, p. 348—394).



ments de pierre avaient-ils du prix dans le commerce d'échange, et lorsqu'ils étaient réunis en grand nombre, comme dans les dépôts mentionnés plus haut, ils représentaient une valeur considérable et formaient un vrai trésor. On le voit encore plus clairement par les trouvailles de coquillages fossiles ou maritimes de l'Amérique, qui ont été souvent façonnés en parures, en outils et en autres objets, fort recherchés des Indiens de l'intérieur des terres, et dont la valeur s'accroissait considérablement, lorsqu'on les transportait des bords de la mer dans les profondeurs de l'immense continent. Malgré l'éloignement des Océans on trouve dans les contrées centrales des Etats Unis, par exemple dans l'Ohio, de nombreux objets en coquillages, «et même plus fréquemment dans les tertres de sacrifice que dans les sépultures; cette circonstance tient au prix qu'ils avaient aux yeux de leurs possesseurs, qui les considéraient comme dignes d'être offerts dans les cérémonies religieuses.»<sup>1)</sup> Aussi n'est-ce certainement pas par hasard qu'un grand dépôt de coquillages a été trouvé à côté d'un dépôt d'instruments de pierre, comme on l'a dit, à East St. Louis dans le sud de l'Illinois.

Mais parmi les parures et notamment celles de coquillages, il y avait une sorte de perles cylindriques, percées dans le sens de la longueur, les *wampum*, qui, jusqu'à des temps relativement récents, ont servi de monnaies (shell-money) aux Indiens dans de vastes contrées de l'Amérique. Sur le littoral occidental on les faisait de coquilles de *dentalium* et sur la côte orientale de coquilles de *Venus mercenaria* Lin. Dans les parties bleues ou violettes du coquillage on taillait les *wampum* de couleur, qui avaient le plus de prix; trois d'entre eux valaient un penny anglais, tandis qu'il en fallait six blancs pour faire la même valeur. Avec ces perles on faisait des écharpes, des parures de poitrine, des baudriers (*wampum belts*), qui jouaient un rôle considérable

<sup>1)</sup> Ch. Rau, *loc. cit.*, p. 373—4.



chez les Indiens dans les déclarations de guerre, les traités de paix et les autres cérémonies solennelles, et qui, dans certaines tribus, étaient gardées par un fonctionnaire élu, le *wampum-keeper*. Lorsque l'on s'en servait pour déclarer la guerre, on les composait le plus souvent de perles de couleur, peintes en rouge, tandis que l'on voyait au milieu une figure de hâche blanche.<sup>1)</sup> «D'énormes quantités de shell-money, dit un ethnographe américain dans un ouvrage cité plus haut<sup>2)</sup>, étaient autrefois en circulation parmi les Indiens de Californie; la fabrication était considérable et ininterrompue pour remplacer les perles que l'on offrait en si grand nombre au décès des hommes riches, et celles que beaucoup de tribus, surtout du littoral de la mer, sacrifiaient aux dieux pour se les rendre propices (propitiatory sacrifices). D'après mes propres observations et les rapports de pionniers et même d'Indiens, je n'ai pas de scrupule à affirmer que chaque Indien possédait autrefois en moyenne la valeur d'au moins cent dollars en shell-money.»

L'observateur attentif ne peut manquer de remarquer avec quelle étonnante ressemblance les coquilles ou *shells* remplissaient dans l'antiquité américaine le même office que l'ambre dans l'âge de pierre de l'Europe et surtout du Danemark. Par suite de la grande exportation qui se fit de bonne heure des côtes du Danemark dans l'intérieur du pays et dans les pays voisins au nord et au sud, et du commerce qui se faisait de cette substance, il est à un haut degré vraisemblable et même évident, que les objets travaillés ont eu non seulement une plus grande valeur, mais aussi que les perles toujours allongées, cylindriques et perforées à grand peine en long, dans cette matière fragile, ont surtout servi de monnaies ou d'une sorte de *wampum*. Comme ceux-ci, on les a déposées en grande quantité dans les

<sup>1)</sup> Ch. Rau, *loc. cit.*, p. 381.

<sup>2)</sup> *Tribes of California* by Stephen Powers, p. 335.



tombeaux du Nord de l'Europe, et encore en plus grand nombre enfouies en plein champ, dans les tourbières, ou bien sacrifiées aux dieux; dans tous les cas, et surtout maintenant, on peut les considérer comme de précieux trésors. Il n'est même pas invraisemblable que la population du récent âge de pierre dans le nord de l'Europe a, de même que les Indiens, étalé sa richesse en ambre, sous forme de baudriers, de colliers et d'écharpes, ce qu'indique du moins la forme et la perforation des morceaux d'ambre<sup>1)</sup>.

La lumière plus abondante, que des comparaisons étendues ont ainsi jetée sur les offrandes aux dieux chez les peuples les plus divers de l'Ancien et du Nouveau Monde, dans les périodes les plus civilisées du récent âge de pierre, a une importance doublement grande, car elle éclaire en même temps des faits analogues, non suffisamment expliqués, des périodes précédentes du même âge et des suivantes. Dans les premières systématisations, nécessairement tâtonnantes, de l'archéologie préhistorique, on allait trop facilement d'un opposé à l'autre; tantôt on expliquait tous les phénomènes au point de vue purement pratique, sans le moindre égard pour les instincts religieux; tantôt au contraire on poussait à l'extrême les explications religieuses. La vérité devait être, comme d'ordinaire, dans le juste milieu<sup>2)</sup>.

<sup>1)</sup> Voy, dans mes *Nordiske Oldsager*, fig. 90, la parure de la grande tourbière de Læsten en Jutland, reconstituée uniquement d'après la forme et perforation des morceaux d'ambre.

<sup>2)</sup> Cfr. mes remarques *Om nogle Mosefund fra Bronzealderen* dans *Aarbog for 1866*, p. 326. Outre les offrandes déposées dans le sol, beaucoup d'autres en plusieurs localités étaient jetées au feu. S. Haven dit dans *Archæology of the United States* (p. 156); «Les Chippewas avaient coutume, après avoir versé du sang, de faire un sacrifice d'expiation, en jetant tous leurs ornements, leurs pipes etc, dans un feu allumé à quelque distance de leurs huttes.» (Hearne, *Journey*, p. 204—205). Voy. aussi plus haut la note 3 de la page 160.



**B. Age de bronze.**

IV. D'après des renseignements dignes de foi et recueillis partout on ne peut plus nier que toutes les contrées de la vaste terre n'aient eu, naturellement à des époques très variables, un âge de pierre dont les derniers restes n'ont pas encore entièrement disparu. L'homme a donc pu, sans aucune, ou en tout cas sans grande connaissance du métal, et seulement avec de simples armes et outils de pierre et d'os, se répandre peu à peu sur tout le globe terrestre, et, en se divisant en races de type bien déterminé, ouvrir les voies à la colonisation finale de la terre jusqu'à ses extrémités et dans toutes les directions. Cette circonstance est suffisante pour donner une idée de l'extension de l'âge de pierre dans l'espace et le temps. Et à cet égard, aucune des périodes suivantes, ni l'âge de bronze, ni même l'âge de fer, ne peut se mesurer avec lui. Il ne peut cependant être question de calculer sa durée, tant que l'on manquera de repères certains, et notamment tant que l'on ignorera de quelle contrée sont originairement parties la colonisation et les premières vagues de la civilisation, qui sont si remarquablement uniformes dans leur essence. Il est fort vraisemblable que ces<sup>4</sup> points de départ doivent être cherchés dans les pays particulièrement favorisés de la nature, soit en Asie soit en Afrique, où l'on sait que de très bonne heure, plusieurs milliers d'années avant notre ère, la civilisation s'était élevée à une hauteur considérable, et où l'on a précisément, en Egypte comme dans l'Inde, découvert des outils de pierre de tout genre, aussi bien les plus primitifs que les plus développés de forme. Mais comme les flots de civilisation ont toujours, aussi haut que remonte l'histoire écrite, été poussés de l'est à l'ouest, d'Asie en Europe, il convient, jusqu'à plus ample informé, de remonter dans les siècles en suivant la direction indiquée par l'histoire; ces indices, comme on l'a déjà vu, sont



plutôt confirmés que contredits par les notions archéologiques; il faut donc s'arrêter à l'Asie méridionale ou plutôt à l'Inde, dont la situation centrale était très-favorable pour cette propagation vers tous les points de la terre. L'Inde en effet, avec ses tombeaux mégalithiques et ses pierres dressées, semble, au moins pour le récent âge de pierre, avoir servi de modèle aux monuments européens de la même période. Les plus récentes observations archéologiques sur la première origine si discutée de l'âge de bronze et sur sa propagation ultérieure, fournissent aussi de nouvelles et remarquables preuves du rôle éminent de l'Asie méridionale dans l'antiquité.

Il est généralement reconnu que les objets primitifs: les armes, les instruments, et les parures de cuivre martelé, que l'on trouve fréquemment dans les sépultures indiennes de l'Amérique, ne peuvent être attribués à l'âge de bronze, qui usait généralement d'un autre métal (un alliage de cuivre et d'étain) et d'autre procédés (la fonte). On ne peut même dire qu'ils caractérisent un âge de cuivre particulier qui aurait précédé ou suivi l'âge de pierre; on les trouve toujours dans des circonstances montrant que les Indiens, avant d'avoir reçu le fer des Européens, employaient le cuivre concurremment avec le silex ou la pierre cornée, l'obsidienne, le quartz ou d'autres pierres, des os et des coquilles, pour en faire des outils et des parures<sup>1)</sup>. C'est seulement sur certains points, dans le Mexique, l'Amérique centrale, le nord de l'Amérique méridionale<sup>2)</sup> et le Pérou que l'on a

<sup>1)</sup> Dans l'intéressant mémoire déjà cité du Dr. Emile Schmidt (*Die prähistorischen kupfergeräthe Nordamerikas*, dans *Archiv für Anthropologie*, XI), on lit p. 105: «Le cuivre n'était pour les anciens Indiens pas autre chose qu'une pierre, qui sous beaucoup de rapports présentait des avantages sur d'autres, mais qui aussi ne les valait pas toujours»; et p. 106: «les Indiens qui faisaient usage du cuivre n'étaient pas autre chose que des hommes de l'âge de pierre».

<sup>2)</sup> Dr. E. Schmidt, *Ibid.* p. 65.



trouvé des objets de bronze fondu, évidemment d'origine comparativement récente; et ce fait, comme déjà montré pour les anciennes périodes, a encore donné lieu de croire à des relations avec l'ancien continent.

Il est remarquable que les premiers témoignages archéologiques sur un âge de bronze régnant autrefois dans plusieurs parties du monde, ont été recueillis à l'Est de la Sibérie qui est le pays le plus voisin de l'Amérique. Longtemps avant que l'on eût démontré, dans la Scandinavie, autre point extrême de la civilisation, l'existence d'un âge de bronze, formant une période spéciale entre les âges de pierre et de fer, déjà annoncée par les récits des écrivains classiques et les trouvailles dans les pays méridionaux, des voyageurs avaient fait remarquer, à la fin du siècle passé, que l'on découvrait fréquemment dans d'antiques sépultures, près du fleuve Yenisséï et sur les versants de l'Altaï, des armes, des outils et des parures, parfois de cuivre, mais ordinairement de bronze<sup>1)</sup>. Plus tard on a constaté que ces trouvailles s'y faisaient sur une certaine étendue de pays. Si l'on ne pouvait aucunement croire, qu'une civilisation en quelque sorte fort développée de l'âge de bronze ait pu naître spontanément dans les parties septentrionales de la fertile Europe, dans les anciens pays danois, on était encore moins disposé à admettre qu'elle ait pu se former, sans influence étrangère, dans la lointaine et stérile Sibérie; on devait plutôt partir de la supposition que les âges de bronze de l'Europe et de l'Asie septentrionales, très différents entre eux, comme on le constata plus tard, bien que analogues dans leurs principaux traits, étaient les derniers restes, et par conséquent les plus récents, d'une civilisation

<sup>1)</sup> »Un métal de cloche passablement aigre.« (Voy. Pallas, *Reise durch verschiedene Provinzen des Russischen Reiches*, St. Pétersbourg, 1773, II, p. 451, 674—5; — Dr. F. Gübel, *Ueber den Einfluss der Chemie auf die Ermittlung der Völker der Vorzeit*. Erlangen, 1842, p. 17, 23—24.



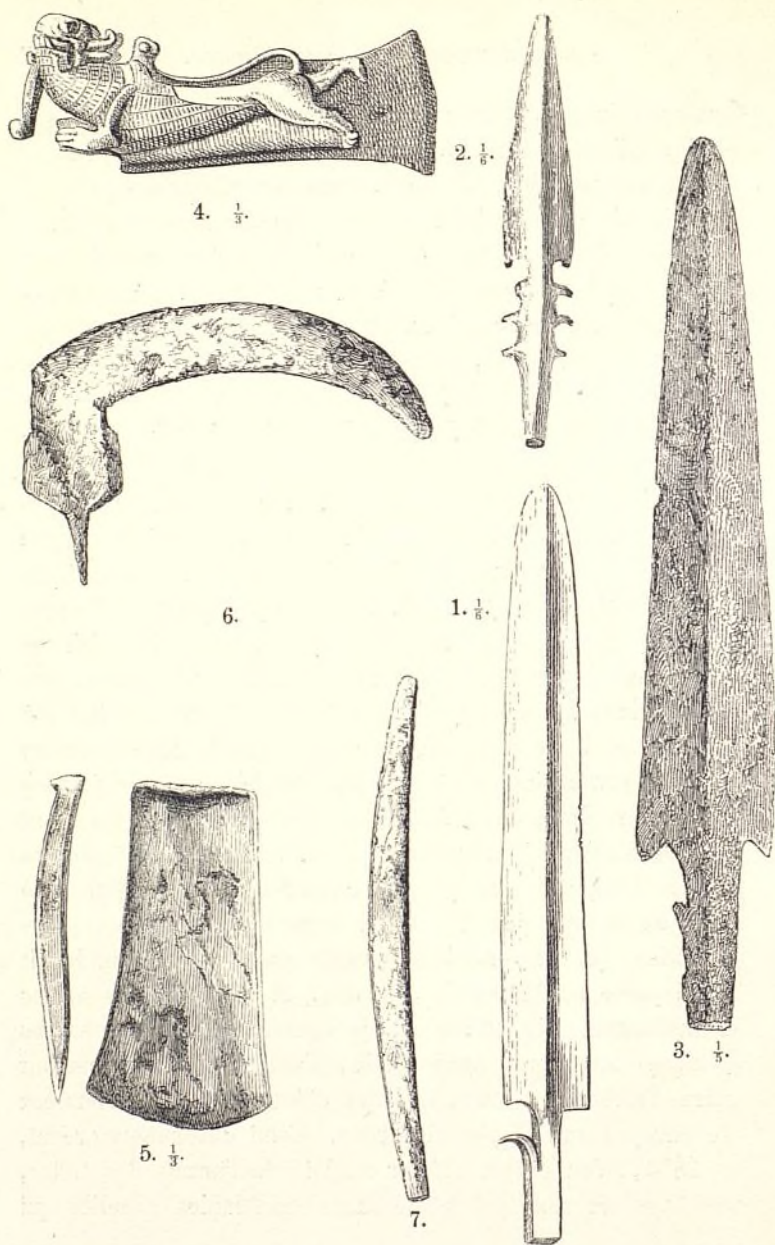
commune importée dans le Nord, et que celle-ci avait son origine ailleurs, dans les pays méridionaux, mais qu'en se propageant plus loin elle avait dans ses migrations pris une physionomie un peu différente dans les diverses contrées.

L'on découvrit en effet dans l'Inde des traces d'une antique civilisation asiatique de l'âge de bronze. Un tremblement de terre mit au jour, près du village de Nioraï dans la province d'Etâveh, entre le Gange et le fleuve Jumna, dans l'intérieur de l'Hindoustan, diverses vieilles armes de bronze étrangères aux indigènes. La Société Asiatique de Calcutta en envoya (1838) deux spécimens à la Société des Antiquaires du Nord à Copenhague. Ce sont une épée étrangement primitive et une pointe de lance aussi singulière; elles ont été incorporées dans le musée ethnographique. L'envoi était accompagné de la remarque que l'on découvrirait fréquemment des armes de ce genre dans le voisinage des villes hindoues de Mathura et de Bindráband, et que les indigènes les considéraient comme analogues à celles qui avaient servi dans la guerre chantée par le Mahábhárata; mais le savant indianiste Prinsep regarde cette conjecture comme fort douteuse, puis que le poème parle expressément d'armes d'acier. Une analyse préliminaire du métal montra qu'il se composait presque exclusivement de cuivre pur et de point ou de très peu d'étain ou d'autre substance<sup>1)</sup>.

Bien que la grande trouvaille dans son ensemble ait été déposée au Musée de Calcutta, et que plusieurs armes et instruments de cuivre ou de bronze aient été de temps à autre découverts dans l'Inde, l'affaire n'attira pourtant guère l'attention, avant que des objets analogues n'eussent été envoyés aux Musées d'Europe. Celui d'Edimbourg reçut, en 1874, d'un ancien officier anglais de l'armée des Indes, une épée et une pointe de lance semblables à celles qui

<sup>1)</sup> *Aarsberetning* de la Société des Antiquaires du Nord, pour 1838, p. 12—13.





1—3. Épée et pointes de lance; bronze; Inde orientale. (Musée de Copenhague et Musée britannique). — 4. Hâche en bronze; Ecbatana, Perse. — 5. Hâche en bronze; la Palestine. (4—5 Musée britannique). — 6—7. Serpe et ciseau en bronze; Tourkestan (Musée de Taschkent).



ont été précédemment décrites. Au commencement on les croyait faites exclusivement de cuivre, mais une analyse minutieuse montra qu'elles contenaient un alliage d'étain, bien faible à la vérité, puis qu'il n'était que de 3.83 à 7.97 pour cent, et qu'elles étaient par conséquent de véritable bronze. Elles avaient été achetées à Calcutta et provenaient d'une trouvaille composée d'au moins six armes: deux épées, deux pointes de lances et deux pertuisanes ou hallebardes, avec crocs sur les côtés (lateral processes).

Les musées d'Edimbourg et de Londres possédaient déjà des pointes de lances absolument semblables, et antérieurement, en 1868, la trouvaille de Maipuri dans l'Inde avait donné une pointe de lance de cette forme particulière, en connexion avec un celt plat ou hache de bronze et divers anneaux du même métal. Plus tard furent produits divers objets de l'Inde en bronze, notamment un grand celt plat, deux petites haches de cuivre ou de bronze, grossièrement fondues, du district de Rewah<sup>1)</sup>. La plus grande trouvaille fut faite en 1870, près du village de Gungeria, à Mhow Talook, à quarante milles anglais environ du nord de Boorha, dans l'Inde centrale; elle comprenait à peu près 424 grands et petits celts plats, «qui avaient été déposés avec soin dans une excavation en couche horizontale»; à côté il y avait un monceau de 102 minces parures d'argent. Fait remarquable, les celts coulés étaient, comme plusieurs objets européens de l'âge de bronze, en cuivre pur<sup>2)</sup>.

Aussi a-t-on admis, avec beaucoup de raison, «que les armes et les outils d'un alliage à peu près le même,

<sup>1)</sup> *Proceedings of the Society of Antiquaries of Scotland*, VIII, p. 293, 298, et X, p. 690—5. Cfr. figures d'une épée et d'une pointe de lance, p. 691.

<sup>2)</sup> A. W. Franks, dans *Congrès de Stockholm 1874*. Compte rendu (publié en 1876), p. 349—353. Les deux haches dont il a donné le dessin se trouvent maintenant au Musée ethnographique de Copenhague.



mais différant bien souvent par la forme de ceux d'Europe, sont caractéristiques pour l'archéologie de l'Inde. Des géologues anglais ont en outre décrit d'importants travaux exécutés autrefois pour l'exploitation du cuivre dans les riches districts de Singbhûm et Manbhûm (Inde centrale) et attribués à une race éteinte, que l'on suppose même avoir propagé au loin cette industrie lors de l'émigration des Aryas, jusqu'aux mines d'argent de la péninsule Ibérique<sup>1</sup>). En tout cas il est fort vraisemblable que l'Inde, avec ses abondantes mines de cuivre et d'étain, a été, sinon le véritable et l'unique berceau de la civilisation de l'âge de bronze, du moins un de ses premiers et de ses plus importants foyers, ce qui résulte incontestablement d'autres trouvailles faites en Asie.

Sur le continent, à l'est et au nord-est de l'Inde, dans le Cambodge, le Yunan et d'autres contrées de la Chine, on a découvert des armes et des outils de bronze et de cuivre extrêmement anciens<sup>2</sup>). Les celts à douilles si communs en Europe s'y présentent sous des formes particulières, fortement convexes; les pointes de flèches et de piques, les épées, les poignards ou couteaux, les haches, plusieurs instruments et parures, ont des formes non moins remarquables. Sur quelques-uns de ces objets on voit des têtes d'animaux, et sur d'autres, des inscriptions passablement anciennes, quoiqu'elles ne remontent pas au temps de la fabrication; on lit notamment sur un coffre renfermant

<sup>1</sup>) *Proceedings of the Soc. of Ant. of Scotland*, X, p. 694.

<sup>2</sup>) *Matériaux pour l'histoire de l'homme*, vol. X, 1879, p. 319—320; — John Anderson, *The Stone- and Bronze Implements of Yunan*, p. 5—6, pl. V; — A. W. Franks, *Proceedings of the Soc. of Ant. of London*, vol. IV, p. 129; — *The Archæol. Journal*, XI, 414, où l'auteur fait remonter à l'an 1700 avant notre ère les pointes de piques en bronze de la Chine. Un celt à douille de la Chine a été postérieurement incorporé dans le British Museum de Londres.



une hache de bronze avec manche de bois, que celle-ci a été faite sous la dynastie Chang, entre les années 1766—1122, avant notre ère; cette indication semble se reproduire dans d'autres inscriptions, mais elle est trop vague pour contenir autre chose que l'opinion des archéologues chinois sur l'ancienneté, en tout cas fort grande, des objets de bronze. Que les Chinois en général et d'autres peuples voisins partagent cette manière de voir, c'est ce qui ressort de la relation suivante d'un archéologue anglais de l'Inde, qui a lui-même parcouru le Yunan: «Les Birmans, les Shans (Siamois) et les Chinois, sont d'accord à attribuer d'efficaces propriétés médicales aux objets des âges de pierre et de bronze. Quelques-uns de ces derniers sont si appréciés dans le Yunan, qu'on les y vend au poids de l'or. Les cassures recentes dont ils portent la trace proviennent de ce que l'on en a détaché des parcelles, pour les pulvériser et les vendre comme remèdes, à des prix fabuleux. Les objets des deux âges se portent aussi comme amulettes, qui ont pour but d'écarter la pernicieuse influence des mauvais esprits». En raison de ces faits, l'auteur pense même que les Chinois, alléchés par les hauts prix, peuvent avoir, dans les temps modernes, imité quelques-unes des toutes petites haches de pierre soigneusement travaillées, et qu'en tout cas les anciennes haches minuscules, qui sont des imitations des grandes et véritables haches de pierre, ont dès l'origine plutôt servi d'amulettes que d'outils. Par la suite on expliquera certainement mieux, de cette manière naturelle, que tant d'exemplaires, si étrangement petits et originellement symboliques, ont été trouvés en Europe, notamment en Grèce, en Italie, en Espagne et en France, où l'on a continué, presque jusqu'à nos jours, comme en Ecosse, à porter comme amulettes les petits outils de pierre exhumés du

<sup>1)</sup> Prof. John Anderson, directeur du musée de Calcutta, dans *Proceedings of the Soc. of Ant. of Scotland*, X, p. 696—8.



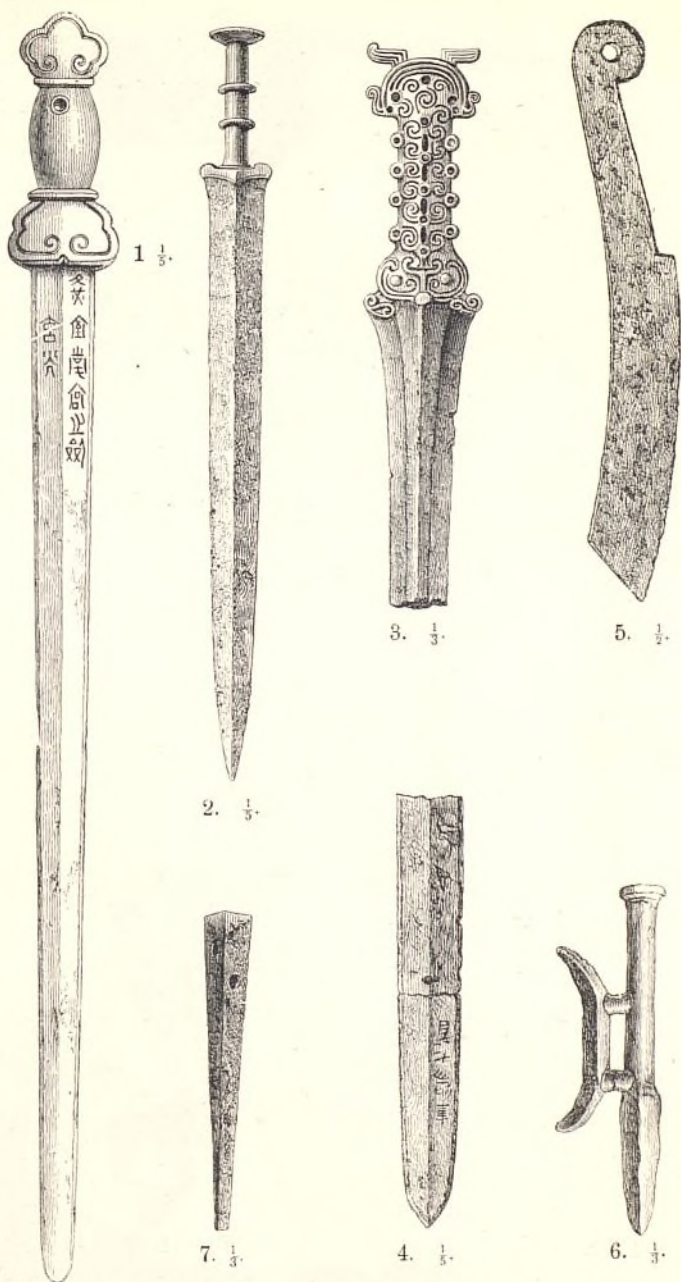
sol<sup>1)</sup>. Si les antiquités chinoises de l'âge de bronze sont restées si longtemps inconnues en Europe et sont si rares dans les Musées, à l'exception du British Museum à Londres, cela tient évidemment à l'importance religieuse et médicale qu'y attachent encore aujourd'hui les Chinois eux-mêmes, et à leur prix élevé. Dans le Yunan par exemple, il fallait payer, sans marchander, pour un simple celt à douille en bronze, non moins de cinq livres sterling!

Ces vestiges non contestables d'un âge de bronze en Chine ont un double intérêt, en ce qu'ils confirment les plus anciens et les plus sûrs renseignements écrits de la Chine, qui mentionnent l'emploi des armes et des outils de bronze, dans des temps fort reculés; et ils sont eux-mêmes confirmés par ces documents. Des orientalistes notables et parmi eux Oppert, ont pourtant souvent soutenu que le fer a été le métal le premier connu en Asie, et que tout au moins il a été partout employé simultanément avec le cuivre<sup>2)</sup>. Ils s'appuyaient surtout sur les sources écrites de la Chine, où la priorité d'âge serait expressément attribuée au fer. Dans ce cas on ne pouvait pas mieux que dans la théorie générale, mais de plus en plus démodée, de la rétrogradation, expliquer par des trouvailles et d'autres faits concluants, pourquoi l'on aurait abandonné un excellent métal, le fer, pour en adopter un moins bon, le bronze, ou bien comment l'on serait retourné de celui-ci au premier. Malgré son inconsistance, cette théorie trouva, comme d'habitude, un assez grand nombre d'adhérents, surtout parmi ceux qui cherchent avidement des preuves contre l'existence d'un âge de bronze et son antériorité à celle de l'âge de fer. Mais en ce qui concerne la Chine, il n'en sera plus question, attendu que récemment un éminent synologue allemand, le Dr. Pfizmaier, a dit assez

<sup>1)</sup> Cfr. Cartailhac, *L'âge de pierre dans les souvenirs et les superstitions populaires*. Paris, 1878, p. 23—33.

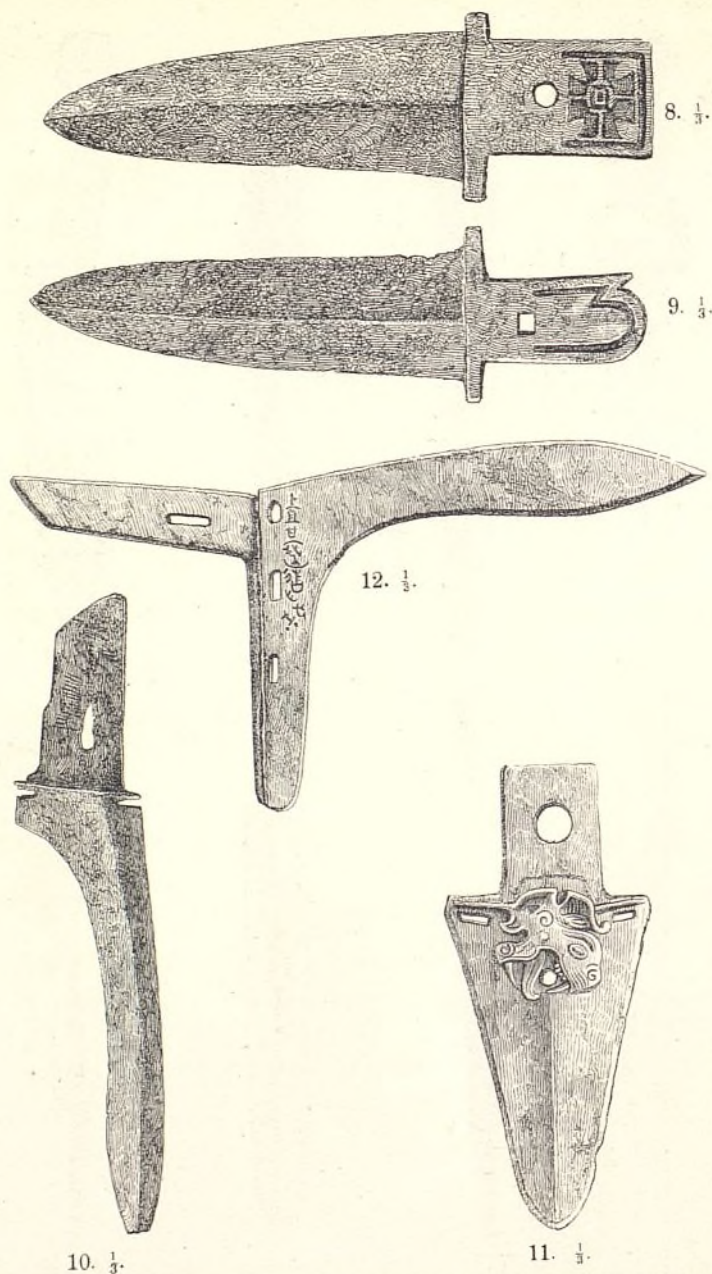
<sup>2)</sup> *Congrès de Bruxelles, 1872*. Discussion, p. 496—506.





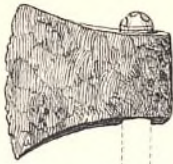
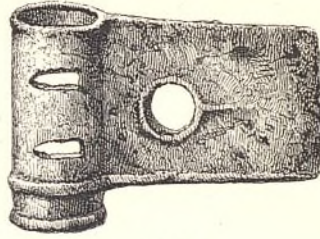
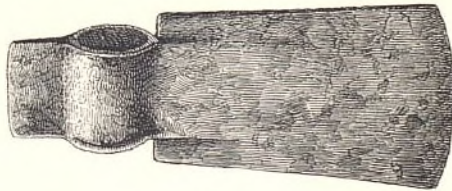
1—7. Epées, couteau, pointe de lance etc. — en bronze — de la Chine.  
 1. Musée britannique (Mr. A. Franks); 2—7. Musée Kensington (Le Dr.  
 Bushel) à Londres.





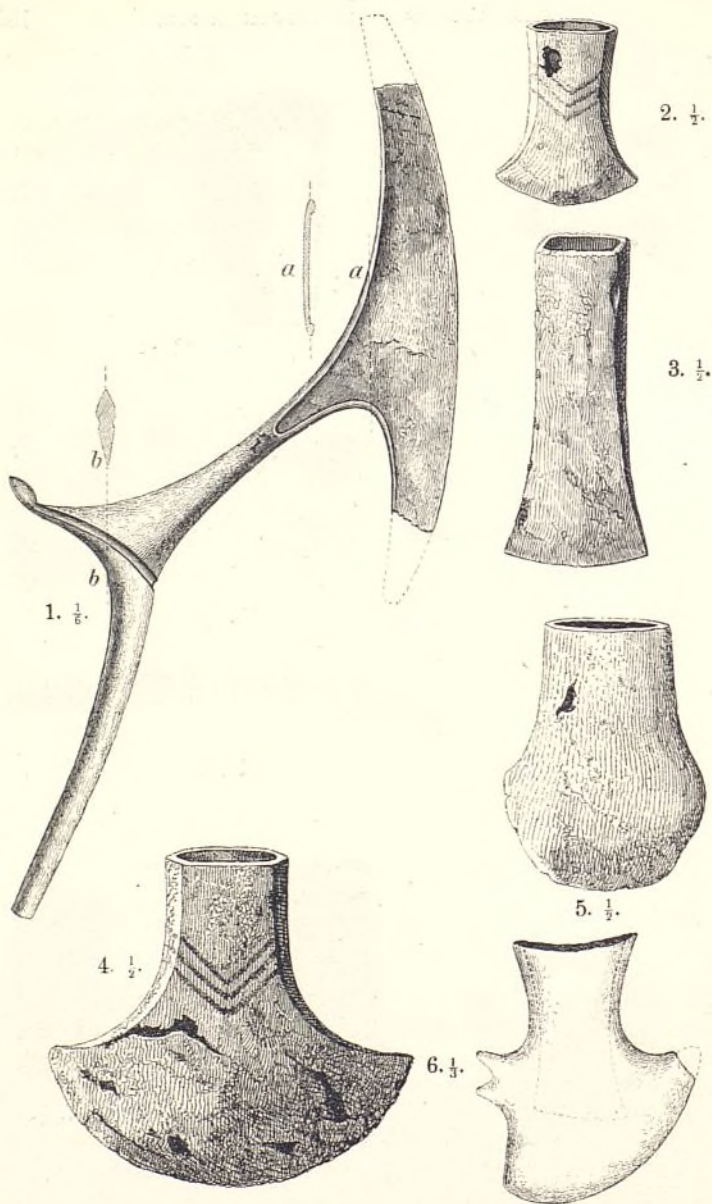
8—12. Espèces de pertuisanes, en bronze, de la Chine. 8—11 Musée de Kensington (Le Dr. Bushel); 12 Musée britannique (Mr. A. Franks) à Londres.



13.  $\frac{1}{3}$ .14.  $\frac{1}{3}$ .15.  $\frac{1}{3}$ .16.  $\frac{1}{3}$ .19.  $\frac{1}{2}$ .18.  $\frac{1}{3}$ .17.  $\frac{1}{3}$ .

13.—19. Haches et autres instruments en bronze — de la Chine. 13 Musée britannique (Mr. A. Franks); 14—19. Musée de Kensington (Le Dr. Bushel) à Londres





1. Hâche emmanchée, bronze; Java (Musée de Leyde). — 2—4. Celts en bronze; Célèbes. — 5. Celt en bronze, de Cambodge. — 6. Celt en bronze; Yunan (Chine).



clairement: «Les documents chinois attestent que, dans l'antiquité, on fabriquait des armes de cuivre. Au temps de Thsin (III<sup>e</sup> siècle avant notre ère), on remplaça le cuivre par le fer. Tout bien considéré, je puis tenir pour absolument certain que, en Chine, l'usage du cuivre ou du bronze a précédé celui du fer.»<sup>1)</sup>

De la partie sud-est du continent asiatique, et des riches mines de cuivre et d'étain qui s'y trouvent, la connaissance du bronze dans l'antiquité semble s'être répandue vers l'est dans différents groupes d'îles. A Java notamment on exhume assez souvent de très-remarquables haches ou hallebardes de bronze, qui rappellent tout à la fois les singulières haches de bronze de l'Inde, en forme de hallebardes<sup>2)</sup>, dont on ne possède malheureusement encore aucun dessin, et un peu aussi les celts à douilles du Yunan. Si l'on doit ajouter foi à un rapport jusqu'ici unique, d'après lequel un voyageur aurait trouvé, il y a quelques années, les habitants des côtes orientales de la Nouvelle Guinée en possession d'épées et d'armes de cuivre, on pourrait même penser que ce métal s'était de bonne heure répandu de l'Asie dans quelques îles de l'Océan pacifique<sup>3)</sup>.

<sup>1)</sup> Dr. Much, *Ueber die Priorität des Eisens oder der Bronze in Ostasien*, dans *Mittheilungen der anthropol. Gesellschaft in Wien*, IX, n<sup>o</sup>. 7—8 (1879), p. 214—219.

<sup>2)</sup> Il y en a plusieurs exemplaires dans les Musées de Batavia et de Leide (vid. Fig. 1). Deux semblables du Musée de Mayence, qui ont été décrits et figurés par Lindenschmit (*Die Alterthümer unserer heidnischen Vorzeit*, t. I, livr. 5, pl. 3, fig. 1—2), comme trouvés à Gaualgheim près Mayence, sont aujourd'hui, d'après une bienveillante communication du Dr. Voss à Berlin, reconnus comme provenant du Java. Il y en a des moulages au musée ethnographique à Copenhague.

<sup>3)</sup> «Armés de zagsais, d'arcs et même d'épées de cuivre, les habitants des côtes occidentales ont repoussé les détachements hollandais envoyés dans leur pays.» (Malte-Brun, *Géogr. univ.* VI. 498, édit. de 1853, Paris, in-4<sup>o</sup>.)



Beaucoup plus certaines sont les notions sur un antique âge de bronze dans le Japon. Comme on pouvait supposer, après la découverte d'antiquités de bronze en Chine, que le Japon, avec sa métallurgie développée de bonne heure, devait avoir ressenti l'influence de la civilisation régnant sur le continent voisin, j'adressai une demande de renseignements sur ce point à M. de Siebold à Tokio, en novembre 1868; l'année suivante je reçus la réponse que, d'après les éclaircissements des archéologues japonais et plusieurs explorations faites sur place, la civilisation de l'âge de bronze avait dû aussi, en son temps, pénétrer dans plusieurs contrées du Japon. En général pourtant, les antiquités de bronze y sont beaucoup plus rares que celles de pierre. Mais, comme la découverte de mines de cuivre, dans le pays même, n'eut lieu que vers l'an 700 de notre ère, le cuivre et surtout le bronze, y ont été certainement importés plus tôt du seul pays avec lequel le Japon fût alors en relations, c'est à dire de la Chine, en passant par la Corée, dont les antiquités de bronze ont une ressemblance incontestable avec celles des îles voisines. A quoi il faut ajouter que jusqu'ici les antiques objets de bronze n'ont été découvert, dans le Japon, que dans les provinces méridionales les plus rapprochées de la Corée: Yamaschiro, Kawachi, Jasumi, Yamato, Setsu, Kischiu, Goschiu, Mino, Schinschin, Schikusen, Higo et Satsuma. Mais on continue à discuter la question de savoir si les antiquités de bronze étaient toutes achevées lors de leur importation chez les Japonais ou si ceux-ci se sont seulement procuré le métal pour les fabriquer. M. de Siebold se prononce pour la première opinion, bien qu'elle paraisse être en contradiction avec une circonstance particulière qu'il relève lui-même. «Presque chaque province, dit-il, fournit des antiquités de bronze que l'on ne trouve pas dans d'autres, ou bien seulement sous une forme différente.» Aussi peut-on plutôt croire qu'il en est du Japon comme des autres contrées où la civilisation de l'âge de bronze



s'est propagée: beaucoup d'objets étrangers y ont été, dans les premiers temps surtout, introduits comme modèle, plus tard ils ont été imités dans le pays même et modifiés selon le goût et les besoins des indigènes. On ne peut non plus savoir dès maintenant, si le bronze, comme métal étranger et toujours coûteux, et le pur cuivre, qui a été employé seul mais plus rarement, ont complètement supplanté l'usage des outils de pierre dans le sud du Japon. En outre il va de soi que le bronze se trouve en connexion avec le fer, dans la période de transition à l'âge de fer.

M. de Siebold envoya, avec un rapport détaillé<sup>1)</sup>, une série de dessins d'objets de bronze, armes, parures, vases d'argile etc., tirés de diverses collections archéologiques du Japon, d'après lesquels on a reproduit ici: une pointe de flèche en bronze de forme ordinaire (fig. 5); un grand couteau ou poignard (fig. 6) qui serait de pur cuivre; une pointe de lance ornée d'incrustations (fig. 7 *a-b*), et deux lourdes et larges lames de bronze coulé (fig. 1—2), que l'on regarde comme des glaives. Une troisième lame (fig. 3) et un fragment d'une quatrième (fig. 4) ont été dessinées d'après les originaux, qui ont été plus tard acquis pour le Musée ethnographique de Copenhague. Un pendant plus petit de ces glaives figurait au Trocadéro dans la section japonaise, à l'exposition universelle de 1868.

Les glaives japonais en bronze, dont on connaît déjà un assez grand nombre d'échantillons, sont non seulement d'une forme toute particulière et, paraît-il, typique qui, par sa lame extraordinairement large et sa poignée relativement petite, se distingue absolument des formes chinoise, hindoue et en général de celles de l'Asie et de l'Europe; mais ils sont de plus caractérisés par leur poids considérable, qui devait les rendre d'un usage difficile comme épées et en

<sup>1)</sup> *Kurzer Bericht über die Metall-Zeit (Bronze-Periode) in Japan*, von H. v. Siebold (Manuscrit).



7 b.

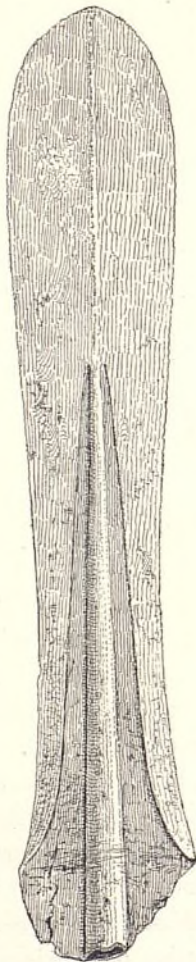


5.



Pointe de flèche

4.



Lame d'épée.  $\frac{1}{3}$ .

7 a.



Fer de lance.  $\frac{1}{3}$ .

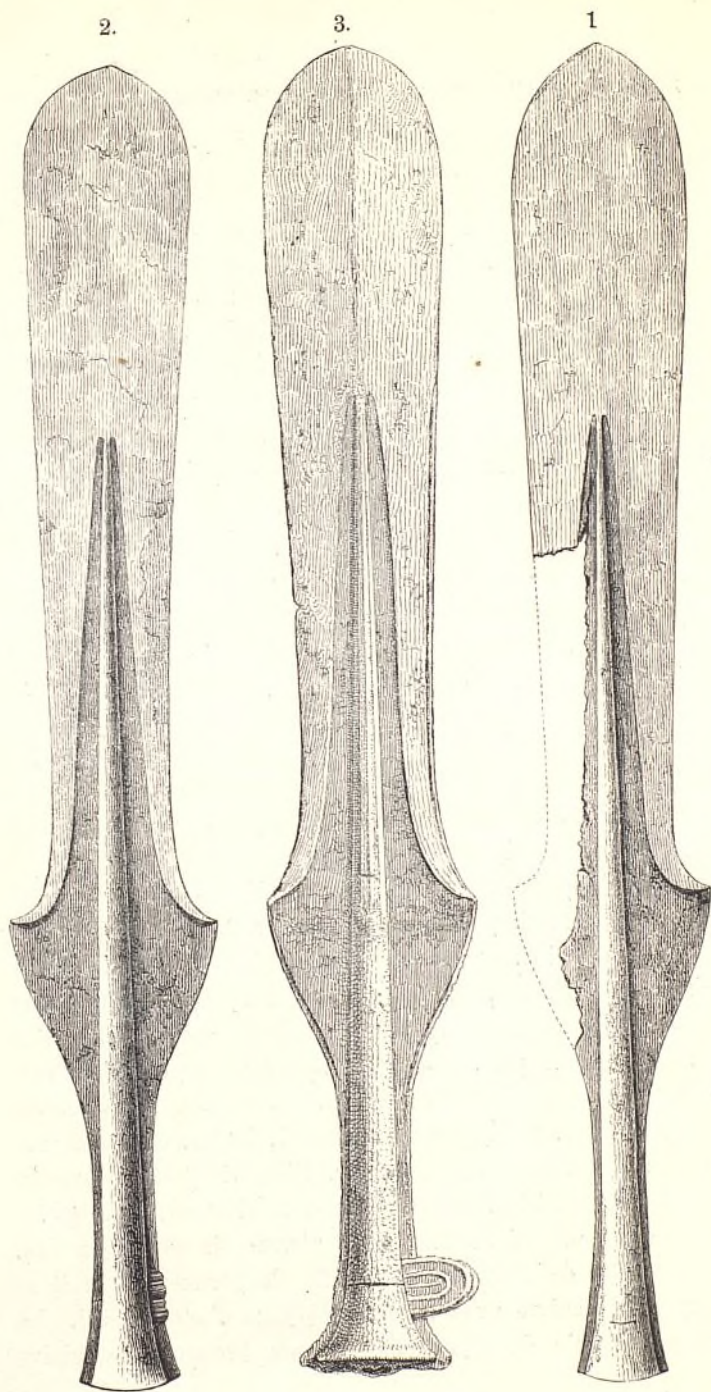
6.



Couteau.  $\frac{1}{3}$ .

Armes en bronze, du Japon.





Epées en bronze du Japon.  $\frac{1}{5}$ .



général comme armes, d'autant plus qu'ils ne sont pas pointus et que le taillant ne paraît pas non plus avoir été bien affilé. Quelquefois, comme c'est le cas pour le grand exemplaire de Copenhague, on n'a pas même enlevé les bavures du taillant. Pour ce motif on ne peut non plus, comme on l'a fait à l'exposition du Trocadéro, les qualifier de pointes de piques ou de lames, quoique l'on produise des piques chinoises ou japonaises de forme quelque peu semblable. La poignée qui, comme dans les épées de bronze en général, se termine en bouton, ne se prêtait évidemment pas non plus à l'emmanchement; car en ce cas, elle aurait été pourvue en bas d'une soie, ou bien d'une douille comme la pointe de lance représentée Nr. 7.

Ce qui est certain c'est que les Japonais même considèrent ces lames comme des glaives et leur en donnent le nom, avec cette circonstance singulière qu'elles paraissent avoir été ordinairement conservées et exhibées dans les temples comme d'antiques et grandes reliques. Le glaive complet du Musée de Copenhague passe pour avoir été exposé dans un temple à Nara près Kiyoto, où l'on dit que l'ancêtre de la dynastie japonaise descendit du ciel. Le fragment de glaive conservé dans la même collection, a été trouvé en terre, il y a environ trente ans, dans la province de Boungo et il a été ensuite déposé dans le temple d'Andakuji à Kochiken (Tosa) Kumomura. La poignée qui manque est en la possession d'un prêtre de Tosa, qui n'a voulu s'en défaire à aucun prix. Un fait remarquablement conforme est rapporté, dans *Mittheilungen der k. k. geogr. Gesellschaft* de Vienne, par un voyageur allemand, le Dr. Albrecht von Roretz: »Son compagnon le Dr. Rein vit près du cratère du volcan de Kirishimajama (Japon méridional), un glaive de bronze planté dans un tas de pierres, la pointe en bas. Il a 1<sup>m</sup> 30 de longueur et 0<sup>m</sup> 28 de périmètre; et il se compose de cuivre avec un faible alliage d'autre métal. La forme est celle du plus ancien âge de bronze. Ce glaive



qui était vénéré comme une relique, a dû être employé comme sonde par les dieux qui descendirent en ce lieu sur la terre; il le laissèrent couler du ciel pour trouver un point fixe et élevé. Dans le voisinage immédiat est situé, au pied de la montagne, Kirishima, avec ses sources sulfureuses où les croyants vont en pèlerinage pour s'y baigner.<sup>1)</sup>

En Japon et ailleurs en Asie, une croyance répandue veut que les antiquités de bronze soient d'origine céleste ou aient une certaine signification religieuse; il en résulte qu'en tout cas elles remontent à des temps fort anciens, inconnus de la population actuelle. Au Japon, en Chine, dans l'Inde, en Afrique, en Europe et pour ainsi dire dans toutes les contrées de la terre, où l'âge de pierre est passé depuis longtemps, on se fait la même idée des instruments de pierre, et notamment des haches ou «coins de foudre», que l'on regarde comme tombés du ciel pendant les orages et auxquels on attribue une vertu magique; aussi les conserve-t-on comme reliques dans les temples de l'Inde<sup>2)</sup>. Quant aux énormes glaives de bronze japonais, on peut se demander s'ils n'ont pas plutôt exclusivement servi d'insignes, de symboles ou d'armes sacrées que d'épées de combat. Dans d'autres pays et notamment en Danemark, on trouve des objets de bronze non moins énormes et aussi peu maniables, parfois ornés très-élégamment et plaqués d'or, à tel point que l'on doit plutôt les regarder comme des emblèmes religieux, ce que des renseignements écrits semblent d'ailleurs indiquer<sup>3)</sup>. Quelques glaives de bronze danois ont, avec des poignées très-courtes, des lames si larges et si lourdes qu'ils ne peuvent être employés comme armes de taille, pas

<sup>1)</sup> *Das Ausland*, 1876, n° 17, (24 avril).

<sup>2)</sup> *Matériaux*, VIII. 490, d'après une communication du colonel Lane-Fox sur les haches de pierre du temple de Malayalis, entre Madras et Beypore.

<sup>3)</sup> Cfr. ma *Nordens Forhistorie*, p. 120—121.



même d'estoc, de sorte que l'on est involontairement porté à leur attribuer une signification symbolique, comme aux glaives japonais. Pour ces derniers la question ne pourra être finalement résolue, à moins que l'on ne réussisse, comme en Danemark, à montrer d'imposantes séries d'épée de bronze, qui soient incontestablement des armes réelles. L'espoir qu'il en sera de même au Japon peut être jusqu'à un certain point confirmé par les poignards japonais, en pierre, figurés plus haut, qui nous reportent évidemment à des types de poignards en métal, de forme analogue à ceux de l'âge de bronze.

Ces poignards de bronze ont, au moins dans d'autres contrées de l'Asie, joué un rôle considérable dans les temps lointains que comprend l'âge de bronze. On n'a pas encore découvert de glaives de bronze au nord de la Chine, tandis que l'on a trouvé en fort grand nombre des poignards de ce métal en Sibérie, principalement vers l'Ouest, entre les chaînes de l'Altaï et de l'Oural. Il ressort des descriptions détaillées et des dessins publiés successivement<sup>1)</sup>, qu'en Sibérie l'âge de bronze a dû s'étendre au loin et durer longtemps, que par certains traits communs il rappelle celui de l'Europe, mais qu'il s'en distingue absolument à divers égards, par les formes typiques ou variables des poignards, des celts, des haches, des couteaux etc. D'après les notions recueillies jusqu'ici, la limite la plus orientale de cette civilisation était en Sibérie à peu près dans les contrées situées à l'est du lac Baïkal, vers les sources du fleuve Amour, d'où elle s'est étendue aux monts Oural. Elle se montre à

<sup>1)</sup> Cfr. entre autres ouvrages: *Die Bedeutung der Stein- und Bronzealterthümer für die Urgeschichte der Slaven*, par A. Wocel, 1869; — Mon mémoire sur la Colonisation de la Russie et du Nord Scandinave dans *Mém. de la Soc. R. des Ant. du Nord*, nouv. sér. 1873—74; — et surtout *Antiquités du Nord finno-ougrien* par Aspelin. Livr. I (l'âge du bronze altaï-ouralien). Helsingfors, 1877, in-4<sup>o</sup>, p. 49 - 77.



l'ouest de cette chaîne, sous un type évidemment d'origine sibérienne mais certainement plus récent, dans la Russie orientale et en partie dans ses contrées les plus septentrionales, d'où un celt de ce type a été transporté jusqu'au nord de la péninsule scandinave, à Lycksele, en Laponie<sup>1</sup>).

Dans la Sibérie même on remarque certaines nuances, en ce que les antiquités de bronze de la steppe kirghize diffèrent sensiblement du groupe oriental, certainement le plus ancien, qui a son centre dans le bassin supérieur du fleuve Yenisséi et surtout près de Minoussinsk. «La steppe n'y est en réalité qu'un immense polyandre de cette période reculée,» et l'on y découvre sans cesse dans les innombrables tertres funéraires des squelettes non brûlés et à côté d'eux des armes et des instruments de bronze et des parures de bronze ou d'or. Sur plusieurs points de la Sibérie on a en outre remarqué des traces d'une très-ancienne exploitation des mines, faite avec des instruments de bronze et de pierre. On a trouvé des mines de cuivre et d'or depuis les montagnes de l'Altaï et de Sayon jusqu'aux monts Oural à l'ouest; dans les mêmes localités où les Russes ont leurs grands établissements métallurgiques, ils ont été précédés par la population de l'âge de bronze. Aspelin place vers l'an 300 avant notre ère (?) la fin de l'âge de bronze, dans la Russie européenne à l'ouest de l'Oural; il admet au contraire que l'âge de bronze beaucoup plus ancien en Sibérie, d'où il est originaire, a dû s'y terminer plus tôt. Il faut pourtant remarquer que, vers l'an 530, Hérodote mentionne expressément un peuple asiatique (d'après Rawlinson dans l'Afghanistan), les Massagètes, comme vivant encore dans le pur âge de bronze et n'ayant que des armes, des outils et des parures en cuivre et en bronze, métaux fort abondants dans leur propre pays.

<sup>1</sup>) O. Montelius, *En bronscelt funnen i Låppland*, dans *Vitterhets-Hist.- och Antiq. Akademiens Månadsblad*, Oct. 1874, nr. 34, fig. 55, p. 145—147.



On n'a pas encore trouvé, dans l'intérieur de la Sibérie, où l'âge de bronze a régné si longtemps et si intensivement, des restes sûrs de l'âge de pierre, tandis que celui-ci a régné et règne encore en partie aujourd'hui sur le littoral extrême de la Sibérie; de ces faits on peut avec certitude tirer la conclusion que la civilisation de l'âge de bronze a dû être importée dans l'intérieur de la Sibérie par des immigrants, venus par la voie de terre et ayant acquis, auparavant et ailleurs, la connaissance des métaux et de quelques procédés de métallurgie, comme l'alliage et la fonte. C'est donc là pour l'Asie le même phénomène que l'on rencontre en Europe: la population de l'âge de bronze avec ses outils primitifs et défectueux de pierre et d'os a été forcée de s'établir sur le littoral de la mer et le long des fleuves; les hommes de l'âge de bronze au contraire avec leurs instruments de métal et leur civilisation plus avancée ont été généralement les premiers qui aient pu pénétrer dans l'intérieur du pays en franchissant les montagnes, les marécages et les forêts vierges.

Cependant on n'a pas encore déterminé le temps relativement récent dans lequel ce nouveau peuple a immigré dans les steppes de la Sibérie. Aspelin allègue bien, comme indices possibles, certaines ressemblances entre les antiquités de bronze sibériennes et assyriennes, notamment dans les représentations figurées, d'où l'on pourrait conclure à une influence du sud-ouest. Mais alors même qu'une telle influence (qui d'ailleurs aurait pu être produite par les relations commerciales certainement très-anciennes qui portaient l'or de l'Oural aux pays plus méridionaux) finirait par être réellement démontrée, elle ne ferait pourtant pas connaître la voie généralement suivie par les hommes de l'âge de bronze dans leur migration en Sibérie. D'après les propres théories d'Aspelin, le groupe oriental de l'âge de bronze, celui du bassin du Yénisséi supérieur et du lac Baïkal, est en Sibérie le plus ancien, et le groupe occidental, celui de



l'Oural, est le plus récent. C'est déjà là un indice d'un mouvement de civilisation et de population, de l'est à l'ouest; en outre on a antérieurement trop peu remarqué, que les pays voisins de la Sibérie, la Chine et l'Asie méridionale, ont eu un âge de bronze qui, à plusieurs égards et plus naturellement que celui de l'Assyrie, semble se rattacher au plus ancien âge de bronze sibérien. On a depuis longtemps constaté qu'un au moins des objets de bronze chinois, au British Muséum, offre une ressemblance incontestable avec ceux de la Sibérie. On voit des figures d'animaux en relief<sup>1)</sup> dans l'âge de bronze aussi bien de la Sibérie que de la Chine, ce qui est extrêmement rare ailleurs pour la même période; et l'on peut enfin montrer de remarquables ressemblances mutuelles entre les celts à douille de la Sibérie et ceux du Cambodge, du Yunan et du reste de la Chine. Un archéologue français a récemment fait la remarque que le celt du Cambodge «présente une complète analogie avec un type répandu dans le nord-est de l'Europe et l'Asie septentrionale, — fait d'une très grande importance.»<sup>2)</sup> Bien qu'il faille beaucoup d'autres indices pour qu'un jugement définitif puisse être porté, on est pourtant en droit de supposer que la civilisation indienne et chinoise de l'âge de bronze a formé le fondement de celle de la Sibérie, d'autant plus que les relations commerciales entre la Chine et la Sibérie ont certainement commencé dès les temps les plus anciens. Il est en tout cas très-vraisemblable qu'une ou plusieurs tribus de la Chine, par suite de l'accroissement de la population ou de la pression de peuples immigrants, ont été, pendant l'âge de bronze, poussées vers le lac Baïkal et dans les steppes du Yénisséï; là, comme la popu-

<sup>1)</sup> A. W. Franks, *Proceedings S. A. Lond.* Second series, IV, 129; — Aspelin, *Antiquités du Nord finno-ougrien*. Livr. I, l'âge du bronze, fig. 142. — Cfr. p. 194, fig. 11.

<sup>2)</sup> E. Cartailhac, *Matériaux*, vol. XIV, 2<sup>e</sup> série, X, 1879, p. 319, note.



lation du même âge dans le Nord de l'Europe, elles auront longtemps conservé et perfectionné la civilisation de l'âge de bronze, longtemps même après que celle-ci eut cédé au fer dans les pays plus méridionaux et plus favorisés de la nature. L'abondance avec laquelle ce dernier métal se propagea enfin en Sibérie, et cela, paraît-il, des siècles avant son apparition dans l'Europe scandinave, fut, on peut le supposer avec raison, la conséquence d'anciennes relations entre la Sibérie et sa voisine la Chine, qui de bonne heure avait joui d'une culture relativement avancée, et dont les flots civilisateurs avaient en outre été grossis par un fort courant parti de la vieille Inde.

Vu l'extension et la durée considérable de cette civilisation dans la Sibérie occidentale, il est remarquable que l'on n'ait jusqu'ici pas découvert de trace d'une civilisation analogue dans sa partie orientale, la plus rapprochée de l'Amérique. Comme on n'a pas non plus trouvé de ces traces dans la partie septentrionale du Japon, il pourrait sembler que cette civilisation, peut-être à cause de la rareté du métal renchéri par un long transport, ne parvint pas à exercer de l'influence sur les pays trop écartés du nord-est de l'Asie. Mais pour bien juger de la situation il ne faut pas oublier combien sont récentes nos notions sur l'âge de bronze dans l'Inde, la Chine et le Japon, et combien peu avancée est l'archéologie préhistorique dans l'Asie septentrionale. Quand les commerçants ont pu, dès l'âge de pierre, entreprendre des voyages si lointains, comme on l'a démontré en ce qui concerne l'Amérique septentrionale<sup>1)</sup>, il serait étonnant que, pendant la civilisation plus avancée de l'âge de bronze, ils n'eussent pu transporter dans le Nord de l'Asie quelques-uns des produits de la nouvelle industrie métallurgique. Très-instructive à cet égard est la présence du

<sup>1)</sup> Ch. Rau, *Ancient aboriginal Trade in North-America* (Smiths. Report, 1872, p. 348—394).



celt en bronze susmentionné, de forme sibérienne, dans la Laponie scandinave, où jusqu'ici l'on n'avait pu soupçonner une influence si ancienne des lointaines régions ouraliennes.

Lorsque les Européens entrèrent pour la première fois en relations avec les Esquimaux des deux rives du détroit Béring et avec quelques tribus indiennes, établies plus au sud sur la côte occidentale de l'Amérique septentrionale, ces indigènes n'étaient pas sans connaissance du métal et surtout du cuivre et même de ses alliages; ils se le procuraient soit dans le pays, soit, paraît-il, par de fréquents échanges avec les peuples d'outre le détroit de Béring. Plus tard les relations avec leurs voisins de Sibérie, avec les baleiniers et surtout avec les Russes, leur apportèrent un peu de fer<sup>1</sup>).

Du fait que les Esquimaux du nord-est de l'Asie emploient pour désigner le cuivre (kánujakh) la même dénomination que leurs congénères du nord-ouest de l'Amérique, on a voulu tirer la conclusion que la connaissance du cuivre s'est propagée, à travers le détroit de Béring, des riches mines de cuivre de l'intérieur de l'Amérique à la partie nord-est de l'Asie<sup>2</sup>). Mais d'autres circonstances remarquables indiquent que les Esquimaux peuvent très-bien, indépendamment de leurs relations avec l'Amérique, avoir acquis la connaissance de ce métal en Asie même, par le commerce avec des peuples plus méridionaux, et même l'influence de ceux-ci peut être suivie sur les côtes extrêmes du nord-ouest de l'Amérique, peut-être aussi beaucoup plus loin vers le sud.

Il n'est en effet pas surprenant que Cook et ses compagnons en 1778 et plusieurs autres des plus anciens navigateurs européens, aient pu trouver les Tchougatches, par 61°

<sup>2</sup>) A. Erman, *Ethnographische Wahrnehmungen und Erfahrungen an den Küsten des Bering-Meeres* (dans *Zeitschrift für Ethnologie*, II, 388—393; III, 219.)

<sup>3</sup>) A. Erman, *loc. cit.*, II, 393.



de Lat. N, les Koljoudskes plus au sud, près du golfe de Jakoutat et à Sitka, les Wakasches, sur les côtes occidentales de l'île de Vancouver, sous le 49° de Lat. N., en possession d'armes et d'instruments de cuivre, qu'ils s'entendaient fort bien à forger ou à marteler avec une pierre. Car de riches mines de cuivre, où les Tchougatches et les Koljoudskes au moins pouvaient se procurer le métal nécessaire, se trouvaient près du Fleuve de cuivre, par 60° de L. N., et, d'après de récentes recherches, aussi sur le versant oriental des Montagnes rocheuses. Que les Indiens de l'Amérique septentrionale aient fréquemment forgé ou martelé le cuivre, c'est un fait moins remarquable que l'habileté particulière acquise dans cette industrie par d'autres tribus.

Mais ce qui doit surtout exciter l'étonnement, c'est la forme que ces peuples des côtes occidentales de l'Amérique du Nord, les seuls de ce continent, donnaient, avant l'arrivée des Européens, à leurs armes de cuivre et conservèrent plus tard identiquement pour leurs armes de fer. Les objets de cuivre en Amérique se réduisent d'ailleurs, on le sait, à de médiocres pointes de lances et de flèches, lames de haches et de ciseaux, parures<sup>1)</sup>; et nulle part jusqu'ici on n'y a trouvé (pas même dans les pays autrefois les plus civilisés, au Mexique, dans l'Amérique centrale et au Pérou), de grands poignards de cuivre et encore moins d'épées de ce métal. Erman rapporte au contraire que lui-même et plusieurs autres voyageurs ont vu souvent, chez les Koljoudskes de Sitka et du golfe de Jakoutat de grands poignards de cuivre, travaillés de main de maître et certainement par des ouvriers indigènes, parfois ornés d'une incrustation artistique de nacre.

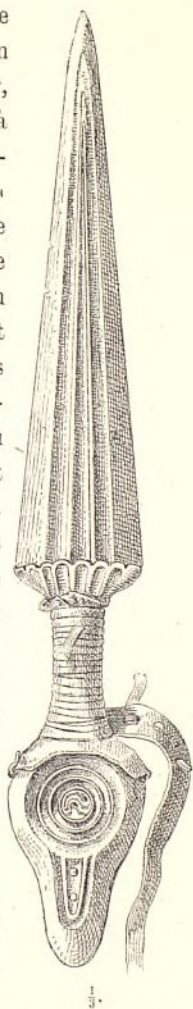
Les Koljoudskes, à l'approche des étrangers, brandissaient ces armes sur leur tête d'une manière menaçante; il

<sup>1)</sup> *Smithsonian Contribut. to knowledge*, 1848, vol. I, in-4°, p. 196—203; — Dr. E. Schmidt, *Die prähistor. Kupfergeräthe Nord-amerikas* (*Archiv für Anthropologie*, XI, pl. IV—VI).



est dit expressément qu'elles étaient toutes de cuivre; elles avaient une longueur d'environ un pied et demi et 4 à 5 pouces de largeur, et elles étaient parties en forme de sabre à taillant convexe, parties droites et à deux tranchants, «comme les anciennes épées romaines» et à bout pointu. La mince poignée arrondie se terminait soit en bouton avec une élégante tête d'oiseau ou une figure analogue, ou bien avec une autre lame plus courte. Le tout était luisant et paraissait être poli avec soin. Plus tard, lorsque les Koljoudskes, par leurs relations avec les Russes, purent se procurer du fer ou de l'acier, ils donnèrent invariablement la même forme ancienne à leurs poignards. Cook vit des armes analogues au sud chez les Wakasches sur les côtes occidentales de l'île de Vancouver et, haut vers le nord, chez les Tchougatches, près du détroit de Béring<sup>1</sup>).

L'exactitude de la description que Erman donne de la forme de ces armes, est confirmée par deux poignards de fer, que le linguiste Holmberg de Helsingfors avait apportés de chez les Koljoudskes et qui sont actuellement conservés au musée ethnographique de Copenhague. L'un d'eux figuré ci-contre a, au lieu de pommeau, une sorte de tête d'oiseau, dont l'œil placé au milieu de cercles concentriques, est formé d'un morceau de nacre; l'autre au contraire se termine en une lame plus courte. Les deux ont la lame cannelée de la même manière qu'un assez grand nombre de poignards de l'âge de bronze, trouvés en Asie et en Europe. Les têtes d'oiseaux et d'animaux, figurées sur la poignée, rappellent en outre les têtes d'animaux dont sont fréquem-



<sup>1</sup>) Erman, *loc. cit.* II. 316, 325, 388—390.



ment ornés non-seulement les haches de pierre, mais aussi les manches de poignards en bronze de la Sibérie. Il est à peine croyable que ces ressemblances soient purement accidentelles et ne tiennent pas à des relations antérieures entre l'Asie et les côtes précisément les plus rapprochées du nord-ouest de l'Amérique. En tout cas il est certain que les poignards en cuivre de l'Ouest de l'Amérique ont une forme plutôt asiatique qu'européenne, et qu'ainsi ils ne peuvent être imités directement d'armes européennes du moyen âge ou des temps modernes, qui auraient été apportées sur les côtes occidentales de l'Amérique par des navires naufragés. Et même si l'on voulait admettre qu'ils étaient faits sur des modèles asiatiques plus récents, qui seraient parvenus sur les côtes occidentales du Nord de l'Amérique par la voie des échanges ou par accident, ce serait là un précieux indice de la possibilité pour les objets en bronze de suivre le même chemin dans les temps anciens.

Une autre circonstance très-remarquable, c'est que la civilisation asiatique de l'âge de bronze ne paraît pas avoir été sans relations avec celle du même âge, dans les contrées plus méridionales, notamment dans le Mexique, l'Amérique centrale et une partie de l'Amérique méridionale, les seules où la fonte et l'alliage du cuivre étaient autrefois connus. On y trouve du moins des formes de celts à douille et de ciseaux, qui n'ont pas de pendants dans le reste de l'Amérique, mais qui au contraire rappellent incontestablement les celts à douille de l'Asie et de l'Europe. Il y aura d'ailleurs à examiner ultérieurement si les procédés même de la fonte et de l'alliage n'ont pas été importés d'Asie en Amérique. Un savant très-compétent dit avec raison : « Serait-ce par l'effet d'un pur hasard que tous les peuples civilisés de l'Amérique étaient en possession du bronze, tandis qu'aucune des tribus sauvages ne connaissait ce métal ? Certainement non. La fonte des métaux est tout d'abord pour chaque peuple un point de départ, d'où il s'élève de la condition d'enfant de



la nature à celle d'homme civilisé.<sup>1)</sup> Mais cette civilisation plus élevée du Mexique offre précisément, comme d'autres écrivains et notamment A. de Humboldt l'ont démontré depuis longtemps en littérateurs, de si nombreuses et de si remarquables analogies avec la civilisation asiatique, «que toutes les deux doivent, au moins en partie, avoir une origine commune, et qu'en conséquence les peuples de ces deux parties du monde, doivent avoir été unis, si non par des liens de parenté, du moins par des relations directes ou indirectes dans des temps fort anciens.»<sup>2)</sup>

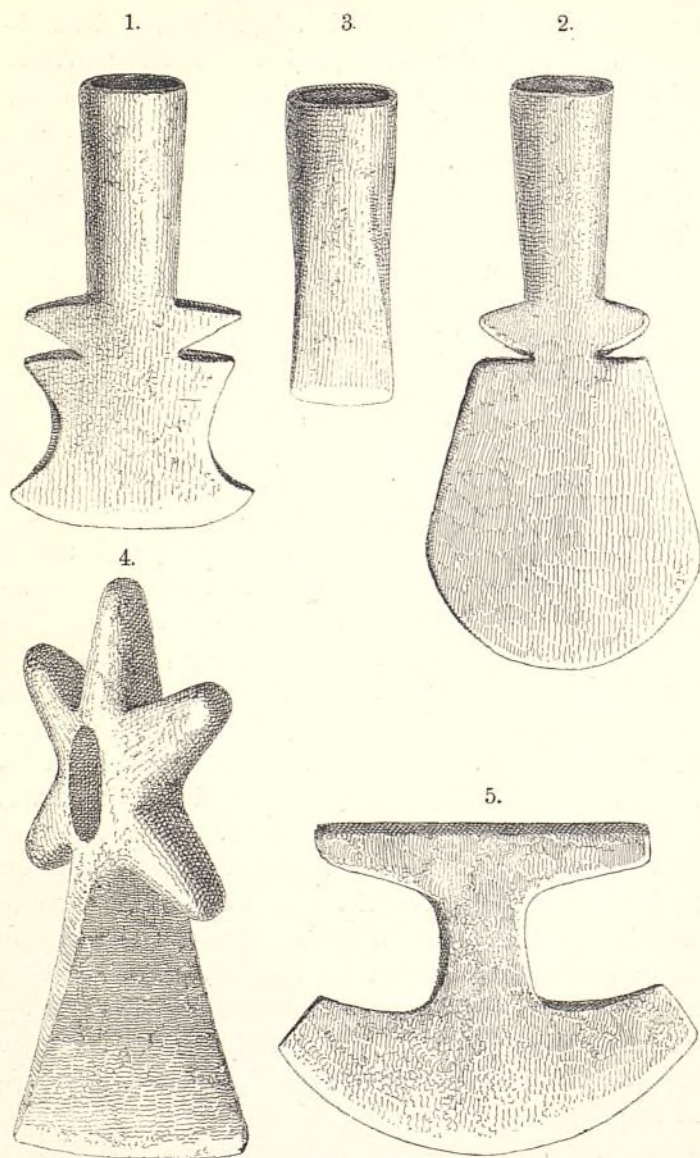
A ces témoignages intrinsèques viennent s'en joindre, paraît-il, d'autres extérieurs, d'un ordre archéologique, qui deviennent successivement de plus en plus nombreux. On verra pourtant probablement que ces relations entre les deux parties du monde étaient en forte décroissance pendant l'âge de bronze et beaucoup plus rares que dans la période antérieure, le pur âge de pierre; enfin une rupture presque complète eut lieu: tandis que l'Asie, à l'exception de ses contrées les plus écartées, surtout au Nord-est, s'élevait à la civilisation de l'âge de fer, l'Amérique restait en arrière, comme en repos, aux stations primitives des âges de pierre et de bronze. Pendant beaucoup des siècles suivants, l'Asie plus avancée se tourna pour ainsi dire exclusivement du côté opposé, à l'Ouest, vers l'Europe.

Un des pays qui servit d'intermédiaire à cet effet fut certainement la vieille Assyrie. Un fait d'une importance particulière dans la question de l'origine et de la propagation du bronze, c'est que dans le bassin du Tigre les objets de bronze, passablement nombreux, ont des formes évidemment plus développées et par conséquent plus récentes que dans l'Inde. Le British Muséum à Londres possède déjà

<sup>1)</sup> Dr. E. Schmidt, *Archiv für Anthropol.* XI. 106.

<sup>2)</sup> Tylor, *Early History of Mankind*, 2<sup>e</sup> édit. Londres, 1870, p. 338—9.





Objets en cuivre et en bronze, du Mexique? (Pérou?)  
(au Louvre à Paris).



une quantité assez considérable de poignards, de couteaux, de haches et de marteaux perforés, de pointes de lances, de faucilles, de celts à douilles ou à ailerons etc., en bronze et en cuivre, qui ont été trouvés soit dans des fouilles à Nimroud, soit dans d'autres localités de l'ancien royaume d'Assyrie. A Tel-Sifr dans le voisinage de Babylone par exemple, on a exhumé du sol une collection de bronzes, enveloppée dans une natte et composée d'anneaux, de bracelets, de bagues, de haches, de longs ciseaux, d'un marteau, de lames de bêches, de faucilles, d'un couteau, d'un poignard à manche et à large lame, de plusieurs petits morceaux de bronze et de quelques longs et étroits vases de bronze à fond arrondi<sup>1)</sup>.

Dans les environs de Nardi on découvrit en outre une très singulière épée de bronze, courbée et à un seul tranchant, longue de 22 pouces environ et de forme jusqu'ici inconnue. Sur la lame est une inscription en caractères cunéiformes, d'après laquelle elle a appartenu «au palais du roi du peuple Vulnirari, du fils de Budil, roi d'Assyrie, fils de Bel-nirari, roi d'Assyrie.» Ces princes régnèrent dans les années 1375—1300 avant notre ère. On remarque aussi des formes de glaives analogues dans les sculptures assyriennes. La poignée a été incrustée d'ivoire, comme celles de plusieurs des poignards trouvés antérieurement en Assyrie et en Egypte<sup>2)</sup>. Il semble en général qu'il y ait une certaine affinité entre les bronzes de l'Assyrie et ceux de l'Egypte, ce qui est d'ailleurs tout naturel en raison des

<sup>1)</sup> Renseignement communiqué obligeamment par Sophus Müller, attaché au Musée des Antiquités septentrionales de Copenhague, d'après un examen personnel des trouvailles conservées au British Museum.

<sup>2)</sup> *Transactions of the Society of Biblical Archaeology*. IV, p. 347 et suiv.; c'est d'après ce recueil que l'épée a été reproduite dans *Vitterh. Hist. och Antiquitets Akad. Månadsblad*. 1876, nr. 53—54, p. 272.



nombreux rapports de leurs civilisations. Plusieurs des bronzes égyptiens ont déjà été figurés dans les publications de la Société des Antiquaires du Nord<sup>1)</sup>, et quelques-uns d'entr'eux sont pourvus d'anciennes inscriptions hiéroglyphiques. On a de plus découvert des armes et des instruments de bronze et de cuivre en Palestine, dans les environs de Bethléem, et en Asie Mineure dans les grandioses explorations de Hissarlik, où les formes plus simples et plus grossières des bronzes, comme nous le verrons plus loin, semblent plutôt appartenir à une époque de transition entre les âges de pierre et de bronze. Il est assez vraisemblable que l'on parviendra avec le temps à établir deux périodes, ancienne et récente, dans l'âge de bronze du sud-ouest de l'Asie et de sa voisine, l'Egypte. Mais il est déjà clair que les deux contrées forment un groupe particulier dans l'âge de bronze, et que l'Asie, comme l'Europe, a eu plusieurs autres de ces groupes à caractère bien déterminé, un notamment à l'Est, dans l'Inde et en Chine, et un troisième au Nord-Ouest, dans les régions ouraliennes.

Relativement à ces groupes qui diffèrent un peu entre eux, on a déjà soulevé la question de savoir s'ils proviennent réellement tous d'une unique source asiatique, ou si l'on ne doit pas plutôt supposer qu'ils se sont formés indépendamment, au moins en partie, sur plusieurs points, où la co-existence du cuivre et de l'étain facilitait leur alliage. Ainsi l'on a fait remarquer que la distance entre l'Inde et l'Assyrie était trop grande pour que celle-là pût exercer une complète influence sur celle-ci; qu'il manque de points de transition entre les bronzes des deux contrées; et qu'en

<sup>1)</sup> Voy. mon *Mémoire sur la Colonisation de la Russie et du Nord Scandinave* dans *Aarboger*, 1872, p. 362, fig. 1—5; trad. en français dans *Mém. de la Soc. R. des Ant. du Nord*, nouv. sér. 1873—74, p. 128, fig. 1—5; Cfr. A. Arcelin, *Influence égyptienne pendant l'âge de bronze*, dans *Matériaux*, V, p. 376—383, pl. 19.



outré, plus près de l'Assyrie, dans la Drangiane (le Séistan de nos jours, entre l'Afghanistan et le Belutchistan), il y avait des mines d'étain, d'où ce métal pouvait être, par des voies commerciales historiques et connues, transporté en Assyrie et peut-être plus loin, même au nord de la mer Caspienne, jusque dans le Nord scandinave. Une civilisation indépendante pouvait donc bien s'élever en Assyrie, pendant l'âge de bronze<sup>1)</sup>.

On ne peut à la vérité nier, au point de vue de la science actuelle, que cette thèse puisse être juste; mais il faut se rappeler que, si les anneaux de transition entre l'âge de bronze indien et celui de l'Assyrie manquent trop aujourd'hui, par suite de notre ignorance des antiquités préhistoriques des contrées intermédiaires, la théorie en question manque également de toute preuve archéologique tirée des antiquités locales de la Drangiane ou des autres pays, et elle ne repose guère que sur des suppositions et des récits d'un temps relativement récent et en tout cas fort éloigné de l'origine de l'âge de bronze<sup>2)</sup>. L'archéologie préhistorique au contraire se base principalement sur les antiquités de chaque période, et comme celles-ci, malgré toutes les dissimilitudes entre les groupes de l'âge de bronze en Asie, indiquent une communauté fondamentale, ce n'est pas trop s'aventurer que de placer provisoirement leur origine commune dans l'Inde, dont les bronzes ont un caractère fort primitif et dont les relations commerciales, par terre et par le golfe persique, doivent s'être étendues, aux débuts de

<sup>1)</sup> H. H. Hildebrand, *De förhistoriska folken i Europa*, p. 434—5, conformément à la théorie soutenue par Rougemont dans son *Age de Bronze*.

<sup>2)</sup> Sophus Müller a déjà exposé de semblables doutes dans le *Nordisk Tidskrift* de la fondation Letterstedt, 1879, p. 580—581, et combattu l'hypothèse qui fait venir de la Drangiane l'étain employé dans l'Europe septentrionale pendant l'âge de bronze. — Cfr. sur les bronzes de la Perse et de l'Afghanistan p. 188 f. 4 et p. 205.



l'histoire, fort loin dans l'Asie occidentale. Les différences entre les groupes asiatiques de l'âge de bronze ne sont d'ailleurs pas beaucoup plus prononcées que celles entre les groupes européens du même âge, et ceux-ci tirent pourtant, à n'en pas douter, leur commune origine du groupe du sud-ouest ou asiatico-égyptien. Car beaucoup de faits exposés plus loin témoignent que la civilisation européenne de l'âge de bronze n'est pas née spontanément, dans cette partie du monde, chez ses peuples de l'âge de pierre, mais qu'elle a été apportée par un courant venu d'Asie. Il n'est pas non plus déraisonnable de voir dans ce mouvement européen de l'est à l'ouest la continuation d'un plus ancien mouvement asiatique dans la même direction, surtout lorsque l'on trouve loin à l'est un pays riche en cuivre et en étain comme l'Inde, avec une antique civilisation de l'âge de bronze, et que celle-ci semble avoir pu rayonner vers d'autres points, notamment au Nord vers la Sibérie à travers la Chine, d'où elle dévia à l'ouest vers l'Oural et à travers cette chaîne de montagnes vers la partie voisine du nord-est de l'Europe. C'est la tâche des générations futures de donner, sur la situation archéologique de l'intérieur de l'Asie, de nouveaux renseignements qui seront probablement décisifs relativement à la véritable origine et à la propagation de la civilisation de l'âge de bronze.

Un autre argument qui confirme ce mouvement asiatique de l'est à l'ouest, vers l'Europe, c'est la situation de l'âge de bronze aussi bien en Afrique qu'en Europe. D'après toutes les notions actuelles en effet, les souvenirs de l'âge de bronze en Afrique sont principalement réunis comme en groupe, dans le coin nord-est, en Egypte, le pays limitrophe de l'Asie. Il fut un temps où les savants de la vieille école classique ont voulu nier l'existence d'un âge de bronze en Egypte; ils s'appuyaient principalement sur l'ancienneté du fer dans ce pays, et faisaient valoir la même raison pour contester aussi l'existence d'un âge de pierre égypt-



tien<sup>1</sup>). Mais il serait absolument invraisemblable qu'un pays si heureusement situé et si fertile que l'Egypte n'eût commencé, contrairement à tous les autres pays, à être habité que par une population déjà complètement développée et en possession d'une civilisation particulière; aussi bien de nouvelles recherches ont-elles, comme on l'a dit plus haut, sans cesse mis au jour des témoignages, de plus en plus nombreux, d'un âge de pierre de longue durée, avec les types caractéristiques des terrains de transport, des kjækkenmøddings et de la période la plus récente de cet âge, et d'un âge de bronze qui a servi de précédent et de base naturelle à la civilisation depuis si remarquable et si développée de l'Egypte<sup>2</sup>). En outre, tandis que les bronzes égyptiens et notamment les poignards caractéristiques offrent des analogies manifestes avec ceux de l'Assyrie et de l'ouest de l'Asie, on n'en connaît pas de semblables au sud et à l'ouest de l'Afrique<sup>3</sup>). Hors de l'Egypte il n'y a généralement pas en Afrique de

<sup>1</sup>) Chabas, *Etudes sur l'antiquité historique d'après les sources égyptiennes*, 2<sup>e</sup> édit. Paris, 1873; Lepsius, *Ueber die Annahme eines sogenannten prähist. Steinalters in Ägypten* (dans *Zeitschrift für Ägypt. Sprache und Alterthumskunde*, 1870, p. 89 et s. Cet écrivain va jusqu'à regarder les éclats de silex et les autres instruments de pierre comme provenant de blocs que l'action du soleil a brisés naturellement! — Adrien Arcelin, *L'âge de la pierre et la classification préhistorique d'après les sources égyptiennes*. Réponse à M. M. Chabas et Lepsius, Paris, 1873 in-8<sup>o</sup>.

<sup>2</sup>) Prof. Dr. Rob. Hartmann, *Die Nigritier*, Berlin, 1876, vol. I, p. 140—142; Dr. Fr. Mook, *Ägyptens vormetallische Zeit*, Würzburg, 1880, in-4<sup>o</sup>, où la théorie que j'ai le premier émise, au Congrès international de Paris en 1867, sur un âge de pierre en Egypte, est prouvée par des faits irréfutables. — A. Arcelin, *Influence égyptienne pendant l'âge de bronze*, dans *Matériaux*, V, p. 376—383, pl. 19.

<sup>3</sup>) Cfr. dessins de poignards de bronze, pour l'Assyrie dans *Horæ ferale*s de Kemble et Franks, pl VII, fig. 1; pour l'Egypte dans *Aarbøger* 1872, p. 363, fig. 1, et *Mémoires*, 1873—74, p. 128 fig. 1 (*Colonisation de la Russie*).



civilisation réelle de l'âge de bronze, si ce n'est sur les côtes les plus septentrionales, où elle doit être plutôt regardée comme une émanation de celle de l'Europe, qui s'est étendue de l'autre côté de la Méditerranée. En Egypte même, où l'âge de bronze s'est pourtant perpétué assez longtemps pour y prendre un aspect particulier, il ne semble pas avoir été d'aussi longue durée que dans beaucoup d'autres pays; c'est pourquoi sans doute il n'a pas eu le temps d'exercer une grande influence sur le reste de l'Afrique. Le fer au contraire fut de bonne heure d'un usage général en Egypte, se répandit de là dans l'ouest et le sud de l'Afrique, où l'âge de fer succède d'ordinaire immédiatement à l'âge de pierre. A la vérité on n'a pas encore déterminé à quelle date précise le fer a totalement supplanté en Egypte l'emploi du bronze pour les armes et les instruments. Les inscriptions hiéroglyphiques des objets de bronze ne sont pas non plus décisives à cet égard: elles peuvent avoir été gravées longtemps après que ces objets eurent été fabriqués et mis hors d'usage. On sait en effet que chez les Egyptiens, comme chez les Juifs, les Romains et plusieurs autres peuples, des couteaux de pierre, sur l'origine et les propriétés desquels beaucoup d'idées superstitieuses avaient cours, continuèrent jusque dans les temps historiques à être employés pour certaines cérémonies solennelles et religieuses et, d'après ce que l'on a appris depuis du caractère sacré attribué postérieurement aux armes de bronze en Chine et au Japon, rien n'empêche d'admettre que, en Egypte comme dans d'autres pays, on puisse avoir employé de même les anciens bronzes exhumés du sol comme *ex-voto* et offrandes dans les temples. Mais d'après les sources écrites il est certain que le fer doit avoir été extrêmement répandu en Egypte plusieurs milliers d'années avant notre ère, aussi M. Arcelin fait-il remonter l'âge de fer à environ six mille ans, c'est à dire près de quatre mille ans avant la naissance du Christ. En tout cas, on ne peut douter que l'âge



de bronze n'ait été plus tôt introduit en Egypte que dans aucune contrée de l'Europe et n'y ait plus tôt pris fin.

Les premiers points d'où la civilisation de l'âge de bronze a commencé à exercer de l'influence sur celle de l'âge de pierre, passablement développée dans la lointaine Europe, sont, selon toute vraisemblance, l'île de Chypre, la péninsule grecque et les contrées danubiennes, où soit des relations avec les anciens pays civilisés de l'Asie, l'Egypte, l'Assyrie et l'Asie mineure, soit même des imigrations parties de ces contrées, durent porter de bonne heure la connaissance du nouveau métal, précieux à plusieurs égards, le bronze, alliage de cuivre et d'étain. Il n'est pas impossible que les peuples de l'âge de pierre en Europe aient pu antérieurement découvrir eux-mêmes le cuivre, dans divers bassins miniers, et s'en soient servi, comme faisaient les Indiens de l'Amérique, conjointement avec la pierre et l'os pour en faire des armes, des outils et des parures. Mais d'un côté on n'a jamais découvert de bronzes martelés, comme ceux de l'Amérique, dans les trouvailles européennes de l'âge de pierre, pas même dans la période de transition entre les âges de pierre et de bronze, période dans laquelle les objets de métal sont toujours coulés; d'autre part il résulte de toutes les notions acquises que les mines d'étain de l'Europe n'ont été exploitées que longtemps après celles de l'Asie. Aussi n'a-t-on jamais rencontré d'étain dans les sépultures européennes de l'âge de pierre, pas même en Angleterre où ce métal est si abondant, et où de plus l'âge de pierre s'est perpétué longtemps après que le bronze fut devenu commun sur le littoral méditerranéen. Jusqu'à plus ample informé il faut admettre que l'art de fondre le cuivre et même de l'allier à l'étain, a été directement introduit en Europe de l'Asie et de l'Egypte.

La civilisation de l'âge de bronze dans ces deux pays, étant incomparablement plus ancienne qu'en Europe, y est aussi pour ainsi dire complètement préhistorique tandis que



sa fin, au moins dans certaines contrées de l'Europe, notamment en Grèce et en Italie coïncide avec les premiers temps vraiment historiques. Il ressort incontestablement des poèmes d'Homère que, entre 900 et 800 avant notre ère, les armes de bronze et de fer étaient employées concurremment en Grèce, et d'autres écrivains classiques, par exemple Hésiode et Lucrèce, affirment non moins clairement que l'usage du bronze avait précédé celui du fer; ils ajoutent même que, avant de connaître les métaux, on faisait des outils et des armes avec de la pierre et d'autres matières résistantes. L'importance que l'on attachait à la découverte du fer, comme à un grand progrès dans la voie de la civilisation, se manifeste dans plusieurs traditions antiques de l'Orient et des pays classiques, où la première origine du fer est exaltée et en partie rattachée aux dieux. Comme les documents écrits n'avaient rien d'invraisemblable et étaient en outre confirmés par des trouvailles d'armes et d'outils de bronze faites en Grèce et en Italie, je n'hésitai pas, il y a plus de trente ans (1846)<sup>1)</sup>, à exprimer l'opinion que les pays classiques avaient eu un âge de bronze, naturellement antérieur à celui de l'Europe septentrionale. Bien que la répétition régulière de trouvailles de l'âge de bronze au Sud de l'Europe ait dû montrer la justesse de cette thèse, les plus grands savants classiques ont jusqu'à ces derniers temps refusé de l'admettre. On peut alléguer pour leur excuse que plusieurs archéologues<sup>2)</sup>, particulièrement en Alle-

<sup>1)</sup> Dans mes *Monuments du Bleking des temps payens* (*Blekingske Mindesmærker fra Hedenold*, Copenhague 1846, in-4<sup>o</sup>, p. 54—63 et 74—75), où j'ai également attribué à l'Asie l'origine de la civilisation de l'âge de bronze. Cfr. la traduction allemande: *Zur Alterthumskunde des Nordens*. Leipzig, 1847, p. 60—63, 74.

<sup>2)</sup> Par exemple A. Bertrand qui niait encore au Congrès de Stockholm en 1874 (*Compte rendu* p. 440—1) que les pays classiques aient eu un âge de bronze. Voy. ma réplique rela-



magne, non seulement contestaient l'âge de bronze pour la Grèce et l'Italie, mais niaient jusqu'à son existence en quelque part que ce fût du monde antique. Toutes les armes, les parures etc. en bronze trouvées dans le Nord de l'Europe pouvaient, d'après eux, à quelques exceptions près avoir été fabriquées en Italie et en Grèce, mais bien entendu avec l'aide du fer ou de l'acier et dans un temps où ce métal était déjà d'un usage général; les armes de bronze auraient été destinées à être portées dans les parades (Prunkwaffen), offertes aux dieux, déposées dans les sépultures, mais non à être employés dans les combats, soit chez les méridionaux soit chez les «barbares du Nord». — On a pourtant démontré depuis longtemps que les objets de bronze peuvent être fabriqués sans l'aide de l'acier et qu'ils ont été certainement coulés, que l'industrie nationale leur a partout en Europe donné des formes différentes, comme c'est aussi le cas pour les diverses contrées de l'Asie; on ne croirait donc pas possible que les théories négatives pussent être soutenues sérieusement, si l'on ne savait pas d'avance que les explications les plus simples et les plus naturelles mettent d'ordinaire beaucoup de temps à s'imposer, tandis que les hypothèses contraires ont les champions les plus opiniâtres et les plus bruyants. Le pyrrhonisme poussé à l'extrême, surtout par Hostmann<sup>1)</sup>, a cependant eu pour heureuse conséquence que la vérité commence enfin à être de mieux en mieux reconnue.

De nouvelles et amples explorations des sépultures et d'autres monuments des pays classiques offrent en effet une base plus large. Tout près de l'Égypte et de l'Asie Mineure, dans l'île de Chypre, on a découvert dans de

tivement à la Grèce (*Ibid.* p. 435—7) et celle de Pigorini quant à l'Italie (*Ibid.* p. 442—3).

<sup>1)</sup> *Die Metallarbeiten von Mykenæ und ihre Bedeutung für die allgemeine Geschichte der Metall-Industrie*, dans *Correspondenzblatt des Gesamtvereins der deutschen Geschicht- und Alterthumsvereine*, XXVII, 1879, n<sup>o</sup>. 3—4, p. 20—26.



grandes fouilles quantité d'armes, d'instruments et d'autres objets coulés, de bronze et de cuivre, qui ont été dispersés dans les musées de l'Europe et de l'Amérique, mais qui par des caractères facilement reconnaissables se distinguent des bronzes des autres pays. On a même fait la remarque qu'en Chypre les bronzes diffèrent légèrement entre eux dans les diverses contrées de l'île, peut-être par suite d'influences étrangères différentes ou simplement de différences de temps<sup>1)</sup>. Si un pays relativement petit, comme l'île de Chypre, même favorisé par sa situation écartée, a pu donner, dans le voisinage immédiat de l'Égypte et de l'Asie-Mineure, des formes déterminées et particulières aux produits de la civilisation de l'âge de bronze, il n'est pas surprenant que celle-ci soit encore plus nuancée dans un pays plus éloigné de l'Égypte et de l'Assyrie, dans la péninsule hellénique, où elle trouvait toutes les conditions favorables, pour son développement complet et indépendant.

Comparés aux imposants monuments de la civilisation classique, dans le sud de l'Europe, les modestes vestiges des âges de pierre et de bronze furent longtemps sans attirer l'attention. Peu après que la division des temps préhistoriques en trois âges eut été établie en Danemark (1835), la Société des Antiquaires du Nord à Copenhague reçut (1838) une des premières communications relatives à l'existence possible d'un âge de pierre en Grèce: «S. A. R. le Prince Christian (plus tard Christian VIII) fit en effet tirer de son cabinet d'antiquités une pointe de flèche et un éclat en obsidienne, trouvés en Grèce dans des tombeaux peut-être préhelléniques», et envoyés par un savant holsteinois, le Dr. Ross, d'Athènes. «Comme on sait, fut-il dit à cette occasion<sup>2)</sup>,

1) A. W. Franks, *Congrès de Stockholm 1874: Compte rendu*, p. 346—9 et 352, f. 1—4.

2) *Oldskriftselskabets Aarsberetning for 1838* (séance annuelle 1839, p. 13—14).



des pointes de flèche en pierre ont été antérieurement trouvées sur le champ de bataille de Marathon et regardées comme perses. Des observations plus exactes ont pourtant, au rapport du Dr. Ross, démontré maintenant que tout le sol de la Grèce est, pour ainsi dire, parsemé d'antiquités de cette espèce; et le fait qu'on les trouve dans les tombeaux avec de grossières idoles de marbre, ayant quelque ressemblance avec les figures en forme de momies, si fréquentes en Egypte, semble autoriser à croire que *cette arme a été d'un usage général chez un des plus anciens peuples de la Grèce.* C'est de cette observation et d'autres analogues faites en Grèce et en Italie, que je tirai plus tard (1846) la conclusion que ces pays avaient eu un âge de pierre, «le littoral de la Méditerranée ayant été fort naturellement peuplé en même temps, sinon plus tôt que les côtes des froides contrées septentrionales.»<sup>1)</sup> Cette thèse ne fut généralement adoptée que quelques années plus tard, après qu'une quantité considérable d'antiquités de l'âge de pierre eurent été découvertes en Italie et en Grèce. Dans ce dernier pays pourtant on ne commença pas avant 1863 à recueillir de ces antiquités (dans l'île d'Eubée) pour le Musée d'histoire naturelle d'Athènes<sup>2)</sup> bien qu'un amateur de cette ville, M. George Finlay, eût déjà acquis une notable quantité d'objets de l'âge de pierre. Après de nouvelles trouvailles faites dans l'île de Thérasia, les savants français Fr. Lenormant et A. Dumont reconnurent enfin (1866—67) que la Grèce a non seulement eu un âge de pierre, mais qu'elle a en général passé par les mêmes stations préliminaires que le reste de l'Europe<sup>3)</sup>.

<sup>1)</sup> *Blekingske Mindesmærker fra Hedenold*, Copenh. 1846, p. 34; p. 35—36 de la trad. allem. Leipzig, 1847.

<sup>2)</sup> D'après une communication de M. von Heldreich dans *Zeitschrift für Ethnologie*, V, 1873, Verhandlungen, p. 111.

<sup>3)</sup> *Revue archéologique*, vol. XIV, 1866, p. 423—432; vol. XV, 1867, p. 16—19, 145—8; vol. XVI, 1867, p. 141—7; —



Tandis que les restes de l'âge de pierre et même de sa période la plus ancienne découverts en Grèce<sup>1)</sup> et dans les contrées les plus voisines de l'Asie Mineure, croissaient ainsi en nombre et en importance, et que l'on exhumaient régulièrement du sol de nouveaux témoignages sur un âge de bronze préclassique, on se mit de nouveau à prendre à rebours la marche naturelle de la civilisation et l'on soutint que l'âge de bronze avait dû précéder l'âge de pierre, — théorie qui fut saluée avec joie par les adversaires de la théorie des trois âges en Allemagne. Ce fut à l'occasion des célèbres fouilles du Dr. Schliemann à Hissarlik ou en Troade, que l'on s'imagina d'abord que les couches supérieures ou les plus récentes étaient caractérisées par les objets de pierre, et les plus profondes ou les plus anciennes par les antiquités de bronze<sup>2)</sup>. A la suite de recherches sur les lieux, Virchow est arrivé à la conclusion que l'on

---

Baron Dückér, *Vestiges de l'existence de l'homme préhist. en Grèce*, dans *Compte rendu* du Congrès de Bruxelles, 1872; avec mes remarques sur de nombreuses antiquités grecques de l'âge de pierre qui venaient d'être acquises pour le Musée ethnographique de Copenhague, p. 335—7. — Sur une série analogue au Musée de Berlin, voy. Virchow, *Zeitschrift für Ethnologie*, V. 1873, *Verhandl.*, p. 110—119, pl. XIV.

<sup>1)</sup> Fr. Lenormant a ainsi trouvé en Arcadie près de Megalopolis les grossiers outils de pierre qui caractérisent les terrains de transport quaternaires. Il est doublement probable que l'on y rencontrera aussi les haches triangulaires qui caractérisent les *kjækkenmæddings*, vu que l'on en a découvert en Moravie (de la période du renne), en Italie, en Egypte et en Palestine. — Cfr. Undset dans le *Nordisk Tidskrift* de la fondation Letterstedt, 1879, p. 163; — Liroy, *Le abitazioni lacustri di Fimon*, Venise, 1876, pl. I, fig. 3—4; — Mook, *Ægypt. vormetall. Zeit.*, pl. IX; — *Matériaux*, IX pl. 1.

<sup>2)</sup> E. Chantre, *L'âge de la pierre et l'âge du bronze en Troade et en Grèce*, Lyon 1874, p. 17—18, 21—22, où le Dr. Schliemann dit expressément: «Les signes de la civilisation augmentent dans le site de Troie avec la profondeur.»



n'est pas suffisamment autorisé à faire une telle distinction. Les objets de pierre et de métal sont mélangés dans toutes les couches, jusqu'aux plus basses, et à tel point que «la ville brûlée à Hissarlik appartenait déjà entièrement à la période des métaux.» Ce savant va au contraire trop loin lorsque, malgré le vague des indications relatives à la situation de chaque objet dans le terrain bouleversé et mélangé, et malgré le nombre relativement petit des objets de fer évidemment plus récents, il veut attribuer toutes ces antiquités à la même période et pense que tous les objets de pierre ont été en usage en même temps que «l'or, l'argent et le fer travaillés artistement étaient déjà entre les mains de la population.» De «divers objets d'art qui sont absolument semblables à ceux des fouilles de Mycènes,» il veut même conclure que «la fondation de la ville d'or à Hissarlik, si elle n'est pas exactement contemporaine de celle de Mycènes, doit pourtant être considérée en général comme un événement parallèle. Les couches de la montagne de la citadelle qui se trouvent sous la ville brûlée peuvent, si l'on veut, être appelées pré-mycéniennes.»<sup>1)</sup>

Ainsi, la Grèce et l'Asie mineure présenteraient un singulier état de choses où des objets de bronze, de fer, d'or et d'argent, travaillés avec art, auraient été employés si communément que l'indiquent les fouilles de Hissarlik, conjointement avec des instruments de pierre, à la vérité très développés, néanmoins comparativement grossiers. Mais c'est tout au plus s'il en a pu être ainsi pour quelque contrée fort écartée et très-pauvre. Le contraire devrait en tout cas être démontré par des comparaisons plus étendues, et non par des trouvailles isolées et en outre douteuses, qui ne peuvent contrebalancer les grands résultats généraux. Plusieurs archéologues septentrionaux ont en outre déjà fait

<sup>1)</sup> *Verhandl. der Berliner Gesellschaft für Anthropologie, Ethnol.* 1879, p. 34—61, pl. XVI (*Zeitschrift für Ethnol.* XI).



remarquer avec justesse qu'une comparaison des trouvailles du Dr. Schliemann à Hissarlik avec celles de Mycènes montre précisément qu'elles appartiennent à des temps et à des civilisations différentes<sup>1)</sup>. Dans la Troade les débuts de l'âge de bronze sont caractérisés par des outils et des armes du nouveau métal, simples et relativement peu nombreux; à Mycènes au contraire la civilisation de l'âge de bronze, évidemment postérieure, est déjà riche et complètement développée, avec des armes de bronze multiples, de forme infiniment plus belles, en partie décorées de placages et d'ornements d'or. Dans ces dernières fouilles il y a bien aussi, comme dans les sépultures de l'âge de bronze au Nord de l'Europe, divers objets de pierre et surtout des pointes de flèches, mais celles-ci ne prouvent pas suffisamment que, en Grèce, avec une civilisation si avancée de l'âge de bronze, on continuât à se servir d'outils de pierre et d'os aussi généralement qu'à Hissarlik ou en Troade. L'usage des outils de pierre dut naturellement être restreint à mesure que la civilisation de l'âge de bronze prenait de l'accroissement et de l'ampleur, surtout dans un pays de progrès comme la Grèce.

Une comparaison plus étendue des fouilles de Hissarlik et de Mycènes avec d'autres de l'âge de bronze, bien que trop peu complètes, faites dans la péninsule hellénique, semble en outre donner des indices assez clairs de semblables phases, anciennes et récentes, par lesquelles la civilisation de l'âge de bronze a passé même en Grèce.

En 1867 A. W. Franks décrivit par exemple quelques simples armes et outils en bronze, qui avaient été trouvés

<sup>1)</sup> Ingvald Undset, *Schliemanns Udgravninger i Troas og Mykenæ*, Christiania, 1878; — Dr. Hildebrand, *Fynden i Troas och Homeros' Troja*, Stockholm, 1878; — Dr. Montelius, *Schliemanns uppteckter i Mykenæ och deras betydelse för den förhistoriska förforskningen*, dans *Nordisk Tidskrift de la fond.* Letterstedt, 1878, p. 648—676.



dans l'île de Thermia, et qui furent en partie reproduites par le dessin dans mon mémoire sur la *Colonisation de la Russie* (1872)<sup>1</sup>). On devait être frappé au premier coup d'œil, de ce que ces bronzes, notamment les haches et les haches-marteaux, mieux que toutes les armes de bronze jusqu'alors connues en Grèce et dans le reste de l'Europe, ressemblaient singulièrement à plusieurs des marteaux de pierre scandinaves de la fin de l'âge de pierre; d'où je conclus que l'on avait là des objets de la période de transition entre cet âge et le suivant. Immédiatement après, le Musée ethnographique de Copenhague acquit une collection de bronzes de la Grèce, parmi lesquels il y avait des haches et des haches-marteaux de bronze complètement semblables trouvés dans l'île de Naxos<sup>2</sup>). Plus tard, la collection des antiques de Copenhague a obtenu quatre haches de bronze de l'Acarnanie, dont deux (cfr. le dessin de l'une d'elles, fig. 1 de la planche page 230) ressemblent également beaucoup aux marteaux de pierre du Sud et du Nord de l'Europe, tandis qu'ils diffèrent des haches trouvées dans la Troade et à Mycènes<sup>3</sup>). Ce sera donc une tâche intéressante pour les archéologues que d'éclairer l'origine première, ou du moins paraissant telle, les progrès successifs de la Grèce pendant l'âge de bronze, et les

<sup>1</sup>) A. W. Franks, *Proceedings of the Society of Antiquaries of London*. Second series, III, 487; — *Aarbøger*, 1872, p. 365 (fig. 1—6) et 370; *Mém. de la Soc. des Ant. du Nord*, 1873—74, p. 130 (fig. 1—6), 135.

<sup>2</sup>) Chantre, qui avait antérieurement vu ces haches en Grèce, les a figurées dans *Matériaux*, IX, pl. III, fig. 3 et 6, et dans *L'âge de la pierre et l'âge du bronze en Troade et en Grèce*, p. 7—8, fig. 1—4; p. 7 (note) il suppose par erreur que les haches de Thermia représentées par moi proviennent de Naxos, si grande est leur ressemblance mutuelle.

<sup>3</sup>) Cfr. par exemple E. Chantre, *L'Age de la pierre etc. en Troade*, p. 15, fig. 5—7; *Matériaux*, IX, pl. III, fig. 6—7, où sont représentées des haches caractéristiques de la Troade.



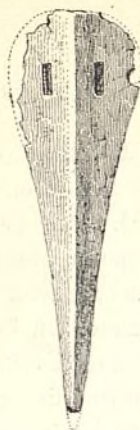
10.

Amorgos  $\frac{1}{3}$ .

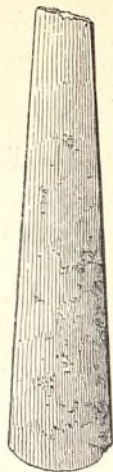
11.

Amorgos  $\frac{1}{3}$ .

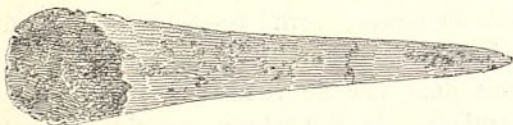
7.

Athènes  $\frac{1}{3}$ .

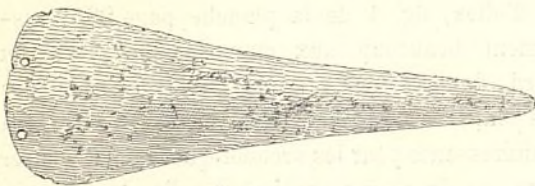
3.

Naxos  $\frac{1}{3}$ .

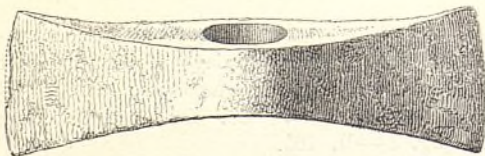
8.

Athènes  $\frac{1}{3}$ .

9.

Athènes  $\frac{1}{3}$ .

1.

Acarnanie  $\frac{1}{2}$ .

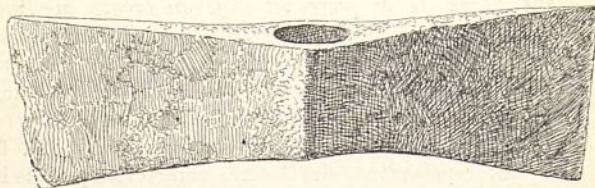
4.



6.

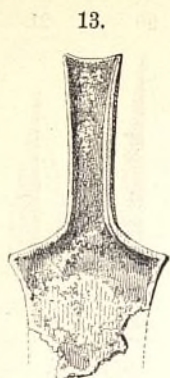
Attique  $\frac{1}{2}$ . Thèbes  $\frac{1}{2}$ .

2.

Naxos  $\frac{1}{3}$ .

Objets de bronze de la Grèce.





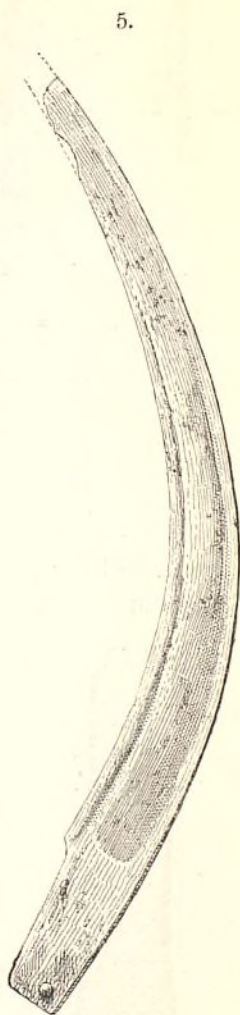
Théra  $\frac{1}{3}$ .



Amorgos  $\frac{1}{5}$ .



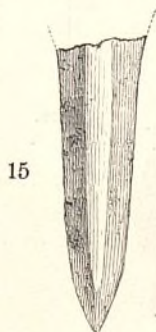
Amorgos  $\frac{1}{5}$ .



Corinthe  $\frac{1}{2}$ .



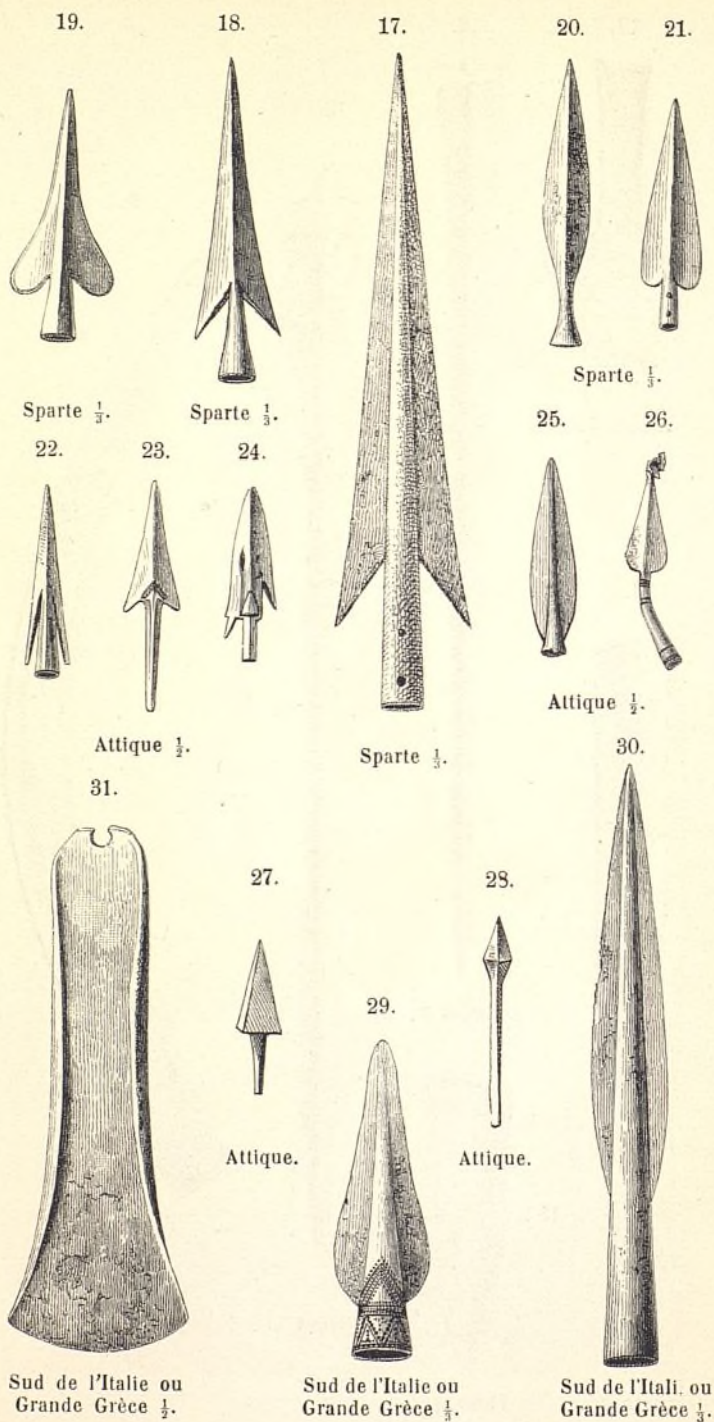
Corinthe  $\frac{1}{3}$ .



Théra  $\frac{1}{3}$ .

Objets de bronze de la Grèce.





Objets de bronze de la Grèce et de l'Italie Méridionale.



relations de celui-ci en général avec celui du reste de l'Europe.

Comme toute nouvelle notion à cet égard peut être importante pour les comparaisons, il n'est pas superflu de mentionner ici les autres objets grecs de l'âge de bronze entrés postérieurement dans les Musées de Copenhague. Ce sont:

Une bipenne de bronze de l'Acarnanie, dont les taillants sont en forme, l'un de hache, l'autre de doloire, absolument semblable à celle de Thermia, conservée au British Muséum et représentée dans le mémoire de Franks; dans *Aarboger*, 1872, p. 365, fig. 3 et dans *Mémoires*, 1873—74, p. 130, fig. 3.

Deux grandes haches à double tranchant de Naxos (fig. 2 page 230) d'une forme que Schliemann a trouvée tout à la fois dans la Troade et à Mycènes et qui, d'après Chantre, est assez fréquente dans les environs d'Athènes et le Péloponèse.

Deux moindres haches à double tranchant, passablement plates, dont l'une qui a un trou de manche ovale, provient du Péloponèse; l'autre, d'Acarnanie; celle-ci a près du trou d'emmanchement une entaille oblongue destinée à mieux fixer le manche.

Une lame de hache plate ou ciseau (fig. 3), de Naxos.

Un poinçon à manche (fig. 4), de l'Attique.

Une faucille (fig. 5), de Corinthe.

Un couteau droit à un seul taillant (fig. 6), de Thèbes.

Trois lames de poignards, entières (fig. 7—9), d'Athènes, et deux tronquées (fig. 10—11), d'Amorgos. D'autres également grecques et de même forme ont été représentées dans *Aarboger*, 1872, p. 366, fig. 3—4 et dans *Mémoires*, 1873—74, p. 131, fig. 3—4.

Une large lame d'épée, en bronze, à deux tranchants (fig. 12), brisée en quatre morceaux, d'Amorgos.



La poignée et la partie attenante de la lame d'une large épée à deux tranchants (fig. 13), de Théra.

Les pointes de deux épées à deux tranchants, l'une de Corinthe (fig. 14), l'autre de Théra (fig. 15).

Un très remarquable fragment d'épée à deux tranchants, trouvé à Théra ou Santorin. Des deux côtés de la lame elle est ornée de petites figures de haches, certainement symboliques (voy. la chromolithographie, pl. I), ménagées en creux lors du coulage, puis remplies d'un placage d'or fixé probablement sur une matière résineuse.

Une épée très effilée à deux tranchants, trouvée à Amorgos (fig. 16). Pourvue d'une nervure médiane peu ordinaire, épaisse et ronde, elle servait probablement d'arme d'estoc, de rapière. Les fouilles de Mycènes en ont fourni d'autres analogues, de même métal, très longues et effilées.

Une grande pointe de lance et quatre plus petites pointes de javalots ou de flèches, d'une forme particulière (fig. 17—21); toutes trouvées à Sparte.

Sept petites pointes de flèches (fig. 22—28), de l'Attique.

Comme points de comparaison on a enfin reproduit (fig. 29—31) deux pointes de lances et une hache ou celt de la Grande Grèce dans le sud de l'Italie; ces armes offrent déjà des nuances de forme qui les rapprochent de celles de l'Europe centrale et septentrionale, où l'on en trouve fréquemment d'analogues.

Si l'on excepte les armes et les instruments de bronze exhumés par Schliemann de la Troade et de Mycènes, très peu d'antiquités de l'âge de bronze provenant des pays grecs ont été publiées, bien que plusieurs des Musées de l'Europe, notamment ceux de Londres et de Paris, en possèdent un assez grand nombre. On peut notamment citer divers poignards du British Muséum, avec une poignée très caractéristique, semblables à la figure 238, p. 191, de l'ouvrage de Schliemann sur Mycènes (Leipzig, 1878). Cependant pour donner une idée de ces bronzes, on a figuré



une épée du Musée de Berlin, trouvée, croit-on, à Pella en Macédoine, ce qui reste douteux, parcequ'elle ressemble plus aux épées du centre de l'Europe qu'aux épées grecques connues jusqu'ici. Une autre épée de Berlin<sup>1)</sup> au contraire se rattache entièrement à celles de la Troade et de Mycènes. On a exhumé à Dodone une épée de bronze de forme particulière, un fragment de hache avec bouton à l'extrémité de la tête et du trou de manche, ainsi que quelques pointes de lances et de javelots<sup>2)</sup>. Chantre a de plus reproduit un celt à douille, qui rappelle ceux d'Italie, de l'Asie et du Mexique (ou Pérou)<sup>3)</sup>.

Un coup d'œil préliminaire sur l'ensemble des objets grecs de l'âge de bronze, actuellement accessibles, montre déjà que dans cet âge, en tout cas dans sa dernière phase, on connaissait, comme le prouvent les fouilles de Schliemann, non seulement le bronze et l'or mais encore l'argent et le verre; la Grèce devait probablement ces derniers au voisinage de l'Egypte et d'Assyrie, tandis que dans la même période l'Europe septentrionale n'a connu que le bronze et l'or, pas du tout l'argent et tout au plus quelques perles de verre. Les progrès artistiques, qui ont commencé en Grèce dès l'âge de bronze, ne se sont pas non plus propagés jusqu'au Nord. A la différence des Septentrionaux, les Grecs ont fréquemment employé, pour la décoration des poignées de glaives, des boules d'albâtre et des incrustations d'ivoire. Quant à la forme générale des poignées et des épées, il y a en Grèce des types qui rappellent ceux de l'Assyrie et de l'Egypte<sup>4)</sup>, et qui ne se retrouvent pas

1) *Die Bronzeschwerter des kgl. Museums zu Berlin*, herausgegeben durch A. Bastian und A. Voss, 1878, pl. XII, fig. 4 et 9.

2) Carapanos, *Dodone et ses ruines*, Paris, 1878, pl. LVII, fig. 1; LIII, fig. 4; LIV, fig. 6—7; LVIII, fig. 16—18.

3) *Matériaux*, IX, pl. III, fig. 5. — Cfr. *Aarbøger*, 1872, p. 368, fig. 3; et *Mémoires*, 1873—74, p. 133, fig. 3.

4) Schliemann, *Mykenæ*, Leipzig, 1878, p. 191, fig. 238.



dans le centre et le Nord, ni même dans le reste de l'Europe, à l'exception de l'Italie méridionale<sup>1)</sup> qui a subi l'influence de la Grèce et qui en a exercé une à son tour sur la Gaule et la Grande Bretagne, où les formes sont pourtant un peu nuancées. Les relations de la Grèce avec l'Égypte sont aussi attestées par quelques haches de bronze très plates, de Thermia, de Naxos et de Dodone, et par quelques pointes de flèches<sup>2)</sup>; ces dernières s'arrêtent au nord dans la partie la plus méridionale de l'Europe centrale. D'autres haches de bronze, surtout les essettes et les bipennes, plusieurs épées, notamment les rapières, quelques pointes de lances et de petites pointes de javelots (de Sparte), semblent au contraire représenter des types, qui sont spécialement grecs, et qui aussi n'ont pas été découverts hors de la Grèce.

D'autre part il ne manque pas de points de contact appréciables entre la Grèce et l'Europe pendant l'âge de bronze. Beaucoup des formes générales les plus simples, et plus encore les motifs d'ornementation caractéristiques de l'âge de bronze offrent des ressemblances si constantes, que l'on ne peut s'empêcher de leur attribuer sinon une origine, du moins de grandes affinités. Quelques-unes des haches grecques en bronze ont des pendants en Hongrie, d'autres en Danemark et en Suède, d'autres enfin dans presque toute l'Europe. Il en est de même pour quelques-unes, quoique relativement peu nombreuses, des épées et des pointes de lances grecques. Les procédés techniques de la coulure et de la ciselure des ornements sont partout les mêmes. Le placage d'or dans les creux ménagés lors de la fonte, sur la lame de l'épée de Théra, se retrouve identi-

<sup>1)</sup> *Die Bronzeschwerter im kgl. Museum zu Berlin*, pl. XII, fig. 6, 7, 10; — *Aarbøger*, 1872, p. 367, fig. 2—3, et *Mém.*, 1873—74, p. 132, fig. 2, 3.

<sup>2)</sup> *Dodone et ses ruines*, Texte, p. 235, par Léon Heuzey.



quement sur une hache de bronze du musée de Berne; sur deux manches de couteaux de la Sélande et de la Fionie, au Musée des Antiquités septentrionales de Copenhague; sur deux grandes haches en bronze du Jutland et du Danemark, et sur deux haches presque identiques du Södermanland en Suède<sup>1</sup>). Les figures de haches incrustées sur les épées grecques sont symboliques, de même que celles qui sont appliquées sur les haches de bronze du Danemark et de la Scanie<sup>2</sup>. Les incrustations d'or, richement ornées de spirales et de cercles, que l'on voit sur les épées de bronze de Mycènes, se retrouvent sur les épées et sur d'autres objets dans les anciens pays danois, à l'extrême nord, et cela avec une étonnante profusion comparativement à l'Europe occidentale et centrale, où ces incrustations décorées ne se retrouvent que exceptionnellement. On peut dire que nulle part, jusqu'ici du moins, on ne connaît en Europe, pour l'âge de bronze, une ornementation si générale, si complète et si riche qu'en Grèce et en Scandinavie, surtout dans les anciens pays danois, où la civilisation de l'âge de bronze eut aussi l'un de ses derniers retranchements en Europe, et où elle a en conséquence laissé une innombrable quantité de sépultures et d'autres monuments du pur âge de bronze.

Les archéologues septentrionaux sont néanmoins d'accord pour admettre que l'âge de bronze septentrional ne peut être directement dérivé de celui de la Grèce éloignée; d'autant plus que dans ce pays incomparablement plus civilisé l'âge en question a dû être terminé ou toucher à sa fin avant de commencer dans les contrées écartées et plus barbares du Nord. Malgré leurs analogies en effet, les

<sup>1</sup>) *Aarbøger*, 1856, descriptions et dessins par G. Stephens et C. F. Herbst, p. 120—132; Madsen, *Broncealderen*, série de haches, fig. 9.

<sup>2</sup>) Montelius, *Sveriges forntid*, Atlas, fig. 143; — Madsen, *Broncealderen*, série de haches, fig. 6.



bronzes du Nord et de la Grèce présentent des différences trop grandes et trop caractérisées; la Scandinavie et l'Allemagne septentrionale d'une part, et l'Europe occidentale d'autre part, forment des groupes spéciaux dans l'âge de bronze; leurs principaux produits n'ont jamais été trouvés en Grèce, mais leurs prototypes se rencontrent en grande partie dans la contrée intermédiaire, c'est-à-dire dans l'Europe centrale. La Grèce et certaines contrées peut-être de l'Italie méridionale viendront sans doute à former un semblable groupe dans l'âge de bronze européen. Il est d'ailleurs singulier que la contrée de l'Europe centrale la plus rapprochée de la Grèce, au nord, et qui aurait dû lui servir d'intermédiaire pour propager sa civilisation, si celle-ci s'était réellement répandue jusqu'en Scandinavie, — il est singulier, disons-nous, que la Hongrie présente un aspect plus récent, semble-t-il, de cette civilisation, mais en tout cas distinctement caractérisé, par des formes spéciales et par une ornementation relativement plus pauvre, et avec des nuances plus différentes du groupe grec que n'en présente le groupe scandinave ou nordeuropéen. On ne pourra naturellement pas expliquer clairement ce phénomène avant d'avoir soumis à un examen approfondi les vestiges de l'âge de bronze dans toute la péninsule grecque jusqu'au bassin du Danube inférieur. Mais en s'appuyant sur les faits archéologiques déjà établis, on est peut-être autorisé à admettre provisoirement que de nouvelles populations, ayant beaucoup d'affinités ou placées au même niveau, ont apporté d'Asie Mineure en Europe une civilisation commune originaire d'Asie; après leur arrivée en Europe, elles doivent s'être séparées, les unes descendant vers le Sud dans la péninsule grecque, les autres continuant leur route le long du Danube dans l'Europe centrale, d'où elles se répandirent peu à peu et lentement, partie à l'Ouest et au Sud par la péninsule italique, partie vers le Nord, jusqu'en Scandinavie, portant avec elle la civilisation primitive et commune de l'âge de bronze. Dans



le cours de ces migrations régulières, les dernières tribus qui fermèrent la marche et qui s'arrêtèrent en Hongrie, étaient déjà en possession d'une civilisation en progrès, qui vint se placer comme un coin entre les formes plus anciennes de la civilisation importée par les premières tribus et postérieurement développée dans plusieurs directions. Cette séparation expliquerait comment les groupes originairement très-rapprochés, comme ceux de la Grèce, de l'Ouest de l'Europe centrale et du Nord Scandinave, se développèrent en général indépendamment l'un de l'autre pendant l'âge de bronze, bien que plus tard ils aient pu se mettre partiellement en contact, surtout dans les contrées limitrophes. De cette façon on comprendrait ce qui autrement resterait inexplicable: que le Centre et le Nord de l'Europe ne profitèrent pas des relations actives du Sud avec l'Assyrie et l'Egypte, relations qui apportèrent à la Grèce et de là répandirent successivement au Sud de l'Italie et même, à travers cette péninsule, jusqu'à l'Ouest de l'Europe, l'argent, le verre, l'ivoire, l'albâtre et un art un peu plus élevé. Si l'on doit tirer d'autres conclusions de ce que la civilisation de l'âge de bronze est évidemment moins avancée en France et dans les îles britanniques, que dans l'Europe centrale, les pays Rhénans et le Nord, il semble que le grand courant de migration qui, parti d'Asie et passant près des limites septentrionales de la Grèce, porta au Nord une haute civilisation de l'âge de bronze, ait seulement effleuré l'Europe occidentale. En ce qui concerne l'Italie, un célèbre archéologue classique, le Dr. Helbig, a nouvellement cherché à prouver, tout à la fois d'après les plus nouvelles recherches archéologiques et les anciens documents écrits, que la civilisation de l'âge de bronze a été importée dans l'Italie septentrionale par une émigration venue du nord à travers la vallée du Pô<sup>1</sup>, — conclusion qui semble déjà donner un

<sup>1</sup>) Wolfgang Helbig, *Die Italiker in der Poebene*, Leipzig, 1879.



haut degré de vraisemblance à la théorie ci-dessus exposée de la propagation du bronze dans l'Europe centrale et de là dans différentes directions.

En tout cas, il n'est plus contestable que la civilisation de l'âge de bronze soit venue de l'Asie, par l'est, et que sa voie principale ait passé, non plus comme on l'admettait précédemment, par la Russie<sup>1</sup>), mais certainement plus au sud par l'Asie Mineure et surtout le long de la grande artère de l'Europe centrale, le Danube, dans la vallée duquel on découvre de plus en plus fréquemment des dépôts d'objets de l'âge de bronze, parfois très considérables et en partie enfouis avec soin, par exemple 70 à 80 épées de bronze en tas. Il est remarquable que ces dépôts de nombreux objets de bronze, fréquemment brisés et en général que les restes de l'âge de bronze, se trouvent en Hongrie et dans l'Est de l'Europe beaucoup plus souvent au fond des marais, en plein champ et sous de grosses pierres, que dans les sépultures et les tertres découverts jusqu'ici sporadiquement; c'est là une nouvelle différence entre la Hongrie et les bassins du Rhin et de l'Elbe, et surtout la Scandinavie si riche en sépultures de l'âge de bronze. De même, contrairement à ce qui se passe en Hongrie, les fouilles dans les tombeaux en Chypre et en Grèce ont donné un nombre considérable d'armes de bronze et d'autres objets du même âge. Schliemann a ainsi trouvé dans une des sépultures de Mycènes non moins de 88 épées de bronze, dont environ 60 étaient en morceaux; dans une autre 46; dans une troisième, 20 épées, outre des pointes de lances, des haches, des couteaux et plusieurs autres armes et outils de bronze<sup>2</sup>). On ne peut guère douter que ces armes avec les autres

<sup>1</sup>) Voy. mon mémoire sur la *Colonisation de la Russie et du Nord Scandinave*, dans *Aarbøger*, 1872, p. 346—382, et dans *Mémoires de la Soc. des Ant. du Nord*, 1873—74, p. 110—148.

<sup>2</sup>) *Mykenæ*, Leipzig, 1878, p. 347—353, 320—326, 253.



objets précieux d'or et d'argent n'aient été déposées dans les tombeaux tout à la fois comme des trésors et des offrandes.

Les importantes trouvailles répétées d'armes dans les sépultures de Mycènes semblent éclairer d'une manière remarquable au moins quelques-uns des grands dépôts d'armes de bronze, jusqu'ici discutés, qui ont été trouvés hors des sépultures, en terre ou dans les lacs et dans les tourbières, non seulement en Hongrie mais encore dans beaucoup d'autres pays. Après avoir comparé nombre de ces dépôts, trouvés en Danemark et contenant assez souvent des objets brisés, tordus et destinés à être fondus, en connexion avec des rompures de jets de métal etc., je cherchai à démontrer (1866) que, en raison de l'identité du contenu et des circonstances de ces dépôts, il n'était plus possible de continuer à les regarder tous comme cachés, par des fondeurs ou d'autres, en vue d'être retirés plus tard. Si tel a été parfois le cas, dans un temps où le bronze, comme métal étranger et précieux, représentait toujours une valeur considérable, on devait pourtant en général considérer plutôt les dépôts comme faits en conséquence de certaines coutumes religieuses consistant à offrir aux dieux des choses précieuses<sup>1)</sup>.

Plus tard de semblables trouvailles d'ensemble ont été faites en très grand nombre partout en Europe: en Suède<sup>2)</sup>, en Angleterre<sup>3)</sup>, en Irlande, en France, en Allemagne, en Hongrie, en Italie et, comme on l'a dit, isolément aussi en Asie: à Tel-Sifr près de Babylone et à Gungeria dans l'Inde. Partout les objets étaient, exactement comme en

1) Voy. mon mémoire sur *Quelques trouvailles de l'âge de bronze faites dans les tourbières*, dans *Aarbøger*, 1866, p. 313—326; dans *Mémoires*, 1869, p. 61—75; dans *Matériaux*, 1869, p. 285—296.

2) Montelius, *Bohuslæns fornminnen och historia*, 1876—77, p. 271—320.

3) Evans, *Proceedings*, S. A. Londres, vol. VII, p. 480—485.



Scandinavie, complets ou inachevés, brisés, mêlés de métal à fondre, enfouis dans le sol avec grand soin, tantôt par couches, tantôt dans une enveloppe d'étoffe, ou couverts de grosses pierres, ou bien enfermés dans des vases soit de métal (spécialement dans les vases à suspension chez les Scandinaves), soit de terre. En Italie les vases étaient fréquemment en argile; un très grand, qui a été découvert à Bologne, contenait plus de 14,000 pièces, en grande partie détériorées ou inachevées; armes, outils, parures, etc., avec des jets de bronze; le tout fut regardé comme «l'approvisionnement d'un fondeur»<sup>1)</sup>. On explique encore de la même manière de grandes trouvailles de bronze faites en France tandis que d'autres, contenant des objets achevés, passent pour des trésors cachés<sup>2)</sup>. Quelques écrivains au contraire doutent de la justesse de ces explications et la grande trouvaille de Bologne elle-même a été considérée comme un trésor offert aux dieux<sup>3)</sup>.

En Scandinavie où la théorie des offrandes a été le plus tôt mise en honneur, on a aussi cherché à distinguer entre les trouvailles d'après leur contenu: quelques-unes, surtout les plus grandes auraient été, croyait on, des provisions de fondeur ou des valeurs métalliques enfouies en temps de danger (ce qui peut être vrai parfois comme on l'a déjà dit); d'autres, contenant des armes et des parures achevées, et des ajustements personnels d'homme ou de femme, auraient été déposés en terre, dans la croyance «que les objets cachés ou enfouis serviraient à leur possesseur dans la vie future»<sup>4)</sup>.

<sup>1)</sup> Pigorini, *Trouvailles italiennes d'objets en bronze préromains*, dans *Compte rendu du Congrès international de Buda-Pest*, 1876, I, p. 268—275, avec mes remarques, *Ibid.* p. 275.

<sup>2)</sup> E. Chantre, *Age du bronze*, Paris, 1875—76, in-4<sup>o</sup>, 2<sup>e</sup> partie: gisements de l'âge du bronze.

<sup>3)</sup> Archivio per l'antropol. VII, vol. 1877, p. 288 et s.

<sup>4)</sup> Sophus Müller, *Bronzealderens Perioder*, dans *Aarbøger*, 1876, p. 269—281 (aussi tiré à part).



Cette idée fait, par toute la vaste terre, le fondement des offrandes aux dieux. Mais il faut remarquer, comme on l'a admis antérieurement, qu'il est impossible de tirer une ligne de délimitation bien marquée entre des dépôts à plusieurs égards si semblables. En outre les prétendus «approvisionnements de fondeurs ou fonds de magasin», qui auraient formé une classe spéciale, et qui auraient été cachés au moins temporairement en temps de danger, ont été peu à peu trouvés en trop grand nombre (il y en a depuis l'Inde jusqu'à l'extrême Nord) et sont trop nombreux, pour être expliqués de la sorte. Les innombrables dépôts faits à dessein, dans toute l'étendue du domaine primitif de l'âge de bronze, rappellent d'ailleurs évidemment ceux de l'âge précédent, constatés non moins fréquemment en Europe et en Amérique, et consistant en instruments de pierres, en perles de coquilles ou Wampum, et en morceaux d'ambre, avec lesquels certaines tribus ont évidemment fait des sacrifices aux dieux (*propitiatory sacrifices*) pour apaiser leur courroux ou se concilier leur faveur. De même que les meilleurs outils de pierre et d'os, les coquilles et les morceaux d'ambre étaient une sorte de monnaie dans l'âge de pierre, — dans l'âge de bronze aussi, le métal fondu, le plus souvent importé, représentait un trésor, et sa valeur était d'autant plus grande qu'il avait été apporté de plus loin dans les contrées septentrionales, où il était rare alors et où la moindre parcelle de bronze coûtait fort cher. Aussi les dépôts faits à dessein et avec soin pendant l'âge de bronze doivent-ils naturellement être en général considérés comme de précieuses offrandes aux dieux, et, à ce point de vue, comme une continuation directe des dépôts analogues faits, dans un but religieux, pendant l'âge précédent; d'autant plus que, dans le Nord de l'Europe, pendant la période suivante, c'est-à-dire pendant les temps payens de l'âge de fer jusqu'à l'introduction du Christianisme, on constate la même coutume d'enfouir des dépôts considérables d'objets



entiers et brisés. Mais ceux-ci sont désormais d'or et d'argent, et la remarquable uniformité de ces dépôts ne permet pas de soutenir que ce soient uniquement des trésors cachés en temps de péril.

En tout cas il est extrêmement caractéristique que pendant l'âge de bronze si reculé les mêmes phénomènes archéologiques se reproduisent depuis l'Inde à l'est jusqu'en Irlande et en Scandinavie, aux extrémités occidentales et septentrionales de l'Europe. C'est un nouvel indice de la remarquable uniformité, pour tout l'essentiel, avec laquelle la civilisation primitive s'est propagée successivement, partout où elle a pénétré, pendant les âges de pierre et de bronze. Il y a là en outre une confirmation ultérieure de la théorie d'après laquelle de grands courants de civilisation générale, partis de certains points déterminés, notamment en Asie, s'étant répandus dans toute l'Europe et dans d'autres parties du monde, pendant les temps historiques, il en a dû être de même pendant toutes les périodes préhistoriques: de semblables courants de civilisation commune ont dû se propager successivement de certains centres, situés probablement aussi en Asie, et se répandre de divers côtés sur le globe terrestre, comme conditions indispensables des progrès subséquents. Il semble donc dès maintenant que l'on ne peut plus douter que, dès ses stations les plus primitives, le genre humain n'ait été régi par certaines lois universelles, qu'il est réservé aux recherches plus avancées d'éclairer pleinement en général et de déterminer nettement en particulier.

---













*J. Myn. Petersen del.*

*Th. Berghel sculp. lith.*

FRAGMENT D'UNE ÉPÉE EN BRONZE, DE L'ÎLE DE THÉRA.

Ayuntamiento de Madrid











Ayuntamiento de Madrid



- \***Jahresberichte** der K. Gesellsch. f. nord. Alterthumskunde. 1837—42.  
8. 1 Kr. 50 Øre.
- \***Jonsson, E.** Oldnordisk Ordbog (*dictionnaire islandais-danois*)  
1863. 8. 8 Kr.
- [**Islendinga Sögur** (*sagas islandaises*). Vol. 1—2. 1829—30. 8.]  
(Épuisé).
- — — vol. 1—2. 1843—47. 8. 11 Kr. 40 Ø.
- \* — — — vol. 3. Njála (*la saga de Nial*). 1<sup>r</sup> vol. Par  
K. Gislason et E. Jonsson. 8. 8 Kr.
- Kongehiene i Jellinge** (*les tertres royales de Jellinge*). Par  
J. Kornerup. 4.
- Krākumál** sive Epicedium Ragnaris Lodbroci. Avec traduction danoise,  
latine et française. Publ. par C. C. Rafn. 1826. 8. 6 Kr.
- [**Ledetraad** til nord. Oldk. (*Guide d'archéologie septentrionale*). 1836.  
8.] (Épuisé).
- \***Leitfaden** zur nordischen Alterthumskunde. 1873. 8. 1 Kr.
- Mémoires de la Société Royale des Antiquaires du Nord*. 1836—39.  
1 vol. 8. 4 Kr.
- \* — — — 1840—44, 1845—49, 1850—60. 1866—71 et  
1872—77 (de la nouvelle série). Vol. 1—5. 8. Chaque  
vol. 4 Kr. (Il paraît chaque année une livraison des Mémoires;  
6 liv. forment un volume).
- \***Njáa** (*la saga de Nial*). Texte sans notes. 1875. 8. 6 Kr.
- Nordiske Fortids Sagaer** (*Sagas islandaises traduites en danois par*  
*C. C. Rafn*). 3 vol. 1829—30. 8. 12 Kr.
- Norisk Tidsskrift for Oldkyndighed** (*Revue septentrionale d'archéo-*  
*logie*). 3 vol. 1832—36. 8. 12 Kr.
- Oldordiske Sagaer** (*Sagas traduites en danois*). 12 vol. 1826—37.  
8. 40 Kr. 35 Ø.
- Petrsen, N. M.**, historiske Fortællinger om Islændernes Færd hjemme  
og ude (*Récits historiques sur la vie des Islandais dans leur*  
*patrie et dans l'étranger*). Vol. 1—4 (Le 1<sup>r</sup> vol. épuisé).  
1839—44. 8. 13 Kr. 25 Ø.
- \* — — — Bidrag til den oldnordiske Literaturs Historie  
(*Matériaux pour servir à l'histoire de la littérature ancienne*  
*du Nord*). 1866. 8. 3 Kr.
- Scota historica Islandorum*, vol. 1—12. 1828—46. 8. 50 Kr. 60 Ø.
- [**Tidsskrift for nord. Oldk.** (*Revue de l'archéologie du Nord*). 2 vol.  
1826—29. 8.] (Épuisé).
- \* *Vitiges d'Asserbo et de Sæborg*. 1855. 8. 2 Kr.

**Bre til og fra C. C. Rafn** (Lettres de et à C. C. R.). Editées  
par B. Grøndal. 1869. 8. 3 Kr. 50 Ø.



## TABLE DES MATIÈRES.

	Pages
Des âges de pierre et de bronze dans l'ancien et le nouveau monde. Comparaisons archéologico-ethnographiques, par J. J. A. Worsaae.....	111.